TOME IV. N° 20 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 JANVIER 1921

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

# Réflexions sur un premier livre

(1895-1920)

## Le Chemin de Paradis

Des amis vigilants m'en ont averti, l'heure avance. Sans ralentir encore, la vie donne son fruit. Voici venir les jours d'automne où, pour cueillir toutes les grappes, il est sage de les compter. Que valent dans ce compte les écrits de jeunesse? Quel départ raisonnable faire entre ces premiers germes? Si beaucoup avortaient, lesquels ont couru à la vie?

Une mode d'il y a trente ans voulait que l'on contât des histoires philosophiques. Les « mythes », traduisez les fables, les « mythes » et les « fabliaux » de mon *Chemin de Paradis* avaient suivi la mode : ils s'étaient appliqués, suivant l'expression d'un de nos aînés les plus fols, à « inscrire un dogme dans un symbole ». Ce n'était pas plus bête qu'autre chose, un peu chinois peut-être. Mais, en fait de dogmes, lequel? Le symbole de quoi? On ne nous l'avait guère dit. Nous étions peu nombreux à nous en soucier. L'intérêt de ce petit livre est d'avoir voulu choisir entre les idées.

Cela ne se vit pas nettement. Cela ne se voit plus. Nous

allons voir d'où vint le mal et par la faute de quelles graves erreurs. Mais, si importants que soient les défauts de forme et de fond, je n'empêcherai pas certains jeunes esprits d'en être curieux. A travers ce bouquin devenu rarissime sans avoir disparu des bibliothèques, ils n'ont pas tort de rechercher quelque point de départ de mon pèlerinage, ils ont même chance d'y découvrir une trace du frémissement essentiel devant les énigmes humaines ; mais ces jeunes archéologues n'auront pas moins raison de se méfier ou de s'étonner, et de dire : est-il permis de tant changer !

Changer c'est vivre, oui. Mais, si ces trois cents pages roulent à flots l'outrance et la confusion juvénile, cependant je ne puis refuser de leur rire avec quelque amitié. Je ne me défends pas contre l'intérêt de ces tâtonnements et de ces épreuves. Cela comporte un peu de honte, mais d'embarras aucun. Car enfin, l'ancien trouble aboutit à découvrir une direction.

Après vingt-cinq ans, démêlons ce qui fut viable ou ce qui le paraît.

## I

Du point de vue immédiat des premiers rapports de l'auteur avec son public, l'affaire est simple. Rien. La barque fit naufrage au port. Et son constructeur ne peut pas s'en plaindre, l'ayant accompagnée d'une avare bénédiction : si douce que parût l'odeur du papier neuf et de l'encre fraîche sous le glacis d'or vert de la couverture le jour qu'il feuilleta son premier exemplaire, il s'en souvient, les épigraphes seules l'ont contenté.

De ces inscriptions liminaires, l'une, la plus belle et très belle, était signée d'un écrivain vivant et qui vivra toujours : c'est le merveilleux poème dédicatoire de M. Anatole France, don mémorable du génie et de la bonté. Le poète divin des *Cerfs*, de *la Prise de voile* et de *Leuconoé* n'avait pu se tromper sur la faiblesse de mon coup d'essai, mais n'avait pas été insensible non plus à ce qui traînait par tout le volume d'amour, de piété et de grâces rendues aux idées mères et nourricières des choses :

*... la Beauté sainte,*
*L'harmonie et le chœur des Lois...*

— Eh ! quoi, des vers de lui ! Exprès pour vous ! Ces vers !

Ainsi se récria Jules Lemaître quand je lui portai le volume.

A la surprise s'ajoutait un demi-reproche fort juste que je démêlai des caresses de la voix d'or.

Ces beaux vers ont été beaucoup cités depuis. Mais pendant fort longtemps mon livre avait pesé sur eux comme une lame de tombeau. Au bout d'un quart de siècle, M. Calmann-Lévy, éditeur héroïque, croyait bien avoir dans sa cave quelque trois ou quatre cents invendus. Vérification faite, il en restait une vingtaine. L'écoulement avait été si lent que personne n'y avait pris garde.

M. Anatole France n'était pas mon seul répondant. J'en atteste tous les auteurs passés et présents des sentences nombreuses placées en manchette de mes propos. Elles me consolaient de tous les faux pas que m'avaient révélés le feu cru et direct, l'épreuve décisive de la publication. Les moins fortes de ces références sublimes continuaient à m'apparaître justes et propres. J'en admirais de doctes et subtiles, empruntées d'écrivains aussi peu connus qu'Homère ou Platon. Toutes faisaient entendre plus qu'elles ne disaient. Quel plaisir pour l'auteur de la collection !

Il se piquait aussi d'avoir inventé un procédé de confrontation qu'il estimait capable de réveiller un mort. La Bruyère lui proposant son précieux axiome du « point de perfection dans les arts » comme « de bonté et de maturité dans la nature », mon jeune homme le complétait par les mots suivants qu'il avait tirés de l'Histoire auguste : *quem quo anno Sybaritæ reppererunt, et perierunt*, « la même année qu'ils le trouvèrent », ce bonheur ! « les Sybarites ont péri ». Faisons bonne mesure, avouons que pour éclairer une parabole de la félicité limitée et de cet appel naturel que la béatitude du mortel adresse à la Mort, le jeu de la double devise réalisait le rêve, et le rêve instructif. De même, pour mettre face à face la sagesse païenne et l'espoir du chrétien, un autre composé d'antique et de moderne avait été inscrit avec jubilation en tête de *la Bonne mort :* « les morts soudaines, suprême félicité de la vie (*Pline l'ancien*) » ; « de la subite mort, de la mort imprévue, délivrez-nous, Seigneur (*Litanie des Saints*) ». Par sa couleur et sa cadence, le texte latin des deux phrases semble d'ailleurs verser d'assez bonnes

ténèbres : « *Mortes repentinæ, summa vitæ felicitas. A subitanea et improvisa morte, libera nos, Domine...* » Mais que dire de leur rencontre? L'arc électrique dans la nuit. Je me plaisais du moins à me le figurer.

Peut-être que les sermonnaires avaient déjà trouvé des effets de ce genre, mais les fabricants de contes philosophiques? La réponse, incertaine, ne laissait pas de rendre l'auteur assez faraud. C'est pourquoi son rapprochement de maximes hétérogènes et concordantes lui causait une joie supérieure encore quand il l'utilisait pour associer Tacite à Barrès et pour opposer à l'impatiente anarchie révolutionnaire le juste sentiment des ordres sociaux qui furent cultivés dans la cité antique et la naissante chrétienté. « Les chefs combattent pour la victoire, les soldats pour les chefs », avait dit Tacite dans sa Germanie idéale. Si la vie politique exige ordre, autorité, élite, choix, hiérarchie, que dire de la vie du cœur! Barrès avait donc apporté la réplique rêvée pour notre jeune France de 1890 quand il avait écrit : « C'est de manquer d'énergie et de ne savoir où s'intéresser que souffre le jeune homme moderne. » Les deux sentences sont très bonnes à comparer telles quelles : elles étaient meilleures encore au fronton de mes *Serviteurs!* Dès lors, que m'importait cet amer désenchantement exhalé par bouffées d'à peu près tout le reste de la brochure : ce qui restait de militant, de polémique et de gnomique à mon petit recueil d'apologues intellectuels et moraux pouvait toujours se réclamer d'autorités solides, d'interprétations judicieuses, de bons textes et de beaux noms; je n'avais pas humilié la vérité, je ne l'avais pas compromise.

## II

Est-ce cette vertu qui, d'année en année, finit par attirer un certain nombre de lecteurs et de visiteurs? Ils étaient venus un par un. De ces curieux amis, je pourrais dire que je les connais à peu près tous de visage ou de nom, mais je n'omettrai pas de nommer parmi eux ce Lorrain magnifique, Pierre Villard, tombé en volontaire à l'ennemi et qui m'a laissé la moitié de sa fortune pour continuer à servir son pays et ses idées comme il le voulait. Lui et d'autres ont cru trouver sur mon *Chemin* quelque chose

qui ne leur semblait point exister ailleurs. Quoi? C'est ce que j'aurais vu fort mal en ces temps lointains.

Ce qui m'était plutôt sensible, c'était le nombre et la qualité des réminiscences qui, d'un bout à l'autre du livre, le gonflaient et le faisaient vivre. Prises de meilleurs maîtres, élues avec l'enthousiasme impétueux des premières lectures, j'en ressens toujours la fierté. Les écrivains qui mettent leur amour-propre à différer plus qu'à ressembler auront peine à s'en rendre compte ; la commune fureur du quant à soi reste si vive qu'ils m'en feront des quolibets : cependant, quoi qu'ils puissent dire, un esprit jeune mais sincère est plus flatté qu'humilié de retrouver au cours de son chant nouveau-né le son délicieux de la voix de ses maîtres ou de ces aînés adorés qui l'ont introduit et conduit. Je me savais un gré profond d'avoir subi avec tant d'allégresse l'accent de la belle *Thaïs* alors dans sa fleur, plus fraîche encore qu'aujourd'hui, telle que les contemporains seuls en peuvent parler. Puis, au même degré, les cadences de la nouvelle *Bérénice*, la fiévreuse, celle d'Aigues-Mortes et d'Arles, écho perpétué du monologue que nous savions par cœur, d'après les « Héroïsmes superflus » des très anciennes *Taches d'encre :*

« Toujours triste, Amaryllis... »

France et Barrès, Barrès et France, avait-on mieux? Avec notre *Graius homo*,

*l'Athénien honneur des Gaules Moréas*

qui rallumait sur notre sol les beaux feux d'une poétique inspirée, que vouloir de meilleur que Barrès et que France?

Dans l'excellent livre qu'il a écrit sur mon œuvre et sur mes idées (1), M. Achille Segard a fort bien vu que l'influence de Barrès est plus apparente sur le second de mes volumes, *Anthinea.* Me croira-t-il si je l'assure qu'elle est pourtant beaucoup plus forte sur le premier, qu'elle marque à fond? Sans l'action barrésienne *le Chemin de Paradis* n'eût pas existé, car, après nous avoir tous dégoûtés et délivrés du goncourisme ou du zolisme, Barrès seul pouvait nous conduire à cet espace découvert où chacun devint ce qu'il put.

(1) *Charles Maurras et les Idées royalistes.*

Je distingue d'ailleurs assez bien maintenant quelle gageure il y avait à vivre à la croisée de deux arts aussi dissemblables. Mais les deux artistes étaient amis. Le plus jeune avait écrit sur le plus ancien. Tous deux relevaient et sauvaient le pays pensant de l'abjection ou de la pauvreté des écoles régnantes. Contre cette littérature d'illettrés, tous deux faisaient aimer le génie souverain de la langue et de l'art ; ils honoraient les symboles et les idées, sentaient et discernaient la qualité des âmes. Le nom que l'un s'était choisi lui donnait pour marraine la patrie elle-même. L'autre, en pleine action, la servait. Cependant celui-ci, âme presque sans frein, altière figure de prince, valait précisément par des traits singuliers qui ne pouvaient être qu'à lui : victime de tant de contrefaçons et de pastiches, quelques-uns élevés à la dignité de poncif, il aurait dû décourager jusqu'au genre d'imitation auquel un Pascal et un Saint-Simon peuvent être exposés. Grand écrivain d'humeur, artiste d'amour et de haine, ce profond moraliste français ne disait rien de l'âme qu'il n'eût reconnu par l'épreuve, directement. En lui et en lui seul, il aura procédé à la découverte du monde, de la nature humaine, des lois impersonnelles qui mènent ceci et cela. Rien donc n'est plus précieux que la haute matière dont ses livres sont faits.

Mais c'est de la communauté humaine et du plan général des images du monde que l'auteur de *Thaïs* aura tiré le goût, le charme, la mesure et les puissances de son art. La tradition plastique anime l'œuvre entière de M. Anatole France, elle y court et circule comme une belle onde reçue et transformée pour la passer à d'autres. Apport toujours mouvant, dépôt fertilisant des trente siècles révolus qui, au delà du nôtre, répandront le même bienfait.

Le discours d'Anatole France est comparable à l'animal supérieur dont la forme conte l'histoire. Cette phrase ferme et auguste peut résumer notre ascendance littéraire. Nourrie d'Amyot, de Montaigne, elle dérive en ligne plus droite encore de l'ample période sur laquelle l'ancien Balzac emporta les semences des deux antiquités, et je n'oublierai pas dans ses pures génératrices les belles traductions de la grande époque, Perrot d'Ablancourt, Mme Dacier.

C'est alors qu'une phrase française est enfin née : il serait peu discret d'énumérer ceux qui portèrent à la perfection cet

organe de la durée et des progrès de notre prose ; de Bossuet jusqu'à Voltaire, mieux vaudra éviter la revue de tous ces beaux noms. Mais le point délicat et l'heure critique apparaissent quand l'enflure et l'empâtement ont gâté jusqu'à l'héritage de Chateaubriand que ne relèvent ni Sainte-Beuve, avec sa limpidité et son naturel, ni même Ernest Renan, avec sa science et tout son génie : trop heureux de ce qu'ils sauvèrent ! Après eux, grâce à eux du reste, un Anatole France a pu retrouver l'armature aérienne et la douce vigueur de l'antique langage, ce bon style nombreux, ce bel ordre vivant, que l'auteur des *Origines du Christianisme* avait laissé lui-même dissiper ou fléchir. Entouré d'écrivains dont Verlaine disait : « Du bois ! du bois ! du bois ! » et de tels autres dont le même eût pu dire : « Fumée ! fumée ! fumée ! » M. Anatole France a restauré dans la Parole d'honneur du composé humain, chair et esprit, fluidité et fermeté, chant subtil et docte semence, comme l'eussent compris les écrivains de temps meilleurs. Bien qu'il y ait beaucoup à dire sur tant d'acidité morale et d'amertume métaphysique associé aux justes pompes de la raison, et néanmoins sans croire que les sérénités de l'âme se confondent avec la brutale satisfaction

*Elles savent quel goût ont l'amour et la mort*

je ne veux pas traiter à présent des idées, je ne loue qu'une langue, cette chose sacrée aussi. La phrase inerte de Flaubert, dans sa grossière perfection statique, et le flux languissant des frères Goncourt avaient menacé d'appauvrir et de glacer tout : M. Anatole France apparut le gardien et le rénovateur et le prêtre de ce « parler aux douceurs souveraines » que les trois quarts de siècle avaient outragé. Maître léger, profond et pur, en qui tout s'harmonise pour s'émouvoir dans la mesure et entr'ouvrir de nouveaux développements à la vie ! S'il subsiste, comme on l'a cru, quelques reflets de lui sur mon vieux petit livre, qu'ils en soient le durable honneur ! Je ne connais aucun plaisir plus délicat que de les rechercher ou de croire que je les trouve, en me demandant : y sont-ils?

## III

Mais on ne puise pas le reflet d'une belle chose au miroir de l'eau qui s'enfuit. Il nous reste à examiner comment deux ou trois idées solides, deux ou trois points de départ sérieux qu'on eût dégagés de mon livre, n'ont pu être saisis que trop lentement, et si mal !

Que les parties un peu originales fussent faibles, ainsi le voulait la nature. Que des réflexions d'un sens assez mûr fussent trahies par quelque chose de violent et de forcené comme la jeunesse, mon âge n'y fut pas pour rien. Qu'après avoir écrit le conte du *Jour des grâces* en sévère interprète de Némésis, j'eusse incliné successivement à l'outrance des sybarites et à celle des stoïciens, n'était-ce pas une convenance de plus? Tout cela n'eût causé que demi-malheur si je ne sais quel goût informe, mal éclairé, ou dépravé par une volonté trop tendue, n'avait produit de grosses fautes assez peu pardonnables chez un écrivain de près de trente ans.

Le fort de sa disgrâce ne venait que de lui. Certains modèles avaient été suivis à contretemps, d'autres à contresens. Pour n'en citer qu'un et fort beau, la prose de Boccace découverte et comprise avec le même enthousiasme et la même passion que la poésie de Dante m'avait entraîné à négliger les progrès incorporés depuis longtemps aux Lettres françaises. Je m'étais imaginé qu'il y aurait un avantage à reprendre et à soutenir dans un récit quelconque cette rondeur cicéronienne qui égaie le prologue du *Décameron*. Mais surtout après La Fontaine, le grand charme de nos conteurs tient à leur ton de causerie souple et vive. Ils l'ont adopté, ils l'imposent, rien de plus vain que l'idée fixe de timbrer une narration de l'accent oratoire à perpétuité. Cela condamnait l'entreprise, l'échec fut justice et bonheur.

Pareillement, la magie des musiques de la *Divine Comédie* m'avait troublé le jugement au point de m'emporter à doubler et tripler mes difficultés de lecture. J'avais cru beau et rare d'introduire un sous-entendu incessant comme une broderie continue de mystères qui fît ressembler chaque page à un composé de rébus. L'effet naturel du système devait aller contre l'objet. En chargeant le lecteur de mille soucis, en l'obsédant du sens caché et sous-jacent, on lui

ôtait jusqu'au moyen d'avoir la moindre idée à lui. Et comme, suivant le modèle des vieilles fresques, j'avais pris grand soin de cerner idées et actions d'un trait bien uniforme, ce dessin dur et plat formait un contraste criant avec la provocation perpétuelle à la réflexion et au rêve. Le lecteur étant mis en cage, on lui disait : évadez-vous ! Il n'y avait pas de public pour cette gageure, notre Hercule gaulois ne l'eût pas soutenue malgré les chaînons d'or qui sortent de sa bouche et traînent un peuple après lui.

La curiosité se trouvait d'autant plus meurtrie et lassée qu'elle se voyait refuser les mesures du rythme et les autres prestiges de la poésie. Privé de ce renfort, l'ensemble ne pouvait donner qu'une confuse impression de masse sonore et, quand le lecteur en venait à ces nœuds délicats sur lesquels l'attention se fût rassemblée avec fruit, elle était épuisée, ayant été dissipée tout entière au profit de riens. Jamais ne furent mieux châtiées, on le voit, l'indulgence à soi-même, la dureté à son lecteur. C'est que jamais, non plus, le souverain précepte de l'agrément (*dulcia sunto!*) qui fait la politesse de l'art n'avait été méconnu avec une outrance d'effronterie plus naïve. On n'est pas tout ensemble le solitaire et le harangueur, l'ermite et le citoyen. Il faut choisir, c'est ce qu'on avait oublié. Le passant dont on ne s'était pas occupé se vengea comme il sait le faire, en continuant à passer.

## IV

Des morceaux restent bons, à ce que l'on prétend. C'est pourquoi je m'étais tout d'abord demandé s'il serait impossible de tirer de ceci comme un florilège acceptable de feuilles épargnées. J'ai réalisé quelque chose d'autre. Après m'être relu le crayon à la main, en rêvant de faire tomber l'incongru et le saugrenu, l'impudent et surtout le vain, le volume garde son poids.

Oui, la sagesse aurait été de pouvoir lui donner absolument l'aspect d'une de ces ruines artificielles que l'on mettait dans les jardins : vieil Hubert Robert d'apparat, où quelque lierre officieux recouvrirait d'une feuille luxuriante les blessures et les coupures, ces parties masquées ou tombées servant à embellir et à ennoblir ce qui reste. Mais, par une contradiction assez raisonnable, les trop rares

endroits où j'ai suivi ce plan me font désirer que le trompe-l'œil n'égare personne. Déçu par l'amitié ou par la bienveillance de sa génération, un adolescent d'aujourd'hui peut avoir plaisir à considérer les débris qui jonchent la place où courut le conte bizarre que j'avais appelé les *Deux Testaments de Simplice*, et peut-être en est-il induit à se figurer que la chose intacte vaut un regret. Qu'il se console et se rassure, ce n'était rien ; la pauvre donnée primitive mérite à peine les miséricordes muettes de l'oubli.

Qu'elles soient concédées pour l'amour de l'image vive ou des paroles bien scandées que je n'ai pas le cœur de laisser périr tout à fait !

Le nombre, l'équilibre, la composition du volume étant ainsi sabrés, la perte est médiocre si l'auteur l'a pu délivrer d'une multitude d'affectations grimaçantes. Elles peuplaient l'ouvrage, les voilà peut-être dehors ; mais leur exil ne suffit pas pour y rétablir ce qui manque, ce que l'auteur jadis a exclu violemment sans vouloir se mettre en peine de calomnies qu'il imprimait toutes vives contre lui-même.

On verra plus loin dans ma vieille et antique *Préface* de mai 1894 les cris de guerre répétés, préludant à ceux du récent *Belphégor*, contre l'excès de la sentimentalité dans les arts, l'abaissement de l'intelligence virile et l'exaltation méthodique du démon féminin qui est le plus capable de nous efféminer. C'était déjà de quoi se faire lancer bien des généralités agressives :

— Mécanisme, alors? Rationalisme et intellectualisme tout secs?... Systématique et scythique carnage des douceurs du mystère et des charmes du sentiment?

Cependant, non. Dès la première heure, au seuil du livre, mon lecteur du *Miracle des Muses* était adjuré de faire leur part aux fécondes forces de l'ombre : le plus grand artiste du monde s'y voyait condamné à la dégradation et à la mort pour avoir méconnu leur bienfait certain. — Oui, mais, cela, c'était l'enseignement. C'était la doctrine. Au-dessous, à côté, il y avait l'ouvrage, avec son caractère de rudesse et d'aridité. Il y avait l'auteur, pas rassurant non plus à rencontrer au coin d'un bois. Il y avait ce ton, ce tour, cet accent de dures maximes qui semblaient donner la mesure et la circonférence de la Cité intime, arrêtées de la pointe du soc liturgique et déterminant, pour tou-

jours, soit les créances de la mort, soit les droits à la vie. Ni en deçà, ni au delà ! L'auteur avait tout l'air de vouloir mutiler son monde afin de l'exprimer. Sa profonde amitié ou son amour ardent de la perfection brillante des choses ne pouvait qu'aggraver son cas. La perfection de quoi? C'est une question éternelle : perfection de chat ou de chien vaudra-t-elle l'imperfection de ce visage humain touché des grâces de la vie?

Il y a du vrai dans la diatribe : quand notre auteur énumérait ce qu'il déclarait beau dans l'être ou plausible dans l'univers, il fallait bien sentir que ses thèmes élus se distribuaient en deux groupes, et pas un de plus : ici les choses ; là, les idées. D'un côté sévissait la fureur d'une sensualité toute nue, de l'autre les calculs de l'esprit déchaîné. Dans l'entre-deux béant, de toute évidence, manquaient le profond, le sacré et le délicat des plaisirs et des affres du sentiment.

— Alors, lui disait-on, où est le domaine de l'homme, et qu'avez-vous fait de son âme?

A travers ces interminables chapitres pareillement vautrés dans la philosophie ou dans la volupté, personne trouvait-il quelque lieu de repos où régnât le cœur? Nouvel aspect sans doute de cette vengeance des Muses... Fi, le monstre ! écrivirent un peu plus tard de profonds censeurs huguenots.

Ce lot de reproches affecte de si fortes apparences de vérité que le pauvre auteur a fini par s'en apercevoir non sans un vif accès du rire intérieur qu'on ne réprime pas. Il lui suffit en effet de se souvenir et de comparer quelques dates. L'heure même où il martelait la prose du *Chemin* se trouve avoir été la même à laquelle il scandait les petits vers transis de cette *Psyché* pour laquelle le mot de bèlement n'est pas excessif :

> *Psyché, vous êtes ma souffrance...*
> *Chère Psyché, vos yeux qui tremblent...* (1).

Ces bergeries un peu trop tendres et les rudesses du Criton portent le même millésime. Leur idylle rimée aura été la

(1) *Pour Psyché*, imprimé à 50 exemplaires chez Champion, en 1912 ; réimprimé chez Bernouard en 1920 ; à *la Revue hebdomadaire*, de 1891 et 1893.

sœur jumelle des petits contes qui affectent un goût si féroce et si dur.

Une coïncidence qui laverait l'auteur n'explique pourtant pas le livre. Et même elle remplace une difficulté par une autre. Comment deux arts qui auraient pu se compléter et se polir, n'ont-ils donc pas joué ensemble et concordé?

Mais ceci est une autre affaire, je m'en suis avisé depuis.

Ceci tient en effet à l'idée fausse et, à distance, assez plaisante que je m'étais formée de la prose et du vers. La prose, par son accent net, me paraissait naturellement préposée à dessiner l'aspect matériel du monde autant qu'à définir les divines idées. Elle correspondait aux sublimités de l'esprit, aux poids, mesure et sollicitations de la chair. Au vers et au vers seul appartenait le privilège d'exprimer, douceur ou angoisse, les arcanes du sentiment. Ce langage du cœur exigeait la musique. Par suite, une prose de pure sentimentalité me semblait trahison et indiscrétion justiciable du ridicule et de l'ironie. Tant que Barrès ajouta un mâle sourire à ses diverses confidences de peine ou de joie, le mécanisme de son art me resta clairement sensible. Après le volume *Du sang*, quand la précaution défensive fut supprimée, je me vis dérouté, et le malaise ne se dissipa que très lentement à l'époque d'*Amori et Dolori*. En revanche, des vers sans mélodie profonde de tendresse, d'ardeur ou de mélancolie ne me semblaient valoir qu'à titre de mystification et de parodie un peu sacrilège. Une part de Molière m'a longtemps échappé ainsi, et, je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour Boileau.

Cette seconde exagération montre le revers de la même faute. A-t-elle été indiquée aux jeunes gens par leurs maîtres de rhétorique? Il y a un vers trop exclusivement poétique. Je n'en veux pas dire de mal. Je pense simplement qu'il faudra revenir de sa faveur très exclusive. Poizat l'a dit, il n'a pas tort, n'est-ce pas, admirable Ponchon? Et déjà l'on en revient : n'est-ce pas, Lucien Fabre et mallarméen Valéry? S'il faut distinguer la prose du vers, il ne faut pas outrer leurs différences parce que tous deux gagnent à se tempérer en se pénétrant comme cela demeura curieusement visible chez le Sainte-Beuve adouci et mûri de 1860, rameau dépouillé resté vert. Pour moi, j'aurais mieux fait de laisser vagir dans leurs limbes tant de milliers de rimes qu'il me plut follement d'amener au jour. Sentie plutôt que recueillie,

leur confuse musique aurait servi à relâcher une prose gonflée à l'excès dont elle eût réglé la pudeur, modéré les scrupules, assuré le jeu libre, dégagé le bon naturel.

Tous avantages dédaignés pour une différence trop marquée entre les ordres littéraires ! Mais l'aurais-je jamais subie à ce degré si j'en avais eu l'idée nette? Le vrai est qu'elle m'échappa, je vivais l'erreur sans la voir. La réflexion qui en eût établi la faiblesse survint quand le mal était fait.

## V

Le lecteur promené au milieu de mes antiquités saccagées y verra une place vide et nue où je dois marquer un regret. Là florissait, septième du livre, ce conte de la *Bonne Mort*, le plus vieux du recueil, le moins bien partagé aussi, car depuis dix-sept ans que j'ai perdu mon Frédéric Amouretti, cette petite histoire n'a été comprise d'aucun de mes amis que je sache. Et moi qui l'avais crue capable d'émouvoir la réflexion, peut-être le rêve, je n'y entends presque plus rien.

Elle essayait une synthèse, dans mon jargon une « harmonie », entre le goût effréné de vivre, emporté aux plus délicieux enchantements du péché, et l'appétit violent de l'éternelle paix, emporté jusqu'au suicide. On a lu les deux épigraphes liminaires amoureusement colligées pour l'entrée de ce cimetière voluptueux : là s'opposait l'esprit de deux ères et de deux mondes, on peut même dire de trois, puisque le moyen âge n'en était pas absent ; je m'étais inspiré du vieux thème du chevalier ayant vendu son âme au diable et gagnant la partie par la grâce de Notre-Dame.

Ma certitude d'être resté dans la tradition, et plutôt en deçà, était si parfaite, que, vers 1892 ou 1893, j'eus la simplicité d'aller proposer la publication de la *Bonne Mort* au directeur de la *Revue des Deux Mondes*. C'était M. Brunetière. Il m'eut vite lu. M'ayant fait venir, il manifesta son horreur.

— *Votre héros veut aller au ciel! Et il veut jouir!*

Un grand feu à sa joue bistrée, il répéta :

— *Jouir!*

Ce désir me semblant beaucoup moins condamnable,

— *Mais, monsieur*, répondis-je à ce bon compagnon de la noce de Larroumet, *tous les hommes veulent jouir...*

Avais-je déchaîné une hérésie nouvelle, produit un blas-

phème inédit? M. Brunetière était beau à voir, la peau sèche de son corps maigre injectée de bile jaunâtre, exhalant le courroux par les yeux et par les naseaux. Ainsi dut ardre le Dragon qui gardait la Chimère.

Dans ma fuite, qui fut rapide, je me disais que j'avais eu affaire certainement à un nouveau Paphnuce vomi de sa cellule et débordé de son désert. Cependant mon admirable et très cher ami Camille Bellaigue n'est point abbé d'Antinoé : c'est le vert Passy qui l'abrite, ses yeux bleus et son teint fleuri respirent doucement les exquises bontés de la nature et de l'art ; son noble ascétisme chrétien ne craint pas de fleurir de roses d'Épicure, tant il est éloigné des insanités de Zénon. Eh bien ! là-dessus mon Bellaigue partage les violents préjugés de M. Brunetière. Cela a réglé ma conduite et décidé de la fortune de ces petites pages auxquelles un critique savant, M. Albert Thibaudet, vient de décerner cet éloge qu'elles montrent le seul personnage vivant de tout le volume (1). Le suffrage est précieux, mais un peu relatif. Il n'a pas sauvé ma bluette.

Sans la condamner à la mort sans phrase, car rien n'empêche qu'elle soit retirée pour les bibliophiles, je l'ai retranchée et bannie du volume natal. Puisque chacun la blâme et que nul ne l'a défendue, elle a quelque tort qui m'échappe et ce sera tant pis pour elle. Je ne me soucie pas de subir pour si peu les murmures des promeneurs qui me feront la grâce de circuler entre mes portiques rongés, mes débris de pilastres et ce bon vieux décor planté dans la hâte rêveuse de mon plus jeune temps. Je montre le montrable sans me flatter que les indiscrets soient contents.

Et si quelqu'un me dit : « Oh ! oh ! votre souci a été d'échapper au reproche des catholiques », il ne sera pas difficile d'en tomber d'accord aussitôt en me bornant à souhaiter que M. Georges Pioch n'en reçoive aucune attaque d'apoplexie.

Toute ma révision s'est inspirée du souci majeur de ne pas trop déplaire aux gens raisonnables et aux gens de goût. Les catholiques en sont bien. Il est d'ailleurs inévitable qu'il se retrouve par ici plus d'une apparence très propre à les mécontenter. Ce que j'ai voulu éviter, c'est de les offenser. Mon intention ne leur a jamais été adverse. Le

(1) *Les Idées de Charles Mauras*, par Albert Thibaudet.

respect m'a toujours paru être obligatoire envers eux. L'alliance des catholiques me semble désirable pour tout homme de bonne foi, et surtout s'il est né Français ou si une raison quelconque l'intéresse au maintien de l'héritage latin ou helléno-latin : sans l'alliance catholique, c'est un trésor dont l'humanité peut faire son deuil.

Cela va si loin, à mon point de vue, que pour telle ou telle partie aiguë, controversée et susceptible d'équivoque, j'ai pris soin de réimprimer en appendice des explications déjà anciennes que je ne me permettrai pas d'appeler satisfaisantes ou victorieuses, mais auxquelles en fait l'ennemi implacable n'a rien redit.

## VI

Et maintenant que vaut le livre? Est-il bon? est-il méchant?

Un point étonnera. Dans une génération d'écrivains caractérisés par le souci ardent de la vie morale, presque tous obsédés de la même utopie d'une vie intérieure maîtresse de soi et régulatrice du monde ; dans cette jeunesse littéraire de 1890 dans laquelle Léon Daudet nous dessine déjà sa figure de moraliste ; quand des esprits aussi vigoureux que Henri Vaugeois, Maurice Pujo, Pierre Lasserre, Daniel Halévy n'y diffèrent qu'au fond des André Gide, des Paul Claudel, des Henry Bordeaux, des Marcel Schwob, des Marc Sangnier ; dans cette jeune France née des embrassements du *Disciple* de Paul Bourget et des *Réflexions sur le centenaire* du vicomte de Vogüé, cet ouvrage contemporain du vol des « Cigognes » et de la « Crypte » du *Sillon*, fait une espèce de macule par sa superbe indifférence au problème pratique de la vertu et de la bonté des gens. Ah ! je n'empiétais pas sur le Père ni sur le Prêtre. Pas même sur le médecin ! Mais Henry Bérenger en tira cette conséquence que l'auteur finirait par s'enfermer dans une tour d'ivoire ou dans un « château de lumière ». Édouard Herriot, frais émoulu de Normale, jugeait qu'à la première alerte le même auteur se réfugierait dans « quelque beau mythe ». Grave erreur, en un sens : mon maître France l'avait vu, les lois de la beauté nous faisaient aussi penser aux lois de la vie, l'ordre de l'esthétique à celui de la politique. Mais, en un autre sens, ces brillants jeunes hommes d'alors,

devenus nos anciens ministres, ne se sont pas trompés tout à fait ; leur impression garde un degré de vérité. Il est sûr que ceci différait d'eux. Beaucoup et trop.

Et toutefois, lu de plus près, le petit livre méritera peut-être aussi d'être compté pour quelque frère clandestin de ces belles âmes métaphysiques et pour le secret ami orageux de ces bons animaux moraux. S'il n'est pas « moral », lui, s'il évite un prêche formel ou le conseil direct de faire le bien, il ne va pas au mal non plus et il lui livre même des combats en esprit.

Le bien qu'il veut, c'est celui de l'intelligence, et puis le bien de la cité. Il aspire à deux choses : la conception juste et correcte de l'idée pure et cet avantage commun que les hommes poursuivent quand ils mettent leur vie en société. Bien penser dans la solitude de l'âme, puis, dans la mêlée sociale, réaliser le bien public, ce sont les tendances maîtresses ; elles ne varient guère le long de mon *Chemin*. Sous toutes ses pierrailles cuites au dur soleil, dans l'air chaud et par l'âpre brise, on peut sentir germer et même voir pointer, après une critique acerbe de la déraison malfaisante, une volonté politique amie du genre humain.

Amitié virile, un peu rudoyante peut-être? Amitié chargée de défis, de menaces, de châtiments. Bienveillance armée et casquée. L'expérience a confirmé que les doucereux ne sont pas les bons. Il y a plus d'humanité pacifique dans le cœur d'un brave soldat ou d'un censeur honnête que chez tous ces professionnels de paix et de bonté qui excitent les gens du hameau à se dévorer et qui ne peuvent se résoudre à laisser un cerveau en paix.

L'inhumanité ne commence pas au sang versé. Elle date du trouble apporté volontairement dans les cœurs. Ce sont de vieilles vérités. Mais pour avoir été sonnées un peu bruyamment dans la rage de la jeunesse, elles n'ont rien perdu à regarder un quart de siècle s'écouler. Elles mériteraient même d'être reprises d'un ton plus calme et nourries de raisons qu'aggrave et éclaircit tout ce que l'on a vu.

## VII

Il n'est pas jusqu'à ce culte paradoxal et presque cruel manifesté aux divinités de la Mort qui ne puisse être retenu, dans sa substance, comme une énergique réponse à la bac-

chanale du culte de la Vie. C'est le thème essentiel du fini et du frein. Il ne faut pas confondre religion de la vie et force de vivre. Quel profond moraliste l'a dit : vous serez jeunes tant que vous aimerez le risque de mort ! Je n'ai pas vécu en momie. J'ai agi, travaillé, tenté de conseiller ou d'orienter. Peut-être à tort. Et probablement à raison. Non sans succès, non sans effets palpables dans les remous divers de notre génération. Eh bien ! quand le Père Descoqs, dans le livre indulgent qu'il a bien voulu consacrer à mon œuvre, demande si je souscrirais encore aujourd'hui au quatrain pessimiste et pisithanate de Michel-Ange,

*... Oh! ne l'éveillez pas...*
*Ne pas voir, ne pas sentir lui est grande grâce* (1),

je retrouve l'ardeur de mes vingt-cinq ans pour répondre avec certitude que oui. Autant il me sembla toujours beau et bon de vouloir vivre en sublimant tout ce qui vit pour une cause digne d'entiers sacrifices, autant je me sens l'âme entière cabrée et mise en garde contre le vain et vide panégyrique de l'action pour l'action, l'éloge indéfendable de l'effort pour l'effort. Seule, l'idée justifie l'être, et sa cause finale juge le mouvement. Mais, frère et digne frère de cet indigne *amour de l'amour* qui tue l'amour, le goût, d'ailleurs verbal, de la vitalité en soi mérite notre horreur. C'est une idolâtrie qui brise son idole. Rien au monde qui sente davantage la mort, *la mort morte* dont parlait le vieil Antoine de Montchrétien, la mort où rien ne germe et d'où rien ne sort.

La vie et la mort appartiennent à un cycle de réalités complémentaires que le sophiste oppose, mais que le philosophe, qu'il soit chrétien, qu'il soit païen, associe et compose en vue des biens supérieurs. L'hygiène des personnes s'en accommode puisque la modération et le retranchement fertilisent, de même que la taille développe les sauvageons. Dosée par une autorité bonne et sage, une certaine mortification publique peut aussi aider au bien-être des sociétés. A vouloir tout donner ou tout promettre en bloc à tous et tout de suite, à leur assigner un destin d'agrandissements absolus et instantanés, on ne réussit qu'à briser et à décevoir un chacun.

(1) *Autour de l'œuvre de M. Maurras*, par Pedro Descoqs, S. J.

## VIII

La vie des hommes, courte et claire, fait éclater l'indigne fausseté de telles promesses : il faut du temps pour croître, se perfectionner, se polir, accéder pleinement au beau et au bon de la vie. Mais comme le temps ne leur appartenait pas et que leur doctrine devait passer sur cet obstacle, mes contemporains ajournaient l'avènement de la satisfaction universelle jusqu'à l'heure plus ou moins proche qui briserait les conditions et limites de la nature. Ils chargeaient l'avenir d'accomplir cette délivrance : l'avenir se déplie, nous n'avons qu'à le joindre, le temps marche et marche pour nous, le seul devoir sera de nous mettre à son pas.

Sainte simplicité d'une fable inégale aux choses ! Fausse transcription de ce dont chacun se rend compte ! Ni le temps, ni les êtres ne procèdent ainsi. Ni leur ordre, ni leur désordre. Certes, le genre humain, l'univers des choses humaines semble emporté et comme soulevé par ses bases, dans une série de vastes déplacements très variés et qui, lente ou rapide, attire vers le jour ce qui dormait dans l'ombre et rejette à la nuit certaines parties éclairées. Pourquoi? On ne sait guère. Mais le *comment* se laisse voir. Quand ce qui était se détraque, il s'ensuit physiquement que cela se meut. Cela se meut d'un mouvement tout différent de ce bel essor naturel dont le circuit fermé mène la semence à la fleur et au fruit, pour avoir des germes nouveaux. Au cœur du cycle harmonieux éclatent des ruptures ; à la paisible marche normale s'ajoutent ces coups brusques frappés inopinément et qui prennent ainsi une apparence mystérieuse. Ils ont tout juste le mystère de la mort violente, d'un arrêt fortuit partiel dans un système qui, continuant à graviter, tendra toujours à reprendre son équilibre : comme un beau corps humain peut mourir de vieillesse, mais qui meurt aussi d'accident, ainsi meurent les associations, les foyers, les villes, les États, les sociétés. L'ordre serait que ces compagnies ne disparussent qu'épuisées. Le fait est que tantôt elles se tuent ou bien on les tue. Avant de rechercher si ces accidents de l'essor vital, ces révolutions de l'Évolution s'enchaînent en un sens qui nous soit favorable, il est bon tout d'abord de voir si l'on y trouve un sens quel qu'il soit. Les cassures sont-elles échelonnées suivant un système, réglées dans leur

fréquence ou leur conséquence? Ces désordres sont-ils formés dans un ordre? Leur succession est-elle orientée quelque part et va-t-elle dans une direction définie? Peu d'hommes sensés ont imaginé le savoir. A plus forte raison s'il s'agit de déterminer quel système de liaison présente une série dont il faut admirer surtout le décousu !

L'effet général de ce mouvement paraît être de rafraîchir les aspects du monde, d'en « renouveler la face » : on ne voit pas qu'il ait touché à l'essence de ses ressorts.

Sa leçon est d'agir sur nous en ajoutant à l'éphémère de la vie le sens de l'instabilité de ce qui la fonde. Les moralistes ont beaucoup exploité ce thème. Il a sa grave utilité, car il détourne de la présomption et de l'arrogance. Où l'utilité disparut, tourna même à l'inutilité onéreuse, ce fut quand on s'obligea à traiter de la suite irrationnelle des choses et de leur caprice éminent comme d'une pensée suivie, d'une volonté ordonnée. De ces montagnes de volumes résolus en torrents d'articles et de discours sur le propice flot des destinées de l'homme, il ne s'est rien dégagé de vrai ni de sûr. Mais il faudra pas mal de temps pour liquider ces mythes du bon avenir qui alourdissent les imaginations et offusquent nécessairement la raison.

Le meilleur moyen de s'en affranchir sera d'en revoir l'origine. Ne manquons jamais de nous rappeler qu'elle procède tout entière de cet embarras où les adorateurs de la vie sont jetés par l'évidence des lois fixes de l'existence. Pour voiler le présent certain, ils hypothèquent le futur, mais pour gager ce dernier gage les habitudes d'esprit religieux leur font concevoir une âme du monde qu'ils se figurent (mais sans franchise ni précision) comme une espèce de vertébré monstre, invisible, mystérieusement répandu et vaporisé dans les choses afin d'y exaucer (comment et pourquoi?) nos désirs. Cette sorte de providence brute tout à fait inintelligible est le simple succédané de l'intelligible providence surnaturelle. On ne la prie pas, on l'atteste pour s'en faire un appui idéal ou verbal contre l'évidence des Lois. Existe-t-elle? On ne l'affirme même pas, et l'on ne se soucie pas de la démontrer. Nécessaire comme postulat, elle se dissimule dès qu'on lui demande ses titres.

Le dogme de Bossuet se tient et s'explique. Le nouveau dogme n'admet que la foi en l'air. Il est métaphysique mais se garde de l'avouer et, si on l'arrête à ce monde, il se heurte

à tout le physique de l'histoire et au témoignage silencieux mais formel de nos sens : car où trouver les traces des bonnes féeries immanentes qu'il imagine au présent et pour l'avenir?

Si je vois des progrès, j'aperçois aussi des reculs. Il y a progrès lorsque le gain total l'emporte sur la somme de la perte ; il y a recul lorsque la perte est l'excédent. Cela est affaire d'expérience. En fait, si l'on prend les dernières crises du monde, y compris les incroyables boucheries de peuples de nos guerres nationales (1), nulle nécessité ne paraît avoir maintenu la course des choses dans l'axe du gain et, comme on croirait plutôt à la perte, c'est se moquer que de parler sans preuve du contraire. Que les barbares brûlent Rome ; qu'après la reconstitution catholique la prédication d'un moine excité coupe en deux l'Europe et le monde pour les vouer à des conflits inextinguibles et à des malentendus éternels ; qu'en cent trente ans la France subisse, en sus de quatre révolutions, cinq ou six invasions, ces maux s'entendent bien comme d'honnêtes maux ; ils deviennent totalement incompréhensibles quand on essaie de les ramener à la catégorie opposée et de distinguer là-dessous des données d'un vaste système d'accroissement, d'embellissement ou d'émancipation de la vie des hommes. Il ne sert à rien de changer la thèse : soutenir que Rome était épuisée, que le moyen âge n'en pouvait mais, ou que la monarchie française était à bout de forces redouble les obscurités, car si tout cela était mort comment a-t-il fallu se donner tant de peines supplémentaires pour ne le tuer qu'à moitié? Il se peut, certes, si tout se peut, que ces écroulements immenses soient liés à l'économie d'un plan mystérieux, très sage, très bon et très beau, voulu ou souhaité par quelque dieu d'en bas. Mais je vois qu'on ne le voit pas, personne ne saisit ce plan s'il existe, personne ne le définit, personne n'allègue de raison suffisante pour affirmer qu'il soit.

Quelqu'un a-t-il su dégager la loi dynamique de l'Homme conçu comme un seul être et s'accroissant toujours? Parce qu'un jeu de causes pareilles, en amenant des effets pareils, nous permet de prévoir beaucoup de cas et d'y pourvoir, on doit dire qu'il y a *des* lois de l'histoire, mais *la* Loi de l'Histoire enveloppant les hauts et les bas de l'humanité n'existe pas ou ce qu'on offre sous ce nom ne supporte pas l'examen.

(1) *Les Guerres d'enfer*, par Alphonse Séché.

Les plus beaux de ces romans de philosophie sont les plus faux peut-être : le retour éternel de Nietzsche, songe d'une nuit de printemps, les trois états de Comte, arbitraire illusion. Qu'il aille en rond ou en carré, en spirale, en hélice, ou qu'il laisse une trajectoire sans loi, le mouvement total du monde n'étonnera par sa vanité que les désœuvrés paresseux qui en attendaient leur salut. Les autres n'ont pas de surprise. Ils louent ou blâment ce qui arrive sans préjugé ni déception.

Rien n'est plus naturel que leur expérience de la conformité essentielle des temps. Les matériaux sont les mêmes ; mêmes sont les rapports : d'où viendrait le coup de surprise? Il n'y a pas de lois nouvelles. Elles sont toutes vieilles, si leur découverte ou leur énoncé peuvent être nouveaux ; toutes fonctionnaient de tout temps, comme fonctionnent celles dont nous ne sommes pas avisés encore : elles règnent sur nous comme avait régné le principe d'Archimède un million ou deux d'années avant qu'Archimède existât. Le radium brûlait, rayonnait, bombardait au temps de Sésostris. Les lois de la nature humaine n'ont pas varié davantage, ni cette nature elle-même. Si l'on exclut, comme il le faut, une « préhistoire » qui est toute pourrie d'hypothèses pleines de vent et si l'on tient compte du perfectionnement religieux et moral dû au catholicisme, le type de l'homme se présente comme un composé stable. Il suffit de le regarder. L'être ennuyé et trépidant que nous montre Lucrèce précède de dix-huit siècles l'homme de Pascal, et ce sont deux frères jumeaux qui inventent, voyagent, se tourmentent pour se distraire. Soutiendra-t-on que dans le petit écart de compas des trois siècles postérieurs à Pascal, il s'est produit des variations essentielles, inédites, capables de tout transformer?

Je voudrais voir lesquelles. Est-ce la vapeur? l'électricité? ou l'aviation merveilleuse? Est-ce l'espoir que j'ai de visiter ces astres où je me réjouis de retrouver tous nos métaux dont le spectre dit les couleurs? En quoi la nature des choses et de l'homme peut-elle être touchée de changements qui n'ôtent ni n'ajoutent à son désir, à son amour, à sa cupidité, à sa peur? On pille, on tue, on viole en avion comme en berline et en automobile. Le jeune et vieil amour se pare et se farde, ni plus ni moins qu'il ne le fit. A qui veut du « nouveau » la nature des choses répond : je ne peux pas, et elle

dit pourquoi. *Quid machiner inveniamque!* On ne fera croire à personne que l'équivalent moral du tabac ou de la coco n'existât point pour un public romain qui sut par cœur *le Poème de la nature.*

La grande roue qui tourne et tourne n'a pas fait de chemin, quoique rien ne l'arrête. L'important qui ne varie pas est de savoir où est l'intérêt de l'homme et où il n'est point. Où son bien, où surtout son mal? Toutes choses étant supposées égales d'ailleurs, faut-il rêver de rendre les tours de la roue plus rapides? Faut-il désirer de les devancer? Est-ce le contraire? Quel est le bon, la conservation relative, ou cette destruction, relative elle aussi?

Nous opterions pour le parti qui ébranle tout si le fléau marquait intelligemment ses victimes et qu'il portât en particulier sur le méchant, le vil, le mauvais ou simplement l'usé, le faible et le superflu. Mais il semble bien que, par malheur, les lois normales qui ordonnent la vie, celles qui président à l'évolution ordinaire, jouent à l'écart de cette force catastrophique : dans son caprice, celle-ci n'a jamais fait acception des valeurs les plus estimées. Nos digues de castor sur l'écorce du globe, ces garanties et ces défenses qui sont nos biens les plus solides ne comptent pour rien devant l'aveugle distributrice de ruine. Elle brise indifféremment le nul et le précieux. Le commun avantage sera donc de lui échapper.

Ceux dont le sort est envié, ceux qui tiennent le haut paraissent seuls intéressés à ce que les choses restent en place. C'est cependant aux inférieurs, comme aux enfants, que la stabilité est le plus désirable, étant (c'est pléonasme) les plus exposés à souffrir quand ils ne sont pas défendus. C'est le calme de l'abri et la durée que leur faiblesse nécessite. Le contraire n'est soutenable que par l'amère malveillance du cœur passionné et rongé que son ennui rejette à la volonté du désastre.

Rien n'est jamais définitif, cela est sûr. En faut-il conclure qu'il faille souhaiter que tout soit branlant? Quand on aura senti l'injustice de ce désir, on aura décoiffé l'esprit révolutionnaire de la dangereuse auréole d'héroïsme idéal que lui ont mise cent trente ans de divagation autour des faux noms du bonheur. Il n'y a rien de plus facile que les révolutions ; l'histoire en est pleine, comme de bûchers et de tombes. Le beau, le difficile, c'est d'éviter la secousse, de parer à la sub-

version, de donner l'avantage à ces précautions que la nature même a prises pour tenir contre l'ennemi de la vie. Naviguer et conduire au port, durer et faire durer, voilà les miracles. Ceux qui déclament le contraire servent le seul intérêt des forces de mort. Ils reculent dans la direction du néant. La semence de leurs rêves fallacieux doit être connue et entendue comme malfaisante : ni le nom ni le prétexte de l'espérance ne sauraient arrêter l'évidence de leur recul.

L'homme, l'homme pensant, consciencieux et sincère, n'a pas le droit de dire des espérances célestes qu'elles n'ont pas d'objet, il sait qu'elles ne sont pas justiciables de l'expérience ni même du calcul. Mais si, par contre, quelque programme d'avenir nous est offert qui sous-entende des changements radicaux dans les lois générales de notre vie, il est du devoir de l'esprit de les nier du tout au tout : la plausibilité de ces espérances terrestres est contredite, est démentie par ce que nous savons, par ce que nous voyons, par tout ce dont il nous est possible de raisonner. Si par un comble de misère ou d'ironie ces objections rationnelles au millénaire manquaient de force pour émouvoir les cœurs bien placés, il ne faudrait pas craindre d'y intéresser le sens vital élémentaire ni hésiter à établir que la plus faible chance d'accomplir de semblables vœux signifierait le plus grand péril pour tout ce que l'existence comporte de ferme et de sûr : toute nécessité de révoquer en doute le chœur des lois connues atteindrait simultanément les génératrices certaines du bien et du beau. L'homme n'a rien créé qu'en fondant les calculs pères de son labeur sur la stabilité des éléments ou la fidélité de leur course. Tout notre pouvoir vient de là. Il disparaîtrait sans cela. Que deux et deux cessent de faire quatre, que le cours des saisons soit seulement interverti, quel sera notre désarroi !

Pensée, art, civilisation, tout commence par un acte de foi à l'immuable essence des choses. Bien que leur chaos et leur tumulte apparaissent la plus facile et la plus probable des échéances, le miracle de l'ordre l'emporta jusqu'ici, et sa foi confrontée aux aventures de la vie n'a connu que des ratifications lumineuses. *Eadem sint omnia semper!* Le genre humain repose sur cette protection qui enveloppe ses entreprises. Imparfaites, hélas ! elles sont, mais ne sont que par le concours d'un arrangement qui est bon, s'il n'est pas le bien pur et simple.

## IX

La folle confiance en ce que l'on a supposé *devoir être* a été cause d'impiété envers *ce qui est.* Notre siècle natal avait jugé médiocre et plat le type du conservateur acharné à défendre un titre de rente. Le vingtième siècle peut mesurer combien ce préjugé myope lui a coûté d'objets d'une incomparable valeur pleinement délaissés, pitoyablement défendus. Bibliothèque de Louvain, beffroi d'Arras, cathédrale de Reims, florissants jeunes hommes qui ne pouvez plus vous lever du sillon qui but votre sang, dites-nous maintenant, oui, osez-nous le dire, s'il y avait eu une petitesse de cœur à vouloir maintenir vos monuments de l'art, le témoignage de votre âme, la merveille de votre vie ! Un acquis personnel des sciences et des lettres, durable perfection, politesse du goût et délicatesse des mœurs, avait été très lentement sublimée d'une élite rare : la durée de ces créations et de leurs créateurs n'eût pas été seulement nécessaire ou juste, mais grande. La vérité de la grandeur, elle était là. Là, le bien. Et le mal au pôle opposé. La vie humaine est grande et bonne qui résiste à la mort. Il est vil de céder à la bombe et au pic. Croire que les objets et les êtres frappés seront nécessairement retrouvés plus beaux et meilleurs est une vue qui ressortit de cette lâche badauderie de la populace incapable de considérer le malheur sans quêter son immédiate consolation et qui rêve d'une libéralité régénératrice toujours prête à nous rendre indéfiniment tout. Non, ce qui est à terre y est bien ! L'homme ouvrier, l'homme artiste ne peut, si artiste et si bon ouvrier qu'il soit né, repeupler en un jour ses amphithéâtres et ses laboratoires incinérés. La beauté et la vie expriment le labeur des âges ; un jour les engloutit, qui, tels quels, ne les rendra plus.

Maintenir, c'est créer ; c'est aussi conserver aux créations de l'avenir le point de départ et l'assise digne d'elles. Si nous nous concevions comme des chiens savants que la nature dresse à renouveler sans relâche l'exploit des cerceaux traversés et des barres franchies, cette affreuse imagination, qui se dit héroïque et qu'il faut appeler plutôt gymnastique, aiderait à admettre que nul bien ne doive être retenu, nulle acquisition possédée en paix, nulle haute

conquête occupée et consolidée. Mais, quelle que soit la caducité générale du monde, il n'y a point de loi qui vise et condamne à chaque instant tel ou tel fruit particulier : des délais variés sont accordés par la mort à nos entreprises ; chacune peut durer si l'ensemble ne dure pas. Il y a des réussites de mille années. On ne saurait justifier ni appuyer d'aucune raison décisive l'application à un objet déterminé de ce verdict de destruction immédiate et de fatale résurrection. Que le centre africain honore de tels cauchemars : mais la France ! Le lieu du monde où l'on aurait plus d'intérêt que de plaisir encore à penser juste sur ce point-là !

Le malheur qui nous vise tentera toujours de nous déloger des hauts plateaux de l'être auxquels l'esprit et l'âme se sont élevés quelque jour : raison de plus de nous y cramponner, quant à nous. De cimes fermement tenues dépendra notre accès au plan supérieur. Elles nous fourniront le moyen de faire mieux et plus beau, comme de devenir meilleurs et mettront à nos pieds la chance unique du progrès. Au contraire, céder sur le passé, l'acquis, rejette à la duperie des révolutions, à leur mécompte radical. Ces épreuves du monde en devraient porter la leçon.

Elles la porteront. Il est impossible qu'elles ne la portent point. Il suffit que l'esprit humain retrouve son crédit. Déjà, son ardente lumière subit aujourd'hui moins de diffamation qu'autrefois. Quelques cerveaux peuvent rester comme gênés et indécis. Mais la plupart des yeux s'entr'ouvrent. N'était-ce point là le sujet sur lequel nous avions le plus de peine à nous accorder avec des condisciples et contemporains bien doués? Presque tous opinaient pour la nocivité ou l'impuissance de l'esprit, lequel a trop su se venger. Regardez, ils se sont rangés presque tous à la vérité. Tous sentent qu'il est important d'être d'abord fixé sur ce qu'il convient de rejeter et de préférer : toute la pratique en découle. Quand l'ancienne inquiétude aura achevé de se dissiper, la querelle du moralisme et de l'intelligence s'apaisera : peu à peu, et par sa nature, le problème du bien rentrera dans celui du vrai.

Laissons de pauvres chicaneurs, inévitables, imaginer que nous rêvions un règne universel et barbare de la logique. La logique elle-même veut être tempérée et réglée par le jugement qui est aussi une pièce de l'intelligence. Ainsi réduit, notre conflit avec les hommes de notre génération

s'éclaircira comme il le faut au profit de la sagesse organisatrice, par un recul nouveau des idées de désordre et de perturbation.

Ce conflit peut céder aussi au sentiment exercé de la beauté de l'ordre et de la poésie des lois, de leur humanité, de leur charité ineffable. L'homme vaudrait bien peu s'il était dénué du désir d'accroître ses biens, mais quand il ignorait que ces biens sont immenses sa valeur était tombée au-dessous de rien. La conscience du trésor est plus certaine et plus vivace qu'autrefois : autant que par l'épreuve, elle a été ravivée par la discussion et l'étude. Parce que nous y sommes pour très peu de chose et que ni dans ce petit livre, esquisse trop confuse de claires visions, ni dans l'ensemble de notre œuvre nous n'avons pu donner à l'esprit de défense et de conservations la dix-millionième partie de ce que nous avons reçu, évitons de faire les fiers inutilement ; mais ne faisons pas les modestes et réjouissons-nous d'avoir tenu tête aux faux dieux, pris leur juste mesure, contesté leur pouvoir, quelque opaque et sanglante nuée qui les couvrît :

*Humana ante oculos fœde cum vita jaceret*
*In terris oppressa gravi sub religione...*

Nous n'aurons pas inutilement travaillé à remplacer la superstition révolutionnaire en Europe. Plus fermement menée, sa critique ne sera pas incapable de rendre de la liberté à la pensée, de l'efficacité à l'action.

Nos grands-pères avaient goûté un profond plaisir à détruire. Les douceurs et les majestés du passé perdu ont été plus ou moins sensibles à nos pères. Reconstruire a paru intéresser nos aînés. La vérité conservatrice s'est dessinée plus nette encore à nos yeux : il fallait la servir en fait si nous ne voulions manquer notre vie.

CHARLES MAURRAS.

# L'année dramatique

Le théâtre est ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pis. Il est, ou il devrait être, l'honnête récréation de l'esprit, le plaisir des yeux, l'école du langage ; il devrait enseigner la connaissance des hommes, suppléer à l'expérience des passions, et nous immuniser ; il devrait être et il est réellement, auprès de tous les peuples civilisés, l'ambassadeur de la pensée française. L'esprit même de la race, son rire, le cri de sa douleur, le chant de sa tendresse, son épouvante devant le destin, son émotion devant la nature, le murmure fugitif et la parole éternelle, ont volé jusqu'aux terres lointaines sur les lèvres peintes de la comédienne. Il n'est pas vain, à la fin d'une année, d'interroger ce présent qui se change en passé, et de nous demander quel a été, dans cette saison, l'art dramatique en France.

Mais pour comprendre les évènements, il faut les reprendre d'un peu plus haut. Ce n'est point pour l'exposer plus commodément que l'on classe l'histoire du théâtre en périodes. Tout ce qui vit inscrit sa vie sur une courbe qu'il trace. Cette courbe ressemble au mouvement d'une corde qui vibre et repasse par moments au zéro. Ce zéro, tout le monde avait, en 1914, le sentiment de l'avoir atteint. Il en avait été de même quelque vingt-cinq ans plus tôt, vers 1890. Ce quart de siècle enfermait donc une période de l'histoire

du théâtre : période extrêmement brillante, d'abord avec les précurseurs, le Théâtre-Libre et l'Œuvre, puis avec les Donnay et les Capus, les Caillavet, les de Flers et les Sacha Guitry, avec les Porto-Riche et les Rostand, les Brieux, les Hervieu et les Curel, enfin avec les Bernstein et les Bataille. Combien d'autres il faudrait citer ! Cependant, à la veille de la guerre, cette série sans égale semblait close. Depuis plus de dix ans, aucun auteur dramatique de premier rang n'avait paru.

Mais en même temps qu'une période déclinait, on entrevoyait l'aurore de la période suivante. Elle nous promettait une magnifique floraison poétique et lyrique. Pour la première fois, les œuvres de Paul Claudel étaient mises à la scène ; après *l'Annonce faite à Marie*, l'Œuvre jouait *la Brebis égarée* de M. Francis Jammes. Sur la scène du Châtelet, on entendait, après les drames lyriques de M. d'Annunzio, *Hélène de Sparte* de Verhaeren, puis *Marie-Magdeleine* de Maeterlinck ; sur la scène de la Porte-Saint-Martin, *le Chèvrefeuille* de dAnnunzio. Le théâtre du Vieux-Colombier se fondait, et après *l'Échange* de Paul Claudel, il donnait *l'Eau-de-vie* d'Henri Ghéon, sorte de tragédie antique, où l'alcool tenait le rôle des dieux. Des auteurs nouveaux mettaient à la scène tantôt des images à la fois simples et stylisées de la vie, comme Saint-Georges de Bouhélier dans *le Carnaval des enfants*, qui était joué au théâtre des Arts, tantôt des régions encore peu explorées de la vie spirituelle, comme faisait Georges Duhamel, qui nous montrait tour à tour la lutte d'une âme tragique contre la cécité, contre le souvenir paternel, contre la fièvre et la mort même. De plus jeunes suivaient ces traces : le pauvre André Fernet, qui sera glorieusement tué dans un raid d'avions, nous promettait, à travers les influences de Curel et de Claudel, un génie fin, sensible et fort. En somme, on était à peu près dans la même situation qu'en 1890. Les théâtres officiels se plaignaient et ne donnaient pas grand'-chose de neuf ; ils attribuaient la crise au cinéma, comme en 1890 on l'attribuait au café-concert ; mais à l'une et l'autre époque, une floraison nombreuse de talents nouveaux attirait le public dans les théâtres à côté.

La guerre interrompit net les spectacles ; quand ils recommencèrent, on vit avec joie subsister la tendance à un grand art idéaliste. Mais cette tendance était bien éloi-

gnée d'avoir l'éclat qu'elle avait en 1914. Elle était masquée par une production ignoble, destinée à délasser les permissionnaires et à être comprise par un public en khaki. Dès lors, cependant, un fait nouveau était visible. C'est qu'entre la haute littérature, au théâtre, et cette camelote bassement marchande, tout l'intervalle était vide. Ce qui constituait autrefois la moyenne de l'art dramatique, cette soixantaine de pièces qui paraissaient tous les ans, composées suivant les formules connues, mais non dénuées de talent, avait entièrement disparu. Ce vide ne s'est pas comblé. Il est seulement moins sensible parce qu'il est en partie masqué par le succès d'un petit nombre de pièces.

C'est en effet un second fait, apparu dès le lendemain de la guerre, que, quoi qu'on donnât au public, les théâtres étaient combles. Ces recettes fabuleuses ont duré jusqu'à la fin de 1920. C'est à peine si, au moment où j'écris, on aperçoit les symptômes d'une saison moins favorable. Cette fureur du théâtre est heureuse pour les directeurs, mais non pour l'art dramatique. Elle abolit toute distinction entre l'ineptie et le chef-d'œuvre. Gargantua décourage les cuisiniers.

Cette prospérité du théâtre a coïncidé avec un renouvellement du public. Je ne crois pas que ce renouvellement ait été étudié, et c'est regrettable. Il serait intéressant d'avoir là-dessus l'opinion des comédiens, mieux placés que les critiques. Ceux d'entre eux qui m'en ont parlé m'ont fait voir, à la Comédie-Française, un public très naïf, très ignorant, très incertain, de très bonne volonté, qui semblait demander qu'on le guidât. Il est bien évident qu'un pareil public influe sur le jeu des acteurs, sur le goût des pièces, sur tout l'art dramatique. Nous touchons là un des points les plus obscurs de l'histoire du théâtre. Il y eut après la Révolution et au début du second Empire des brassages de classes comparables à ceux que nous voyons. Le public s'est certainement renouvelé à l'une et à l'autre de ces époques. Le théâtre a-t-il été modifié par le changement de spectateurs? On souhaiterait de le savoir. L'étude est bien difficile pour la période révolutionnaire, à cause du nombre des facteurs. Mais elle pourrait être faite pour les environs de 1855, et elle éclairerait peut-être la littérature dramatique du second Empire.

Voici donc quelques faits qui déterminent le théâtre au

début de 1920 : 1° Chez les auteurs de premier ordre, il existe une tendance à l'idéalisme ; les personnages, les idées, les ressorts dramatiques deviennent de plus en plus dégagés de l'accident et du détail individuel : ils prennent un caractère général et symbolique. Naturellement, le phénomène n'est pas simple : d'une part, cet idéalisme prend parfois pour langage un réalisme très simple, très dépouillé, qui cherche à nous donner une impression de la vie familière et commune ; d'autre part, il se concilie avec les tendances unanimistes, aujourd'hui très puissantes ; le drame idéaliste devient un drame collectif.

2° L'ancienne littérature passionnelle, soit tragique, soit même comique, a presque entièrement disparu. Le drame de l'adultère n'existe plus ; la comédie sentimentale, prospère depuis près d'un siècle, s'est brusquement éclipsée. D'une façon générale, la littérature comique est extrêmement faible. L'ancien vaudeville est mort, ou peu s'en faut. Il a été remplacé peu avant la guerre par une renaissance de la comédie d'observation, soit de mœurs, soit de caractère. C'est ainsi que M. Feydeau, auteur de *la Dame de chez Maxim's*, a fait succéder aux vaudevilles de petites scènes de mœurs, amusantes par leur justesse. M. Tristan Bernard, doué d'un génie très souple et très divers, mêle à des ouvrages de combinaison des pièces qui ne sont faites que de la vérité. Il a tenté, avec *Jeanne Doré*, de faire un drame tout en phrases simples, fait des événements qui sont autour du drame ; et l'ouvrage est d'autant plus poignant qu'il est plus exempt de déclamation. En comédie, il a construit des pièces, *On naît esclaves*, *la Volonté de l'homme*, sur de simples traits de caractère. D'autres, comme *la Gloire ambulancière*, ne sont que de plaisantes scènes de mœurs. M. Sacha Guitry, après avoir composé d'abord des vaudevilles qui étaient déjà des comédies, a tourné à la comédie d'analyse ; puis il a montré à la scène de simples fragments de l'existence, où il mêle les tableaux d'histoire, les scènes de mœurs, les sketches de caractères et les dialogues d'amoureux.

3° Les théâtres font d'énormes recettes, et ils ont en même temps des frais considérables, qui les condamnent à faire le maximum ou à disparaître. Rien ne les pousse donc aux tentatives hardies. Des pièces très médiocres tiennent l'affiche indéfiniment. On ne pourrait presque pas citer d'échec. Les reprises se multiplient. Ce temps où les théâtres

sont pleins est un temps de stérilité dramatique. L'exemple le plus caractérisé de succès est celui de *Phi-phi*, une des opérettes les plus lourdes et des moins attiques que je connaisse et qui a dépassé la millième ; interrompue pour faire place au *Casanova* de M. Rostand, elle lui a ensuite succédé et n'a plus quitté l'affiche ; les airs faciles de sa musique, promenés dans l'univers entier, y ont racolé des spectateurs pour les Bouffes.

*
* *

La Comédie-Française avait monté en 1919 deux ouvrages inédits de plus d'un acte : *les Sœurs d'amour* de M. Bataille, le 15 avril, et *le Voile déchiré* de M. P. Wolff, le 21 octobre. Mais elle avait, de plus, rempli son rôle de musée en admettant cinq pièces déjà jouées par d'autres scènes : *la Cruche*, de MM. Courteline et P. Wolff (Renaissance, 1909) ; *l'Indiscret* de M. E. Sée (théâtre Antoine, 1903) ; *Intérieur* de M. Maeterlinck (Œuvre, 1895) ; *l'Hérodienne* de M. A. du Bois (Nîmes, 1913) ; *le Prince d'Aurec* de M. H. Lavedan (Vaudeville, 1892).

En 1920, la tendance est sensiblement la même. De pièce réellement nouvelle, en plus d'un acte, je ne vois que *la Mort enchaînée* de M. M. Magre. On peut y ajouter, si l'on veut, l'élégante et savoureuse version que M. A. Rivoire a donnée de *Juliette et Roméo*. En revanche la Comédie a accroché en son Louvre trois grandes pièces déjà connues, *le Repas du lion* de M. de Curel, *les Deux Écoles* de M. A. Capus, et *Maman Colibri* de M. H. Bataille.

*La Mort enchaînée* se rapporte à cette suite de pièces idéalistes dont nous avons parlé. C'est la lutte de l'homme et de la Mort, au temps où la Mort était encore un fantôme qui errait par le monde, et où le roi Sisyphe, l'ayant flattée, la lia d'une chaîne. Mais que serait l'univers sans la Mort? Une amante désespérée délivre la captive pour obtenir la grâce de mourir. Toute la moralité qui remplit les derniers actes est un peu faible ; mais le duel de Sisyphe et de la Mort, au premier acte, est magnifique. Cette inégalité même nous donne une leçon d'art dramatique. En effet, un mythe, n'étant que la figure de quelque vérité très certaine, ne peut donner naissance qu'à un développement banal. Il faut se garder avec soin d'en rien vouloir déduire. Il faut le raconter comme un fait et s'en tenir à l'aventure. Loin de

vouloir en formuler le sens, il faut laisser le sens endormi dans la fable. C'est ainsi seulement que l'un et l'autre ont tout leur prix.

Le théâtre des Arts a connu un succès considérable et, s'il faut le dire, imprévu, en donnant une œuvre très importante de M. de Curel, *l'Ame en folie*. C'était un ouvrage d'une étrange puissance. Justin Riolle, vivant au fond des bois, a remarqué que les ruses, les coquetteries, les sacrifices, les tendresses les plus subtiles de l'amour humain ont leur origine dans un geste analogue de l'animal. Une seule chose l'ennoblit, c'est le droit de choisir, refusé à la femelle des bêtes et accordé à la femme. Les biches broutent, indifférentes et distraites, pendant le duel des mâles ; elles appartiendront au plus fort ; la femme seule a le droit d'appartenir au plus faible. Mais ce choix du moins apte offensant la nature, celle-ci a parfois des vengeances qui restaurent la loi animale. C'est d'une de ces vengeances qu'est victime l'innocente Mme Riolle, bonne femme qui n'est plus jeune, et qui aime son mari, mais qui est soudain troublée par un beau garçon. Et le dénouement est la mort ironique et cruelle de la pauvre femme. La pièce est moins un drame de l'individu qu'un drame de l'espèce. Elle se relie ainsi à ces deux tendances, l'une allant au drame d'idées, l'autre allant au drame collectif, et dont nous montrions tout à l'heure la parenté.

Le fait que tout le drame est concentré dans l'âme de Mme Riolle ne change rien à ce caractère. Une pièce à un seul personnage peut parfaitement être un drame collectif. Il suffit que le personnage unique, dégagé du caractère individuel, représente ses semblables. C'est ainsi que *la Vie d'une femme* de M. Saint-Georges de Bouhélier, représentée l'année précédente à l'Odéon, était un raccourci de la tendre et misérable destinée de l'amoureuse. Du même auteur, le théâtre des Arts a donné en 1920 *les Esclaves*, œuvre de jeunesse, sensiblement moins parfaite que les précédentes, mais intéressante, parce qu'on y voit le poète à ses débuts. Chose étrange, la pièce est bien plus une pièce sociale que ne seront les suivantes, et bien moins une pièce humaine. Le soldat et la fille sont des esclaves par la faute de la société, tandis que dans *la Vie d'une femme*, c'est l'âme elle-même qui crée son malheur. Ce trait est essentiel, car il se retrouve chez presque tous nos auteurs de pièces sociales. Ils com-

mencent tous par charger la société ; après quoi ils s'aperçoivent qu'il fallait s'en prendre à la nature humaine.

Au mois de mai, le Vieux-Colombier donna un drame franchement unanimiste et du chef même de l'école, M. Jules Romains. C'est l'histoire des jeunes hommes hardis de Cromedeyre-le-Vieil, vivant là-haut, dans leur vieux repaire, et qui, à la millième lunaison, descendent pour voler les filles de la plaine. La pièce est faite de ce rapt et du changement d'esprit des filles qui, d'abord épouvantées, s'accoutument à leurs maîtres et enfin les préfèrent. Ici les personnages qui parlent ne sont vraiment que les interprètes de leur race, gens de la montagne, gens de la plaine, et l'aventure elle-même ne fait que répéter une des plus communes histoires de la vieille humanité.

Un des signes les plus intéressants du temps, c'est l'action que peuvent avoir ces tendances idéalistes et collectives sur les deux dramaturges qui, depuis 1900, ont si fortement conquis la faveur du public par des tragédies de la passion, je veux dire M. Bernstein et M. Bataille. Je ne puis répondre en ce qui concerne M. Bernstein, qui n'a donné cette année qu'une reprise de *la Rafale*. En revanche, l'évolution de M. Bataille est manifeste. Il a commencé par connaître la seule passion. Puis il a reconnu dans l'univers une autre force, l'idée. Cette découverte remplit déjà *les Flambeaux*. Dès lors, de pièce en pièce, l'idée prend une place de plus en plus grande. On l'a vu cette année dans deux ouvrages, *l'Animateur* et *l'Homme à la rose*, dont on a parlé ici même, au lendemain de leur représentation.

*
* *

Nous avons trouvé, dans beaucoup de drames idéalistes, les traces d'une tendance assez voisine, et propre à notre temps, un goût de vérité simple et générale, et d'autant plus émouvante. Cette formule a été employée avec bonheur au Vieux-Colombier par M. Vildrac, dans *le Paquebot Tenacity*, qui est une petite histoire très simple et très touchante d'un pauvre garçon supplanté par un beau parleur. Elle a été pareillement employée par M. Lenormand dans *les Ratés*, joués par Pitoeff au théâtre des Arts. Dans une suite de courts tableaux, nous avons vu les phases par où

passe, au cours de sa déchéance, le compagnon malheureux de la comédienne en tournée.

M. Sacha Guitry est un de ceux à qui nous devons la nouvelle formule. Il l'a appliquée d'abord dans des tableaux historiques. Tandis que ses comédies sentimentales étaient encore concertées en vaudevilles, il a découpé en images la vie des grands hommes. Puis il en est venu à appliquer le même procédé à la comédie elle-même. *Je t'aime*, donné, au mois d'octobre au théâtre Édouard-VII, est en quelques tableaux l'histoire de deux jeunes êtres qui se rencontrent, qui s'aiment, qui s'épousent, que les gens ennuient, qui font un voyage et qui se retirent à la campagne. On ne saurait rien imaginer de plus directement pris à la vie. Entre ces épisodes, M. Sacha Guitry a adroitement intercalé des scènes qui sont comme des intermèdes, et qui font des sketches presque indépendants : la soirée dans le monde, la scène du parasite. Au contraire, M. Tristan Bernard, qui a été un des fondateurs de la comédie ainsi dénouée et divisée, nous a donné cette année, obéissant à son capricieux génie, un vaudeville, le *Cordon bleu*, qui a été représenté à la Potinière.

*
* *

En même temps que ces tendances nouvelles apparaissent, il se fait une rénovation de l'art de la scène. Cette rénovation se poursuit sur plusieurs théâtres. Jacques Copeau, au Vieux-Colombier, a supprimé le décor. La scène n'est faite que de murs de pierre blanche. Le plateau de ciment est élevé au-dessus de la salle, par deux degrés successifs. La rampe est supprimée. L'éclairage vient des frises et de caisses prismatiques accrochées aux angles de la scène. Il n'y a point de meubles. Mais M. Copeau fait grand usage d'une espèce de caisse à savon, en planches de sapin, bonne à servir de trône à un roi nègre, et sur laquelle ses acteurs s'élancent et de laquelle ils dégringolent.

Du matériel de théâtre, M. Copeau n'a guère gardé que les costumes, qu'il fait aussi beaux qu'il se peut. Dans la lumière grise qui vient des murs unis, ces personnages colorés sont d'ailleurs charmants. De plus, M. Copeau tâche et réussit à former une troupe homogène. Il a déjà des éléments excellents. On joue chez lui avec beaucoup

de sérieux et de conviction, et dans un style vrai. Ces qualités, le choix des pièces qui, anciennes ou nouvelles, appartiennent toutes à la haute littérature, certains spectacles particulièrement heureux, comme *le Carrosse du Saint-Sacrement*, *le Conte d'hiver*, *la Coupe enchantée*, ont mis l'œuvre de M. Copeau en haute estime. Il a un public fidèle et accru. Il est une des forces de l'avenir.

M. Gémier a commencé ses réformes dramatiques en établissant la communication entre la scène et la salle, en faisant passer les acteurs au milieu des spectateurs, et en jouant sur un escalier. Il avait surtout le goût et le dessein de faire manœuvrer de grands ensembles, et c'est ainsi qu'il a donné au début de 1920, au cirque d'Hiver, *la Grande Pastorale*, qui était une prodigieuse orgie, avec des tambourinaires, des bohémiens, des ânes, des ours, une sorcière, une nativité et un tableau complet de l'enfer. Après ces spectacles immenses, il a donné au théâtre des Champs-Élysées les *Mille et une nuits*, sur un texte contestable, mais avec une singulière splendeur. Le 11 novembre, il a inauguré au Trocadéro de grandes scènes figurées qui formaient le premier spectacle du Théâtre populaire. Enfin, il vient de prendre la petite comédie des Champs-Élysées, qu'il a appelée comédie Montaigne-Gémier. Il y a donné *le Simoun* de M. Lenormand, et il se propose de nous montrer dans ce cadre étroit et charmant des œuvres menées à leur perfection. En même temps, il dirigeait le théâtre Antoine et y montait des pièces d'un intérêt assez secondaire, comme *l'Admirable Crichton*, ou comme *Kœnigsmark*, mais où il jouait des rôles écrasants. On reste confondu de ce labeur. Qu'en sortira-t-il? Évidemment, il ne suffit pas de réussir des tableaux isolés. Il faut qu'un art nouveau naisse de moyens d'expression nouveaux. M. Gémier a pensé à un art populaire, et souhaité de renouveler les mystères du moyen âge. Provisoirement, il n'a pas réussi. Mais l'idée peut être reprise. Elle coïncide avec les tendances au drame collectif dont nous parlions tout à l'heure, et Gémier pourrait être le metteur en scène des unanimistes, comme Antoine a été celui des réalistes.

D'autre part la tentative qu'il vient de faire à la Comédie-Montaigne en montant *le Simoun* est fort intéressante. La pièce de M. Lenormand est coupée en tableaux fort courts, séparés eux-mêmes par des intermèdes qui se jouent au

rideau, tandis qu'on change le décor. Ces intermèdes obligent le spectateur à rester dans le pays. Il est évident que la multiplicité des tableaux permet celle des actions, et que la pièce à plusieurs actions, commune dans l'œuvre de Shakespeare, mais presque inconnue chez nous au moins depuis 1660 (car elle est dans Corneille et dans Rotrou), présente des possibilités dramatiques originales. Et par elle nous revenons encore à cette tendance au drame collectif, qui semble bien être la loi du théâtre nouveau.

*
* *

Nous n'avons parlé que de ce qui, au théâtre, indiquait une orientation nouvelle. Mais il est bien entendu que, pour général que soit le mouvement, nombre de gens restent tels qu'ils sont, ou évoluent dans un sens qui n'est pas celui de la majorité.

Entre les auteurs qui survivent du Théâtre-Libre, M. Brieux et M. E. Fabre ont fait jouer l'un et l'autre une pièce, et tous deux à l'Odéon. La pièce de M. Brieux, qui s'appelle *les Américains chez nous*, est construite suivant les procédés ordinaires de cet excellent auteur. Il a essayé de traiter tout son sujet, d'exposer la différence entre les peuples et de dissiper les malentendus. La pièce de M. Fabre, *la Maison sous l'orage*, est un drame de famille. On sait combien les mésintelligences familiales ont été précieuses au Théâtre-Libre, qui les a léguées au théâtre Antoine. M. Fabre a porté du théâtre Antoine à l'Odéon « ce second lit » qui avait déjà servi à M. Népoty, et il a composé le drame de l'enfant du second mariage assassinant l'enfant du premier.

M. Donnay et M. Capus ont pareillement donné chacun une pièce. M. Donnay a donné *la Chasse à l'homme*, qui est une charmante comédie de mœurs. M. Capus a inauguré le théâtre Marigny, passé sous la direction de Mlle Maille, avec *la Traversée*. C'est une étude des valeurs humaines avant et après la guerre. On a vu ensuite sur le même théâtre une adaptation de *l'Atlantide*, de M. P. Benoît, laquelle n'a point paru supérieure à celle de *Kœnigsmark*.

M. Robert de Flers, en collaboration cette fois avec M. Francis de Croisset, a donné à l'Athénée *le Retour :* c'est une étude non pas des valeurs, comme celle de M. Capus, mais des sentiments des hommes et des femmes après la

guerre : étude accompagnée de beaucoup d'inventions gracieuses et plaisantes, moitié comédie de mœurs, moitié comédie sentimentale. M. Coolus, encouragé par le succès échu à une reprise des *Amants de Sazy*, a écrit pour le théâtre Michel une comédie dans le même goût et composée dans le même temps : *l'Eternel masculin.*

Deux jeunes auteurs ont fait jouer deux drames d'analyse. C'est de leur âge. L'un et l'autre ont du talent. L'un d'eux, M. P. Raynal, a été joué à l'Odéon et sa pièce s'appelle *le Maître de son cœur.* L'autre, M. Jacques Deval, a donné au théâtre Fémina, *Une faible femme*, qui est un tableau mussettiste de l'incertitude féminine. Il faut aussi ranger entre les auteurs de pièces d'analyse, mais aussi entre les poètes et les auteurs du théâtre d'idées, M. Sarment, acteur de M. Lugné Poe, dont *la Couronne de carton*, singulier poème du désir et de la désillusion, a été jouée à l'Œuvre. Le même théâtre a donné en fin d'année une vigoureuse farce flamande, *le Cocu magnifique*, de M. Crommelynck. La pièce semble faite sur un fond de contes populaires ; mais tandis que ces contes étaient simplement gais, elle est chargée de mélancolie et parfois inquiétante. Il en va ainsi toutes les fois que nous empruntons un sujet à des aïeux plus robustes que nous. Chaque génération a les sujets de rire qui lui conviennent : il n'y a que la douleur qui soit immuable d'âge en âge ; et nous, différents de nos pères, nous reconnaissons combien leurs sujets de rire étaient tristes.

Outre ces deux pièces, l'Œuvre a fait d'importantes reprises d'Ibsen, de Strindberg et de Maeterlinck. Après une longue somnolence, le théâtre de M. Lugné Poe montre une activité nouvelle. C'est qu'en vérité cette heure est son heure. Les tendances à l'idéalisme, au drame collectif, au drame lyrique se relient au symbolisme, dont l'Œuvre a été l'expression au théâtre. Tout se passe comme si ce symbolisme, qu'on croyait stérile et qui faisait figure de défunt prématuré, après un long silence, reparaissait rajeuni, sous un nouveau visage.

*
* *

Tels sont les signes de l'année. Le génie de la race frémit, impatient d'un bel essor. L'heure est aux poètes. Les lyriques,

et ceux qui font de la poésie avec l'humble vie quotidienne, et ceux dont la fantaisie est ailée, tous sont à ce moment où le peuple entier des spectateurs leur est attentif. Le théâtre leur appartiendra demain.

Sans doute, on continuera à distribuer au public des articles divers. Mais déjà quelques-uns se débitent assez mal. On ne vend plus guère de vaudeville qu'au Palais-Royal. La petite comédie niaise ne se voit plus. Le drame sentimental n'est plus traité que par M. Frondaie. Le drame social fait bâiller, et les tentatives qu'on a vues n'ont pas été heureuses. La pièce du style Athénée, allant d'un acte gai à un acte pathétique, n'est qu'un souvenir. Le drame historique est par terre : il se pourrait qu'il ressuscitât sous la forme du drame psychologique. Nous avons vu cette année don Juan ; on nous a pareillement montré à l'Odéon Gilles de Rais, mais comme un cas de conscience. Le drame romantique est aphone, et quant à la tragédie, on ne la sort plus qu'en été. Que de feuilles mortes ! En verrons-nous jaillir le chef-d'œuvre de l'avenir?

HENRY BIDOU.

# Poèmes

## I. — O PASSÉ SI CHARMANT ET SI BEAU

*O passé si charmant et si beau!*
*Cher éphèbe divin, corps d'athlète,*
*Doux visage pensif, au chapeau*
*Couronné de pâles violettes!*

*O passé si charmant et si beau!*
*Aux vapeurs pourpres du crépuscule,*
*Tu t'en vas, renversant ton flambeau,*
*Et les fleurs à ta flamme se brûlent.*

*Tu t'en vas, au jeune dieu pareil*
*Que l'art grec fit à la fois génie*
*De la Mort, de l'Amour, du Sommeil,*
*Par sa loi de grâce et d'harmonie.*

*O passé si charmant et si beau*
*Pour les cœurs que la souffrance habite,*
*Ignorant l'espoir et le repos,*
*Pour les yeux qui contemplent ta fuite!*

## II. — EN SILENCE

*Coulez, larmes, coulez en silence!*
*C'est une statue, un marbre froid et beau,*
*Que modèle en nous la douleur et qu'offensent*
*La grimace et le bruit des sanglots.*

*Debout le corps, en haut le visage,*
*Pour donner sa pente à l'eau qui sort des yeux!*
*La source des monts que cachent les nuages*
*Est plus pure, étant plus près des cieux.*

*Ah! pourtant que vous êtes amères,*
*Larmes qui coulez silencieusement!*
*Ma bouche ignorait que votre eau solitaire*
*A le goût salé de l'océan.*

*Je n'avais pas bu de vos fontaines...*
*Lorsqu'on pleure en marchant, seul et sans rien voir,*
*Dans la rue, à travers la ville incertaine,*
*Ou debout dans sa chambre, le soir,*

*Larmes qui glissez le long des joues,*
*Pareilles à l'embrun que le vent de mer*
*Jette au front du navigateur sur la proue*
*Devant l'abîme obscur et désert,*

*Gouttes d'une intarissable pluie,*
*Je sais maintenant que, sans tomber plus bas,*
*Sans toucher le sol, vous êtes recueillies*
*Par les lèvres qui ne parlent pas!*

## III

*Visi sunt oculis insipientium mori*
(*Sap.*, 3)

*O souvenir des biens perdus, des jours enfuis!*
*Aux faibles mains que reste-t-il, sinon du fruit*
*L'amère et rude écorce?*
*D'un court bonheur, d'un deuil qui ne finira pas,*
*Faites, Seigneur, sortir pour l'exil d'ici-bas*
*Mon remède et ma force!*

*Ce que le temps dévore est gage d'éternel.*
*Même donné au corps, tout don nous vient du ciel*
*En aliment pour l'âme.*
*Le péché alourdit tous nos bonheurs humains;*
*Mais l'espoir les soulève et les guide au chemin*
*Qui joint l'ombre à la flamme.*

*Aux yeux des insensés ils ont paru mourir :*
*La douleur consumait jusqu'à leur souvenir*
*Et dispersait leur cendre.*
*Mais ils sont dans le sein de Dieu, car c'est en Dieu,*
*Source et fin de tout acte humain, que tout se meut*
*Pour monter ou descendre.*

*Car Dieu est à la fois la cime d'où s'épand*
*Vers les bonnes moissons le fleuve et l'océan*
*Où le fleuve se noie.*
*En lui, incorruptible, à jamais fleurira*
*La fleur que le limon de la terre engendra,*
*La fleur de notre joie.*

## IV. — L'ALOÈS

*Dans les dunes de sable, au bord de la mer,*
*L'aloès a poussé ses lames de fer,*
*Large feuillage aigu, rampant, d'où s'élance*
*La tige haute et droite ainsi qu'une lance.*
*Il lui faut cinquante ans pour fleurir sa fleur,*
*Fleur unique, fleur sombre et rude, — et il meurt,*
*Solitaire guerrier, debout sous l'armure*
*Où s'épanouit la pourpre des blessures.*
*Ainsi en sera-t-il de notre arbre humain :*
*Tout en lui périra, aujourd'hui, demain,*
*Ses racines, son tronc, ses feuilles, ses branches.*
*Mais, sur l'arbre de vie, une fleur que tranche*
*Le glaive de la mort jaillit dans l'azur,*
*Et, dépouillant ce qui fait les corps impurs,*
*Habite le jardin céleste où, sans terre,*
*Elle vit à jamais et se désaltère*
*De mille gouttes d'eau en suspension,*
*D'effluves de lumière et de blancs rayons.*

PAUL JAMOT.

# Une année de régime sioniste en Palestine

Voici plus d'une année que le sionisme règne en Terre sainte. Il y règne sans aucun droit. C'est en s'appuyant simplement sur la promesse faite par M. Arthur Balfour à lord Rothschild en novembre 1917 (1) que l'autorité militaire britannique, gouvernant la Palestine sous le titre de *Occupied Enemy Territory Administration*, s'entendait avec les organisations sionistes pour favoriser l'immigration juive et constituer les cadres du royaume d'Israël.

Quand la conférence de San Remo, tenue au mois d'avril dernier, donna à l'Angleterre un mandat sur la Palestine, auquel était incorporé l'établissement d'un « foyer national juif », le gouvernement de M. Lloyd George s'empressa d'instituer à Jérusalem un régime judéo-anglais, sous la direction d'un haut-commissaire israélite muni des pouvoirs les plus étendus.

La paix était-elle conclue avec la Turquie, puissance suze-

(1) « J'ai le grand plaisir de vous adresser, de la part du gouvernement de Sa Majesté, la déclaration suivante sympathisant avec les aspirations juives sionistes, déclaration qui, soumise au Cabinet, a été approuvée par lui.

« Le Gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif... »

raine de la Syrie et de la Palestine? Non, puisque le traité de Sèvres est encore en suspens. La nature du mandat donné par la Société des Nations est-elle nettement définie? Les puissances qui bénéficiaient en territoire ottoman des Capitulations ont-elles renoncé à leurs privilèges séculaires et accepté les termes de ce mandat? Non. Les stipulations arrêtées à San Remo ont-elles été soumises à la ratification des Parlements des nations intéressées? Non.

Et cependant un gouvernement nouveau fonctionne en Terre sainte. Son chef, sir Herbert Samuel, qu'on appelle là-bas le prince d'Israël, commande aux troupes britanniques, administre, légifère et ce n'est pas sans stupeur, sans indignation, sans révoltes, que les six cent mille musulmans et chrétiens de la Palestine ont assisté à l'invasion de leurs pays par des juifs de toutes classes venus d'Angleterre, d'Allemagne, de Pologne, de Hongrie, de Russie ; à la mainmise de ces nouveaux venus sur les fonctions publiques, les municipalités, les chambres de commerce, le territoire même de leur terre ancestrale.

En principe, le sionisme n'est qu'une conception théorique d'ordre politico-religieux. En fait, de par la seule volonté de nos alliés britanniques, il gouverne souverainement la Terre sainte.

*
* *

L'hiver dernier, au cours d'un voyage en Orient, il m'a été donné d'assister à l'éclosion du régime sioniste. Au Caire, j'ai vu arriver les pionniers et les chefs de l'invasion juive ; ils tenaient leurs conciliabules dans l'un des grands hôtels de l'Esbekieh, étaient en communications régulières avec les comités de Londres, de New-York, de Vienne, de Varsovie ; et, après avoir pris langue à la Résidence britannique, ils se dirigeaient sur Jérusalem par la voie ferrée, qui, de Kantara Est, longe la côte et se raccorde à Lodd (l'ancienne Lydda) à la ligne de Jaffa.

C'est à Kantara que se concentraient, après leur débarquement à Port-Saïd ou Alexandrie, la plupart des juifs pouilleux venus de l'Europe centrale et de la Russie. Ils se sentaient déjà en famille et un peu chez eux. Le préposé aux passeports, le médecin sanitaire, les employés des douanes

étaient de leurs coreligionnaires et, comme eux, parlaient *yeddish.*

Leur orgueil fut singulièrement surexcité lorsqu'ils apprirent que la police, les troupes anglaises et indiennes de l'armée d'occupation étaient à leur service ; qu'ils allaient bénéficier d'allocations en argent et en nature ; que des maisons et des terres, provenant d'achats ou d'expropriations, leur étaient destinées.

Les musulmans et les chrétiens ne tardèrent pas à s'émouvoir de ces arrivages de juifs et des évictions, cyniquement avouées, dont ils étaient menacés. Les populations palestiniennes sont essentiellement pacifiques ; elles ne demandent qu'à vivre tranquilles du maigre produit de leurs oliviers, de leurs champs ou de leur commerce, mais si elles sont tolérantes en matière religieuse, elles sont profondément croyantes. Jérusalem est pour les chrétiens la ville sainte par excellence ; c'est aussi une des villes saintes de l'Islam et la mosquée d'Omar est un lieu de pèlerinage très vénéré des musulmans.

L'insolence des juifs, les prétentions des Anglais à coloniser la Palestine au profit d'une race méprisée, comme si c'était un territoire sans peuple, et à exproprier progressivement ses anciens habitants, provoquèrent la création dans toutes les villes d'associations de défense islamo-chrétiennes.

De nombreuses protestations furent adressées au gouverneur de Jérusalem et aux grandes puissances contre l'invasion juive. A ces protestations, restées vaines, s'ajoutèrent des manifestations publiques qui, durement réprimées par la police et les soldats, dégénérèrent en bagarres. Le sang coula et le gouvernement britannique crut devoir procéder à une enquête. Malheureusement, l'enquêteur choisi, sir Herbert Samuel, juif et sioniste, n'était point un observateur impartial. Il était d'avance décidé à trouver que tout allait pour le mieux dans la Palestine, que l'expérience tentée se poursuivait dans les conditions les plus satisfaisantes, et que les oppositions à l'instauration du foyer national israélite étaient purement superficielles et négligeables.

Il semble que les États chrétiens qui avaient en Terre sainte des établissements religieux, des écoles, des hôpitaux, des dispensaires, des instituts scientifiques, auraient pu élever la voix, défendre les droits et les privilèges qu'ils

tenaient des Capitulations et des firmans sultaniens. Aucun d'eux ne formula publiquement une protestation, ne défendit ses protégés et ses nationaux, n'engagea une action diplomatique. C'est ainsi que l'autorité de nos consuls s'effondra, que le déploiement du drapeau français fut interdit, lorsque au milieu d'un immense concours de population la mission du cardinal Dubois visita les Lieux saints, et que la langue française — parlée par la plupart des chrétiens et des Arabes — fut bannie des actes administratifs et des publications officielles. L'hébreu et l'anglais la remplacèrent.

Malgré les déclarations optimistes insérées dans le rapport de l'enquête, des troubles éclatèrent à Jérusalem pendant les fêtes de Pâques. Une synagogue fut brûlée, plus de deux cents personnes furent tuées ou blessées et, sans l'intervention de toutes les troupes de la garnison, ces sanglantes bagarres se seraient encore aggravées.

Il est nécessaire, pour se rendre compte des divers aspects du problème posé, de bien connaître les éléments de la population israélite. Quand le général Allenby, à la tête des troupes britanniques auxquelles était incorporé un détachement français, fit son entrée à Jérusalem, il y avait en Palestine environ soixante mille juifs. On peut évaluer à quarante mille le nombre des immigrants arrivés depuis le fonctionnement du régime sioniste ; et, si ce chiffre n'a pas été plus élevé, c'est parce que les dirigeants de l'immigration ont admis qu'il constituait le maximum du contingent qu'il était possible de loger, de nourrir et d'employer.

D'où venaient la plupart des immigrants et à quels milieux sociaux appartenaient-ils? L'Angleterre et l'Amérique ont fourni les initiateurs, les organisateurs du mouvement sioniste. L'Allemagne a envoyé des professeurs, des médecins, des ingénieurs, des avocats, des architectes, c'est-à-dire un personnel d'israélites, dont aucune considération religieuse n'avait décidé l'exode, mais qui comptait trouver en Palestine des situations stables et rémunératrices.

En Pologne, les juifs sont assez nombreux pour y former plusieurs partis politiques, et leur apport fut très important dans l'immigration en Terre sainte.

On peut ainsi classer et caractériser ces partis :

Les « sionistes orthodoxes », appelés *mizrachie* (Orientaux), forment une sorte d'aristocratie pénétrée de la solidarité

internationale des israélites, ayant le sens de la race et l'ambition d'un pouvoir mondial.

« L'organisation sioniste » groupe des juifs de toutes classes en une association puissante, qui compte plusieurs représentants à la Diète de Varsovie et poursuit, en même temps que l'autonomie nationale des juifs polonais, la fondation de l'*État juif* en Palestine.

Puissamment constitué au cours de la guerre, ce parti, financièrement soutenu par les groupements israélites d'Angleterre et d'Amérique, fut assez influent pour obtenir de M. Lloyd George, au mois de juin dernier, l'envoi d'une mission britannique, que présida sir Stuart Samuel, frère de sir Herbert, chargée de faire une enquête sur les prétendus *pogroms* qui auraient eu lieu à Pinsk, à Lemberg, à Vilna. Malgré la bonne volonté des enquêteurs, on ne put établir la preuve d'aucun massacre organisé. Si quelques juifs avaient été tués, c'est parce qu'ils avaient pris fait et cause pour les bolchevistes, les armes à la main, ou qu'ils avaient été convaincus d'espionnage. Le *White Paper* (1) relatif à l'enquête en fut réduit à formuler le vœu qu'à l'avenir les juifs fussent traités avec plus d'égards et de considération, et qu'à chaque consulat britannique en Pologne fût attaché un interprète parlant *yeddish*, pour recevoir éventuellement les doléances des Hébreux. Sans aucun doute, sir Stuart Samuel désirait qu'en Europe centrale tout israélite fût considéré comme « protégé anglais », en attendant l'époque où le protégé pourra se transformer en protecteur.

L'apport populaire est principalement représenté par les « travailleurs de Sion » (*Poale Sion*), socialistes adhérents à la troisième Internationale de Moscou, qui préconisent l'établissement à Jérusalem d'une république communiste juive disposée à faire disparaître tous les monuments et vestiges du christianisme et de l'islamisme.

Enfin, des petits groupes de miséreux ou de mystiques venus du Maroc, de l'Afrique du Sud, se sont aussi dirigés vers les rives de la Terre promise.

Tels sont les juifs, d'origine disparate, mais unis par l'orgueil de leur race, qui, depuis plus d'un an, se sont abattus sur la Palestine avec l'espoir de dominer d'abord et ensuite

(1) Report by sir Stuart Samuel on his Mission to Poland, *Miscellaneous*, n° 10 (1920).

de submerger les populations islamo-chrétiennes qui l'habitent depuis des siècles.

*
* *

La conférence de San Remo avait à peine clos ses réunions et donné à l'Angleterre un mandat de la Société des Nations, — dont les termes ne sont pas encore définis, — que sir Herbert Samuel fut nommé par le gouvernement de M. Lloyd George haut-commissaire britannique en Palestine.

Cette nomination provoqua une joie débordante dans tous les milieux israélites. Sans doute tous les juifs, et surtout ceux jouissant d'une large aisance ou d'une grosse situation financière dans les capitales du vieux ou du nouveau monde, n'avaient nul désir de quitter les pays où ils avaient fait fortune pour aller s'établir sur les rives du Jourdain, mais l'orgueil de la race était exalté par cette perspective de voir flotter triomphant sur Jérusalem le drapeau d'Israël.

La guerre mondiale, qui avait affaibli et ruiné tant d'États, ouvrait pour le peuple juif une ère de victoires et de revanches, dont le retour à la terre promise était le signe le plus éclatant. Depuis 1914, les associations, les comités, les groupements sionistes s'étaient multipliés et développés. L'annuaire des juifs d'Angleterre, le *Jewish Year book* de 1919, contient à cet égard des renseignements précis. A Londres seulement fonctionnent plus de trente sociétés sionistes en relation avec une foule de comités locaux institués dans les villes d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, dans les colonies et Dominions. Ces sociétés, avec des organismes divers : associations littéraires, philanthropiques, loges maçonniques, synagogues, se rattachent toutes à la fédération mondiale que préside le docteur Ch. Weizmann, le grand chef du sionisme.

Un important mouvement financier correspond à cette croisade religieuse juive. Les grands banquiers se sont montrés généreux, — surtout ceux des États-Unis, — et pour faciliter la colonisation de la Terre sainte, des sociétés de crédit ont été instituées : l'*Anglo-Levantine Banking C°*, l'*Anglo-Palestine C°*, le *Maccabean Land* et la *Palestine Land Development C°* ; elles ont pour objet de faire aux israélites

des prêts à très faible intérêt, d'acheter des terrains et de les mettre en valeur.

Tout est donc prêt pour mener à bien l'œuvre grandiose dont la lettre de M. Balfour à lord Rothschild a formé l'acte de naissance et les principaux organes de la presse anglo-juive : *The Jewish Guardian*, *The Jewish Chronicle*, *The Jewish World*, sans parler de ceux rédigés en yeddish, entonnent des chants de victoire.

Avant de voguer vers l'Orient, sir Herbert Samuel se rend à Rome et demande une audience au Souveain Pontife. Cette audience — qui ne put être refusée au haut-commissaire britannique — a-t-elle été sollicitée pour abuser les catholiques et leur laisser croire que le sionisme ne porterait aucune atteinte à leur foi, à leurs intérêts religieux? En tout cas, il semble qu'elle passa presque inaperçue.

Un navire de guerre fut mis à la disposition de sir H. Samuel pour le transporter à Jaffa. La Terre sainte fut saluée par une salve de dix-sept coups de canon et le haut-commissaire prit possession de son gouvernement. Un correspondant « sioniste » du *Daily Mail* télégraphia à son journal : « Quand sir Herbert Samuel arriva à Jérusalem, vingt mille juifs, musulmans et chrétiens garnissaient les rues pour l'acclamer et le drapeau de l'Union Jack flottait sur le mont des Oliviers. »

Un témoin de cette entrée solennelle dans la capitale du royaume m'écrivit pour me dire comment les choses s'étaient passées, et son récit, que je transcris simplement, donne une version de l'événement sensiblement différente de la précédente et autrement véridique :

Le 30 juin, dès une heure de l'après-midi, les soldats anglais, baïonnette au canon, barraient toutes les rues.

A deux heures et demie entre en gare une locomotive précédant de deux cents mètres le train spécial amenant le haut-commissaire britannique. Presque personne n'avait été prévenu de l'heure d'arrivée.

Voici la composition du cortège : quatre auto-mitrailleuses blindées encadrent la voiture dans laquelle prend place sir Herbert Samuel ; puis viennent deux camions automobiles qu'occupent des soldats en tenue de campagne, le doigt à la gâchette du fusil. Entre deux haies de baïonnettes, dans un silence de mort, le cortège se

rend au mont des Oliviers. Des avions sillonnent le ciel comme pendant la semaine sanglante de Pâques.

Quand le haut-commissaire arrive au mont Scopus, une batterie commence à tirer une salve. Le drapeau anglais flotte sur l'hospice Saint-Paul, résidence du gouverneur, et sur le sanatorium allemand qui devient le palais du nouveau souverain.

Si sir Herbert n'est pas très assuré de la sympathie des Palestiniens, il sait qu'il peut compter sur le concours le plus complet de l'autorité militaire, car il a retrouvé comme gouverneur de Jérusalem l'ancien brigadier général R. Storrs, zélé fonctionnaire, qui, dès l'origine de l'occupation, s'était fait le protecteur et l'agent des sionistes.

Le 7 juillet, devant un aréopage composé de juifs, de chrétiens et de musulmans (les deux dernières catégories triées sur le volet), le haut-commissaire donne solennellement lecture d'un message du roi George annonçant « *la décision de l'Angleterre et des États alliés* de créer en Palestine un foyer national juif ». De quelle manière les États alliés se sont-ils associés à la décision de l'Angleterre? C'est un point encore resté mystérieux.

La lecture du message causa, dit-on, en Palestine une profonde émotion, bien qu'elle ne révélât rien de nouveau. Pour en prolonger l'effet et montrer que sa bonté égalait sa puissance, sir Herbert gracia quelques musulmans incarcérés lors des émeutes de Pâques, ainsi qu'un israélite nommé Jabotinsky. Ce dernier avait servi comme officier dans le contingent juif du corps expéditionnaire du général Allenby ; ses méfaits et son indiscipline l'avaient fait traduire devant un conseil de guerre et condamner à quinze ans de prison. La clémence de sir Herbert allait lui permettre de reprendre le cours de ses exploits et de devenir l'un des chefs des juifs palestiniens.

Pour célébrer dignement la prise de possession de Jérusalem, les israélites de Londres organisèrent un grand meeting que présida lord Rothschild, assisté du docteur Weizmann et du juif allemand Nordau. M. Arthur Balfour, qui méritait bien une place de choix dans cette manifestation, y fut acclamé. Sans doute il avait droit aux félicitations et à la gratitude de l'assistance. Les bravos enthousiastes durent un peu griser le neveu et héritier politique de lord Salisbury, car, au cours de l'allocution qu'il prononça, après

s'être déclaré « sioniste convaincu » depuis longtemps, il exprima l'idée que si la guerre mondiale avait engendré de grands malheurs, elle avait à son actif une heureuse conséquence : le rétablissement du *home* du peuple juif. Un peu plus et il disait que ceci pouvait consoler de cela !

Le champ est ouvert à toutes les ambitions d'Israël. Sur la cellule de Palestine doivent se greffer toutes les cellules qui permettront à la race autrefois persécutée d'édifier sa puissance et d'exercer sa domination sur la terre ; mais il faut que la cellule mère soit un modèle digne de l'admiration universelle.

Sir Herbert Samuel décrète que, conformément aux prescriptions de la loi juive, le samedi sera le jour du repos, aussi bien pour les musulmans et les chrétiens que pour les israélites ; des mesures sont projetées pour assurer une amélioration du sol cultivable et pour opérer la répartition des terres acquises par le gouvernement ; une commission des antiquités est instituée ; des études sont entreprises en vue du développement des voies ferrées, de l'aménagement du port de Caïffa, de l'adduction d'eau pour permettre l'irrigation de territoires incultes ; on envisage la construction de grandes écoles, de synagogues, et les journaux anglo-juifs annoncent l'ouverture de concours d'architecture pour que ces monuments soient dignes du sionisme. On fait grand tapage à propos de la mise à flot d'une barque de pêche construite par des charpentiers juifs et qui doit être montée par des matelots juifs. C'est l'embryon de la future flotte sioniste.

Les fonds affluent des États-Unis et d'Angleterre. Sans doute, au point de vue politique et administratif, la Palestine ne correspond guère au régime démocratique défini dans le programme de la Société des Nations. Des municipalités, des chambres de commerce ont été dissoutes ou remaniées par des ukases pour y faire prédominer l'élément israélite, mais n'était-ce pas nécessaire au bien commun? On ne saurait vraiment demander au gouvernement sioniste d'appliquer le suffrage universel en Palestine, alors que sa population ne compte encore que cent mille juifs contre six cent mille musulmans et chrétiens. Il sera temps de réaliser cette heureuse réforme lorsque la proportion sera renversée.

Le 24 juillet, le « prince d'Israël » alla faire en grande pompe ses dévotions à la mosquée des Achkenazim. Il tra-

versa les ruelles du quartier juif ; le sol était couvert de tapis et jonché de fleurs ; des acclamations prolongées saluaient le passage du cortège. Ce fut vraiment pour les Hébreux une heure triomphale.

La veille, sir Herbert Samuel était allé visiter le Saint-Sépulcre et, chose étrange, cette visite avait eu aussi un caractère de fête. Le clergé grec, désorienté et appauvri depuis qu'il ne reçoit plus de Russie des conseils et de généreux subsides, semble avoir pris son parti de la conquête anglo-juive des Lieux Saints. Le patriarche orthodoxe, Mgr Damianos, avait fait décorer et illuminer la basilique en l'honneur de l'illustre visiteur, qui défila entre des moines grecs et arméniens porteurs de cierges. J'ajouterai toutefois que malgré l'invitation qui lui fut faite, le haut-commissaire estima plus convenable de ne pas pénétrer dans le Saint Tombeau et de ne pas gravir le Calvaire. Au sein du Synode et dans la communauté hellénique, l'attitude de Mgr Damianos provoqua d'ailleurs d'ardentes protestations.

Si parmi les juifs importés, teintés de bolchevisme, il en est qui souhaitent la destruction des églises et la disparition des vestiges chrétiens, sir Herbert et son état-major ne nourrissent pas de pareils projets. Ils se déclarent tout disposés à faciliter les pèlerinages aux Lieux Saints des catholiques et des protestants ; des hôtels confortables seront édifiés dans ce but. Il ne faut pas oublier qu'avant la guerre, de nombreux juifs vivaient du commerce des objets de piété. La multiplication des pèlerinages favoriserait leur industrie ; l'argent des chrétiens, formant un appoint appréciable dans le budget du royaume d'Israël, pourrait contribuer à l'édification de synagogues et à la reconstruction du temple de Salomon.

*
* *

Pendant les premiers mois de l'expérience sioniste, ni l'opinion publique, ni la presse, en France comme en Angleterre, ne semblèrent y attacher d'importance, y porter intérêt. On aurait dit qu'une ombre mystérieuse enveloppait la Terre sainte et que personne n'avait qualité pour demander ce qui se passait en Palestine depuis que les Anglais l'occupaient. Les seuls visiteurs de Jérusalem étaient quelques officiers anglais et français qui, venant d'Égypte ou de

Syrie, au cours d'une permission de courte durée, voulaient faire un pieux pèlerinage au pays où naquit et mourut le Sauveur. L'autorité militaire ne délivrait des permis de séjour qu'aux personnes jugées peu curieuses et nullement disposées à procéder à une enquête sur le nouveau régime en voie d'établissement. Dans les milieux diplomatiques, à Paris ou à Londres, si une question indiscrète relative au sionisme était posée à l'un des principaux auteurs du traité de paix, à M. Lloyd George, à M. Balfour, au colonel House, à l'ambassadeur Morgenthau, elle recevait toujours une réponse dilatoire. On sentait qu'on frappait à une porte délibérément close et solidement verrouillée.

Cependant, on finit par avoir quelques aperçus sur ce qui se perpétrait derrière cette porte. D'abord, en compulsant les journaux anglo-juifs, l'on connut les projets, les appels de fonds, les préparatifs des organisations sionistes. Quelques protestations s'élevèrent dès que furent révélés des méfaits, des abus, des dénis de justice émanant de l'administration militaire et du haut-commisariat.

Au mois de mai, S. Ém. le cardinal Dubois donna à Rouen une conférence sur la France en Orient et, faisant appel aux souvenirs de sa mission, il signala les dangers de l'aventure poursuivie par les Anglais en Palestine et démontra combien le sionisme était contraire aux vœux et au droit des populations.

En Angleterre, presque à la même date, un article du *Times* signalait « le péril juif » en rendant compte d'un petit livre traduit du russe contenant les *Protocols of the learned Elders of Zion* (1). L'attention du public britannique fut éveillée par ces révélations, recueillies par le professeur Sergyei Nilus, qui esquissaient le programme d'une vaste conspiration judéo-maçonnique ayant pour but la destruction de la société chrétienne et dont la révolution russe constituait le premier acte. Le *Jewish Peril* fournit au *Morning Post* matière à une série d'articles tendant à établir que le malaise mondial, issu de la guerre et des stipulations de la paix, était imputable aux menées d'Israël. Aux États-Unis, un des rois de l'automobile, Henry Ford, fit dans le journal de ses usines, le *Deaborn Independent*, une campagne parallèle, qui décupla le tirage de cette feuille.

(1) London, *Eyre and Spottiswoode.*

A New-York comme à Londres, l'appréhension du péril juif fit jeter des regards indiscrets sur la Palestine et les voix qui s'élevèrent alors pour protester contre le sionisme ne furent pas sans échos.

Dans un Congrès national catholique, le cardinal Bourne, archevêque de Westminster, flétrit les idées subversives des juifs qui envahissaient la Terre sainte, leurs procédés « agressifs et rapaces » et condamna le principe inspirateur du sionisme.

Un savant américain, le professeur Clay, de l'Université de Yale, qui traversa la Palestine au retour d'une exploration archéologique en Orient, ne se montra pas moins sévère que le cardinal pour le régime qu'il avait vu à l'œuvre.

L'évêque anglican de Jérusalem, le docteur Mac Innes, bien que fonctionnaire britannique, au cours d'une conférence faite à Londres, ne craignit pas de critiquer amèrement les actes et la politique des autorités palestiniennes. Il affirma que les sionistes étaient devenus profondément antipathiques aux anciens habitants du pays, juifs inclus ; que les immigrés russes, polonais et roumains étaient en grande majorité imbus des idées bolchevistes, que l'expropriation et l'expulsion de la population indigène ne sauraient s'admettre. L'esclavage vers lequel on s'achemine serait autrement dur que l'autocratie des Turcs. Le prestige britannique a reçu, conclut le prélat, un coup terrible, du fait de l'application du régime sioniste ; mais n'osant s'en prendre au haut-commissaire, il incrimine ses subordonnés qui outrepassent ou dénaturent ses instructions.

Ces déclarations et ces protestations sont citées, analysées, résumées ou signalées dans un certain nombre de publications telles que le *Spectator*, le *Plain Englishman*, la *Hidden Hand*, organe de la ligue antisémitique *The Britons*.

Le Congrès des jurisconsultes catholiques tenu à Metz du 22 au 24 octobre, sous la présidence de M. de Lamarzelle, sénateur, formule un vœu énergique en faveur du maintien des droits et privilèges de la France en Orient et spécialement en Terre sainte.

Sous le titre *le Péril judéo-maçonnique* (1), Mgr Jouin publie avec de judicieux commentaires une traduction des

(1) Paris. Émile-Paul.

*Protocols*, d'après les textes comparés du livre russe du docteur Nilus et de ses traductions anglaise, américaine et allemande.

A Rome, où les questions se rattachant aux traités internationaux ne sont jamais examinées qu'avec une grande réserve, l'*Osservatore Romano* (1), dans ses numéros des 9 et 15 octobre, a exposé, avec modération mais aussi avec une netteté parfaite, l'état présent de la Palestine juive, les aspirations de ses dirigeants, les principes de leur politique agraire (les terrains assignés à la colonisation juive seront propriété de la communauté ; l'administration sera confiée à un conseil local ; seuls les juifs seront employés pour la culture ; le but final est d'aboutir à la colonisation juive complète de la Terre sainte).

L'opinion des sionistes — bien erronée, ce me semble — est que l'Angleterre ne tient pas essentiellement à conserver le contrôle de la Palestine, et déjà l'ancien chef de bande Jabotinsky a entamé une campagne pour le recrutement et la formation d'une armée purement juive.

L'organe officieux du Saint-Siège termine ses observations en déplorant la proscription de la langue française, symbole et précieux vestige de l'influence chrétienne et civilisatrice des Français en Orient.

Le grand écrivain Chesterton, dans un livre récemment paru, *The New Jerusalem*, a transcrit les impressions rapportées d'une courte visite aux Lieux saints. Il s'est attaché à évoquer surtout les glorieux souvenirs des Croisades. Le ghetto, établi depuis un an, lui semble une conception du moyen âge, qui ne pourrait être admise que si la Palestine était placée sous la suzeraineté sévère d'un État chrétien.



Les israélites d'Angleterre se sont indignés de la publication de certains documents qui leur étaient défavorables, comme des commentaires qui leur furent donnés. Ils auraient voulu continuer dans l'ombre, loin de l'œil investigateur de certains publicistes catholiques ou protestants, leur œuvre internationale ou plutôt nationaliste-juive. Signaler leurs

(1) Dans ses numéros du 11 et 18 décembre, *la Semaine religieuse* de Paris a reproduit les principaux passages de l'*Osservatore romano*.

ambitions, les abus du sionisme, les infamies du régime juif-bolcheviste imposé à la Russie, n'était-ce pas rouvrir l'ère des persécutions contre les Hébreux? L'Alliance israélite entra en lice, les associations judéo-anglaises la suivirent. En leur nom, un avocat connu de Londres, M. Lucien Wolff, engagea des polémiques, contesta l'authenticité des documents publiés. Un comité de presse, puissamment armé au point de vue financier, fut institué pour contrebattre les rares journaux et revues d'outre-Manche où la question juive peut être traitée en pleine indépendance.

Pour consacrer leur puissance, les israélites savent qu'ils peuvent compter sur la Société des Nations, à la fondation de laquelle lord Reading, Henri Morgenthau, Brandeis, Jacob Schiff, le colonel House — tous sionistes — ont si largement contribué.

Comme si les juifs formaient déjà un État, leurs mandataires n'ont pas hésité, au milieu du mois de décembre dernier, à faire appel à la conférence de Genève. Les représentants de « l'Alliance israélite » et du *Joint foreign Committee* des israélites anglais ont formulé une demande « tendant à ce que l'admission de la Finlande et autres États à la Société des Nations soit conditionnée par l'acceptation préalable des clauses garantissant les droits des minorités ethniques » (1). Lord Robert Cecil défendit cette proposition, conforme à celle qui obligea les Polonais à permettre aux juifs établis sur leur territoire de former un État dans l'État ; mais il est étrange que la commission chargée d'examiner cette requête n'ait pas songé à la situation de la Palestine, où une minorité ethnique importée opprime à son gré, grâce à la protection des baïonnettes anglaises, une forte majorité de population indigène.

Malgré la mise en œuvre de toutes les forces d'Israël, les dirigeants du sionisme ne sont pas sans concevoir quelques appréhensions sur l'issue de la grande expérience si audacieusement tentée.

Le *Morning Post*, le grand quotidien de Londres, organe de la *gentry* du Royaume-Uni, voulut procéder à une enquête approfondie sur la situation de la Palestine. Un de ses collaborateurs fut dépêché en Terre sainte et y passa tout le mois d'octobre. A Jaffa, à Caïffa, à Jérusalem, dans les villes

(1) *Le Temps*, numéro du 16 décembre 1920.

et les villages, il procéda à de loyales investigations. Il interrogea les chefs des communautés religieuses, les propriétaires, les ouvriers, les cultivateurs, les commerçants de toutes races et religions, et ses correspondances forment un rapport d'ensemble, méthodiquement rédigé et qui ne saurait manquer d'impressionner et de convaincre tout lecteur de bonne foi.

De ses entretiens avec les Arabes, le rédacteur du *Morning Post* a acquis la certitude que, sous la domination turque, la religion israélite n'avait jamais été persécutée. Un rabbin pouvait requérir un agent de police, s'il avait besoin de son aide dans l'exercice de son ministère. Les premières manifestations d'intolérance religieuse sont dues aux Anglais. Aujourd'hui, c'est un juif qui choisit les juges des tribunaux musulmans. Au point de vue matériel, le commerce avec la Syrie est paralysé par des formalités de police, de quarantaine, de douanes. Il faut dix jours pour obtenir un permis à destination de Beyrouth. Les sionistes sont dispensés de tout cela.

Un résident britannique, fixé depuis longtemps à Jaffa, a déclaré que les Arabes avaient cent fois raison de détester les sionistes. Ceux-ci font preuve « d'une sauvage intolérance et d'arrogance à l'égard des indigènes » (1), et leur témoignent, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, une haine plus politique encore que religieuse. Les anciens juifs du pays ne sympathisent pas avec les sionistes et parmi les jeunes gens, beaucoup quittent la Palestine, ce que font de nombreux Arabes.

Sir Herbert Samuel gouverne en monarque absolu. Il a simplement institué un Conseil consultatif composé de onze fonctionnaires et de dix membres non fonctionnaires qu'il réunit à son gré. Des chefs de service dirigent les finances, la politique, la justice, l'instruction, les travaux publics. Il a été admis que l'Angleterre entretiendrait les forces d'occupation mais ne donnerait pas d'autre contribution au budget de la Palestine. Et cela mécontente les plus ardents sionistes qui rêvaient de travaux gigantesques, de gains merveilleux. Les grands projets sont ajournés, faute de crédits, et la popularité du « prince d'Israël » commence à en souffrir. Au reste, la Palestine n'est pas l'Éden qu'on

(1) *The Morning Post*, 3 novembre 1920.

avait dépeint aux juifs miséreux de l'Ukraine et de la Pologne. Il faudrait des centaines de millions pour rendre ses ports accessibles aux navires, pour les outiller, pour irriguer les quelques milliers d'hectares susceptibles d'être cultivés ; et les ports sont dépourvus d'hinterland industriel. Au dire du rédacteur du *Morning Post*, — c'est l'avis de quiconque a visité le pays, — la Palestine n'est une terre promise qu'en comparaison des déserts du Sinaï et de l'Arabie. Les pèlerins et les touristes constitueraient ses plus fructueuses ressources. Est-ce à leur intention que les journaux sionistes annoncent l'arrivée à Jérusalem de M. Grunberg, qui, après avoir construit autrefois des chemins de fer en Russie, se dispose à édifier dans la ville sainte six cents maisons?

La conclusion de l'enquête, que le *Jewish Guardian* a reproduite sans commentaires (1), est que le sionisme, s'il avait consisté à faciliter aux juifs désireux de se rendre en Palestine comme au temps des Turcs, les moyens de s'y établir et d'y gagner leur vie, était chose raisonnable et admissible. Mais permettre au sionisme de gouverner le territoire, d'y constituer « son État », ce serait « l'assassinat des droits nationaux des autres peuples et une étape vers les abîmes » (2).

Yves de la Brière, après avoir évoqué les joies éprouvées lors de l'entrée à Jérusalem des forces militaires alliées, avait naguère traduit les angoisses des catholiques à la pensée de l'instauration d'un royaume juif en Terre sainte : « Il y a un comble d'ironie en même temps qu'un insolent paradoxe, dans cette étrange issue de la dernière croisade : dénouement qui comptera parmi les pires désillusions de la paix (3). »

Il faut encore espérer que l'expérience tentée en Palestine aboutira à un échec et ne pourra être indéfiniment prolongée.

L'opinion publique anglaise a certainement été éclairée par les révélations de l'enquête du *Morning Post.* Dans les milieux parlementaires, la question du sionisme est posée et discutée. Les fonds considérables recueillis par les associations juives commencent à s'épuiser ; de nouveaux appels à la solidarité de la race vont être faits à bref délai, mais l'État juif n'a pas l'autorité nécessaire pour imposer des taxes à

(1) Numéro du 19 novembre.

(2) *A wicked trespass on the national rights of other people and a step pregnant with disaster.*

(3) *Les Études*, livraison du 5-20 juin 1920.

ses coreligionnaires épars sur la surface du globe. Les riches banquiers se sont montrés généreux au début de l'aventure, mais s'ils ont fait un beau cadeau au sionisme naissant, peu d'entre eux ont l'intention de le renouveler. Et, sans millions, comment aider les nouveaux venus, développer l'immigration, entreprendre les grands travaux qui peuvent faire illusion et entretenir l'enthousiasme?

Le gouvernement britannique est trop préoccupé de l'assainissement de ses finances et de l'équilibre de son budget pour consentir des sacrifices nouveaux en faveur de la Palestine juive. Plusieurs membres du Parlement estiment même que l'entretien de l'armée d'occupation coûte bien cher : 7 millions de livres, soit plus de 400 millions de notre monnaie. Ils vont proposer des réductions de crédit et conséquemment d'effectifs. La mesure serait grave, car seules les troupes britanniques et hindoues maintiennent l'ordre et empêchent un soulèvement des Arabes.

La définition du mandat réglant les destinées de la Terre sainte préoccupe d'autre part très vivement les chefs du sionisme. Comment la Société des Nations va-t-elle rédiger dans sa forme définitive ce fameux mandat et comment sera réglée son application?

Si le « foyer national » de la déclaration Balfour et de la conférence de San Remo n'était qu'un refuge, un asile pour juifs pauvres, quelle cruelle déception ce serait pour l'univers israélite et pour le sionisme du programme de Bâle !

Le docteur Weizmann travaille à obtenir de l'Angleterre, pouvoir mandataire, une sorte de sous-charte par laquelle l'organisation sioniste disposant d'une complète autonomie construirait à sa guise non pas un *Commonwealth* de juifs, mais un *Commonwealth* juif (1). Quant au haut-commissaire, les sionistes extrémistes voudraient qu'il ne fût pas nommé par le gouvernement britannique. Ils admettraient tout au plus son choix parmi trois noms présentés par les organisations sionistes. Et il semble acquis que, s'il était aujourd'hui procédé à l'établissement d'une liste, sir Herbert Samuel, considéré comme trop « anglais » pour un juif, n'y figurerait pas, malgré les immenses services rendus par lui au sionisme.

Une cause plus grave encore de danger a été révélée dans le courant du mois d'octobre. La rivalité, l'antagonisme

(1) *The Jewish World*, 27 octobre 1920.

qui se manifestent entre l'Angleterre et les États-Unis au sujet des questions économiques et maritimes ont leur répercussion, dans un autre domaine, jusqu'en Palestine.

Un article, publié sous le titre *Secession* dans *The Jewish Chronicle* (1), nous initie aux prodromes et au développement du conflit entre sionistes d'Angleterre et d'Amérique.

Disciple et continuateur de Théodore Herzl, le docteur Weizmann est le chef de l'organisation mondiale sioniste ; c'est lui qui a préparé de longue main, d'accord avec le gouvernement britannique, si bien disposé en sa faveur, la création du « foyer national ». Mais l'Union Jack protège ce foyer, et cela déplaît aux juifs d'Amérique.

Sans se séparer officiellement de l'organisation mondiale, les sionistes des États-Unis, au cours d'un congrès tenu à New-York, ont décidé de faire bande à part, de poursuivre en Terre sainte une politique *américaine* et de ne connaître d'autre *leader* que le juge Brandeis, l'un des plus intimes conseillers du président Wilson. Cette scission attriste fort les journaux anglo-juifs, car les plus fortes subventions données aux associations sionistes venaient d'Amérique, et quelques-uns d'entre eux s'en prennent au docteur Weizmann, qui aurait mené certaines négociations de sa propre autorité, sans se conformer aux statuts du sionisme.

Une correspondance du *Mokattam*, journal en langue arabe publié au Caire (2), démontre que ces ferments de discorde ont déjà occasionné des incidents violents en Palestine. L'organisation sioniste américaine de Jaffa, qui avait distribué 50 000 livres de subsides aux immigrés de cette ville, a cessé ses envois de fonds : « Des mécontents se sont alors rendus au bureau de cette organisation et se sont livrés à une manifestation tumultueuse, brisant les fenêtres et les portes à coups de pierres et demandant leur rapatriement immédiat... Ils ont ensuite lancé des appels en anglais, en russe, en hébreu à l'adresse des Palestiniens, leur disant qu'ils sont les amis des Arabes. Certains d'entre eux ont attaqué la maison de M. Donikoff et commis des abus à Tel Aviv... »

Des efforts désespérés sont faits en ce moment pour tâcher d'amadouer les Américains et de rétablir l'unité de

(1) Numéro du 15 octobre 1920.
(2) Correspondance reproduite dans le *Journal du Caire* du 15 octobre.

vues dans le sionisme ; mais en Angleterre, le condottiere Jabotinsky, qui se pose en chef des extrémistes, intrigue contre le haut-commissaire qui l'a fait gracier, fait part au *Times* des gigantesques projets conçus pour le développement économique de la Palestine (utilisation des eaux du Jourdain, du Yarmuk et du Yarkou comprise), et surtout multiplie démarches, conférences, réunions pour récolter des fonds.

Un autre personnage important, qui a joué un rôle de premier plan dans l'organisation de la Palestine juive, se trouve aussi actuellement à Londres. C'est l'ancien brigadier général Ronald Storrs, gouverneur de Jérusalem depuis le mois de décembre 1917 (1). A -t-il été appelé au *Foreign Office* pour fournir des renseignements sur la situation actuelle de la Palestine, à la veille du jour où seront divulgués les termes du fameux mandat de la Société des Nations? C'est assez probable.

En son honneur, un déjeuner fut donné le 21 décembre au Club d'Outre-Mer, sous la présidence de M. Cecil Harmsworth, membre du Parlement. L'émir Feiçal — encore un hôte actuel de Londres — s'était excusé ainsi que le cardinal Bourne. Lord Northcliffe, malade, avait écrit une lettre souhaitant la bienvenue au gouverneur de Jérusalem et ne faisant qu'une discrète allusion au « foyer national juif ».

M. R. Storrs fut encore plus réservé dans sa réponse au toast du président. Il parla de ses fonctions administratives, de la guerre qu'il avait déclarée aux débits de boissons, des progrès de l'hygiène dans les quartiers populeux, de son souci de respecter et de conserver les monuments de la Ville sainte et tout ce qui se rapportait à son histoire et à sa beauté. A des ingénieurs sollicitant une concession de tramway pour desservir Bethléem et le mont des Oliviers, M. Storrs répondit, sans doute en prenant une pose napoléonienne : « Avant de placer vos premiers rails, vous passerez sur le cadavre du gouverneur. » Dans une phrase un peu pompeuse, M. R. Storrs évoqua enfin le souvenir de son prédécesseur Ponce Pilate. Faut-il en déduire que ce fonctionnaire, zélé mais avisé, se lave déjà les mains et

(1) Il n'a jamais appartenu à l'armée régulière, et en 1914 occupait un emploi dans les services de la Résidence britannique en Égypte.

voudrait ne plus assumer de responsabilités dans les destinées futures de la Palestine?

L'ensemble des faits qui viennent d'être exposés ne saurait donner lieu à des conclusions positives. Le problème de la Palestine juive, tel qu'il fut posé dans la déclaration Balfour et à San Remo, contient encore bien des inconnues et ménagera des surprises.

Toutefois, on peut observer qu'après une année d'expérimentation du régime sioniste contrôlé par l'Angleterre, les chants joyeux, l'enthousiasme, les grands espoirs et les vastes pensées d'Israël ont sensiblement perdu de leur puissance et de leur ampleur.

Après les lumineuses clartés du triomphe, serait-ce déjà l'heure du crépuscule?...

**Roger Lambelin.**

# La Rencontre souterraine

Je suis de vieille souche citadine et je ne possède qu'une capacité thoracique médiocre ; je sais, par contre, marcher dans une foule, même du Dimanche, quand un but défini ne coordonne plus les pensées des hommes et qu'ils dérivent sans boussole, portés par les remous comme des bouchons oisifs. Je sais aussi me faufiler entre un capot et un pare-boue, atteindre un numéro d'autobus, sans que m'éborgne l'épingle à chapeau de cette dame majestueuse, mille fois incarnée, que charrie chaque rue, que brasse chaque carrefour, et qui bouillonne et pétule, toujours si péremptoirement semblable à elle-même. La double piste nervurée, quadruple aux tournants, des pneus d'une limousine me donne au cœur ce choc que doit éprouver le chasseur d'isard devant une marche serrée d'empreintes dans la neige. Animal nocturne, je regarde peu le ciel, car j'ai pour habitude de cheminer entre les maisons hautes, et s'il m'échet de pointer le nez aux étoiles, je n'aperçois pas une voûte, une calotte historiée dont je serais le centre, mais plutôt une longue lamelle plate, bornée par les gouttières, où les dessins des astres, arbitrairement tronqués, n'ont plus visage de constellations. Ainsi suis-je fait : voilà ma nature et mon calibre. Dois-je m'en plaindre? Je ressemble sans doute à ces juifs boutiquiers, habitants du ghetto de père en fils. Il faudrait remonter cent chaînons de leur race pour rencontrer l'ancêtre qui a respiré la dernière haleinée d'air sans souil-

lure et brisé la dernière motte de terre, d'un talon rustique. La religion seule me sépare de ces gens et la métaphysique ; peu de chose au regard de la forme des membres, du grain de la peau, de la contenance des poumons.

Du plus loin qu'il me souvienne, je vois une cour enfoncée, un trou à l'emporte-pièce dans un bloc de maisons. On y accède par une série de passages de plus en plus sombres, humides, puants, d'une croissante viscosité. Des plaques de cuivre ou d'émail bleu luisent ; des portes à verres opaques s'ouvrent sur des arrière-boutiques où brûle le gaz en papillons mélancoliques. Au milieu des entassements, des emballages éventrés, des tonneaux gerbés, des poussières dormantes, quelque vieux visage à lunettes se penche sur des registres et la lumière bondit du bec en lyre au crâne chauve, à l'encrier de porcelaine, au bouton de manchette, au capiton doré de la chaise, comme une flamme éternellement rajeunie parmi la mort. Les fenêtres portent des réflecteurs carrés, inclinés selon le même angle, qui accueillent le bloc perpendiculaire du jour, le divisent horizontalement entre les pauvres chambres où les meubles couleur de marron grillé le cachent sous leur écorce.

Toute mon enfance est enfouie au cœur même de la ville. Les bicoques noient dans leur masse de vieux palais mésalliés, des demeures bourgeoises tombées à la canaille. Le saute-ruisseau de l'huissier frôle de sa main aux ongles noirs une rampe noble par l'âge et la courbe. Des ruelles dont le nom traverse familièrement l'histoire ont contenu mes cris d'enfant ; un duc de Bourgogne ou quelque personnage approchant fut assassiné, jadis, au coin d'une porte où la place des torchères est encore marquée et j'ai joué au chat perché sur le boute-roue que teignit son sang.

Mon père était tailleur à façon, et mon grand-père, mon arrière-grand-père aussi. Je garde un vif souvenir du dernier. Il avait pris part aux guerres d'Espagne, ce pays de feu où le vin de Malaga coûte trois sous le litre et rend fou ; c'était le héros, le seul de notre famille casanière. Il me contait souvent, d'une mémoire chancelante qui s'accrochait à de vieilles racines, qu'un jour, à la frontière du Portugal, n'ayant pas de graisse pour fricasser un poulet, il avait éventré, avec quelques lurons, la porte d'un borgne à face boucanée dont la petite fille hurlait de peur, et dérobé, d'un placard, un pot de terre. Plus tard, le coq mangé, ils avaient appris que leur victime était le bourreau en personne et que le pot contenait la graisse des pendus,

qu'il revendait comme remède aux maladies, les douleurs de reins et la sciatique particulièrement, contre quoi elle passe pour souveraine. Mon aïeul riait encore, à quatre-vingt-douze ans, de cette aventure. C'est lui qui m'apprit la chanson du roi Dagobert ; je m'imaginais qu'il avait taillé lui-même la fameuse culotte qu'on met à l'envers et que le grand saint Éloi lui en avait payé le prix, à son retour de Cadix. Un soir que les passants vociféraient, pendant les troubles du boulangisme, il se frotta les mains, parla confusément de bourreau, de poulet, d'oignons frits à l'huile, de brigands, puis il fredonna : *...lui dit ô mon roi... Votre majesté est mal culottée...*

— De quelle étoffe, dis-je, avez-vous coupé la doublure?

Il répondit, mais d'une voix si faible, que je l'entendis à peine :

— De bombasin... de bombasin...

Puis il hocha la tête et s'endormit. Il était mort. Mon père avait bien croqué du rat, pendant le siège, et du pain de sciure de bois ; mais ces victuailles me paraissaient moins glorieuses que le coq espagnol mijoté dans la graisse volée au bourreau borgne, dont la petite fille criait.

* * *

Toute ma jeunesse, je l'ai vécue assis à la turque et poussant l'aiguille, debout, les grands ciseaux à la main devant la pièce de drap, agenouillé aux pieds du client, la bouche pleine d'épingles, le morceau de craie à la main. Depuis le roi Dagobert, nous en avons bâti des culottes, des pantalons à pont, des vitchouras et des raglans. Je suis le bout du coupon ; les vieilles races s'épuisent quand un apport campagnard ne les renouvelle pas. Mais je durerai longtemps sans doute, habitué à peu de substance. Que demande mon tissu pauvre et précieux? Presque rien. Inusable vieillard, je demeurerai comme ces échoppes de savetiers, vermoulues, anachroniques, tenaces, entre les immeubles neufs, repus de santé. Mon mince filet d'existence, la mort le cherchera longtemps, sous les gravois.

La ville s'est transformée autour de moi. On a crevé des entassements séculaires ; de grands murs grisâtres, étayés de jambes de force, bariolés de bleu, de jaune, de vert, dressaient leur face lamentable où courait, en rides fumeuses, la trace des cheminées ; les chambres offraient leur nudité aux passants ; les maisons faisaient leur confession publique et proclamaient leurs pauvres secrets. Puis

ces murs s'abattaient ; le ciel pénétrait les échafaudages, et d'autres foyers se modelaient. Pendant deux ans entiers, quand on a troué le côté ouest de la cour, j'ai vu le soleil se coucher et briller l'étoile du soir. Des murailles nettes ont grandi peu à peu jusqu'à la branche de sapin et au drapeau des combles. Elles commencent déjà à noircir et à se naturaliser. Le fripier a disparu, qui se tenait au fond de son terrier comme un loir hivernant parmi des déchets d'étoffes et les rognures. Un établissement de bains-douches s'est établi, d'où monte une buée chaude et l'exhalaison des choses lavées. Dans le coin, le contrepoids d'un ascenseur, qui n'a pas trouvé place à l'intérieur, s'élève, descend, s'arrête sans bruit. Il est le seul mouvement vertical visible, de bas en haut, de haut en bas ; tout le reste rampe rez le pavage glissant où les baigneurs passent, leur paquet cylindrique de linge sous le bras, l'huissier avec sa serviette de maroquin, mon commis et sa serpillière verte, le coiffeur en veston de coutil blanc ; sa femme à la chevelure d'or rougeoyant, quand elle paraît, éclaire le puits comme un cyprin de Chine un bocal trouble.

*
* *

Je ne travaille plus beaucoup maintenant. Mes parents m'ont laissé du bien, en rentes d'État ; je garde quelques clients fidèles, héréditaires, petits bourgeois qui prennent, depuis la Révolution, leur gâteau du Dimanche chez le même pâtissier. Ils me suffisent ; j'ai peu de besoins ; je rêve. Je passe des heures parfois à regarder monter et descendre le contrepoids de l'ascenseur ; et quand il stoppe trop longtemps au même étage, je m'impatiente, je compte mentalement les secondes, pour le précipiter, froissant un triangle de cheviote entre mes doigts.

J'arrive, sans doute, à l'âge où on resuce lentement sa vie. On remplit son verre goutte à goutte pendant des années ; on mélange l'eau, les liqueurs, les essences. Un certain jour que le liquide va déborder, on prend une paille et on aspire lentement. Le niveau baisse à l'âge d'homme, à la jeunesse, à l'adolescence ; il ne reste qu'un travers de doigt et, le verre ayant un fond conique, cela fait bien peu de boisson. Une dernière haleine, tout est fini. Expirer me paraît un terme impropre ; il faudrait dire le contraire. Où en suis-je maintenant? J'ai quarante-trois ans passés. Tu entres dans ta treizième année, m'annonçait ma mère. J'entrais à cheval, l'épée au poing, parmi les fan-

fares et les clameurs, comme dans une cité conquise. Je sors de ma quarante-troisième par une poterne basse, au creux du fossé.

Je retourne aux rues de mon enfance ; je les connais par cœur. Ma ville m'est à la fois chère et abominable, comme un foyer souillé de crimes, où l'on retrouve avec amour et dégoût des souvenirs. Quels crimes? Le mien, le seul, fut de vivre ; il suffit bien. Je ne rencontre plus la cité de jadis, ni moi-même. Nous nous sommes transformés d'un cheminement parallèle ; elle a changé aussi. Cette illusion des images anciennes demeurées identiques, je la sais fausse ; ma mélancolie, qui patine le présent, prête à la ville un vieillissement stable, harmonieux dans toutes ses parties. Mensonge, délectation mortelle.

Ce mélange onctueux, d'une proportion singulière, et qui varie avec chaque quartier, de poussière, de crottin, de graisse, d'huile, d'essence, mon pied d'enfant n'y a jamais glissé. C'est une boue toute moderne, plus minérale que celle de jadis, où l'excrément entre pour une faible part ; la trace des roues y imprime un dessin moins cahoté, plus adhérent. Les fruits des marchandes des quatre saisons ne mêlent plus les mêmes bouquets d'odeurs, aux mêmes places. Je discerne, les yeux fermés, les rues et les mois. Les citrons exhalent le relent des chambres de chirurgie ; les bananes amollissent l'air d'une fadeur pénétrante ; les oranges sanguines le parfument violemment, comme d'un poison romanesque, fatal ; le charcutier et le fromager marquent des points géographiques d'effluves. Marcherais-je les yeux fermés dans mon enfance? La boutique italienne d'où monte l'amertume des olives noires, le sel marin des anchois, existait-elle? Suis-je sûr des honnêtes coucous du printemps, bottelés avec les violettes. Venaient-ils déjà par voiturées? Nous fabriquons notre enfance avec des centons de notre âge mûr, naïvement mis en mosaïque. J'aime une ville disparue, que je ne peux plus atteindre, même par l'esprit. Notre vision ne va pas plus loin que l'instant qui coule ; il n'y a que la sensation immédiate. Notre force, quand elle croît, la projette dans l'avenir ; notre vie déclinante la laisse en arrière de nous-même ; et je traîne les minutes, aujourd'hui, comme des boulets, ces minutes qui m'appelaient jadis et dansaient sur le chemin. Souvenir, espérance retournée des hommes...

*
* *

Je ne sors guère avant le crépuscule, le crépuscule de novembre hâtif et pluvieux. L'asphalte mouillé reflète toutes les lumières ; ombres luisantes, coulées bleuâtres, le trottoir perd sa sécurité de surface plane, se gondole comme une tôle. Les lampes s'ordonnent aux fenêtres des maisons ; le grand magasin de nouveautés, bâti en fer et en verre, forme un aquarium cubique où les silhouettes des mannequins en smoking flottent, noyés corrects. L'étal de la poissonnerie est un fond d'océan ; les ventres des merlans et des barbues multiplient les arcs voltaïques et la servante passe, irréelle, derrière la vitre embuée, méduse opalescente. Le revendeur de chaussures s'accroupit près d'un bec d'acétylène, étoile rouge aliacée, et respire le cuir. Les demoiselles dactylographes, le buste droit, frappent des machines impeccables. Plus loin, à l'amorce des artères neuves, sous des vasques couleur de fuchsia et des abat-jour en champignon, les meubles modernes d'amboine et d'ébène macassar luisent, orgueilleux et funèbres, mausolées domestiques. La rue, assez passante, s'étrangle ici ; le flot se resserre et bouillonne entre le cinéma éblouissant et l'herboristerie humble comme une fleur séchée. La foule me porte ; je dérive délicieusement jusqu'au fourneau de l'Auvergnat dont les marrons éclatent entre la braise et ce couvercle noir que j'ai vu, jadis, quand j'allais encore à la laïque, sur mon histoire de France illustrée, servir de bouclier à Vercingétorix.

Ce soir, au moment de me mettre au lit, je me suis regardé dans la glace, par hasard. Vraiment, je me croyais moins différent de ce jeune homme étriqué, mais riche de deux yeux pleins de feu et d'une pâleur assez ardente qui médite, debout, un gant à la main gauche, la droite sur le chapiteau d'une stèle de photographe, dans un cadre fileté d'or. Ce moi-même date du mariage de ma sœur ; je possédais alors une sorte de beauté du diable et mes habits étaient professionnellement bien coupés. Aujourd'hui, me voici en chemise, les bras et les jambes décharnés, avec la marque des jarretelles et les sillons gonflés des veines, les épaules attachées par de maigres nœuds cassants, les clavicules saillies, la poitrine rentrée, le cou tendineux, colonne réduite en échalas, où la pomme d'Adam roule comme une noix mal avalée, le ventre sphérique porté sur des cuisses malingres. J'ai peur de mon reflet. Et cette couleur de graisse blême répandue,

cette peau sans pores, qui ne respire plus, entrée en agonie depuis si longtemps, et qui ne vit que par un subterfuge interne, une volonté cachée. Où est mon cœur? Bat-il? Et pourtant, je cherche, je veux trouver une beauté dans cette dessiccation de la chair, cet anéantissement de toute matière, dans ce mépris du corps pour son propre éclat et sa forme. La ville a produit, à force de générations claustrées, assises, une race dont les proportions expriment peut-être un canon méconnu. Mes yeux demeurent si brillants... Je n'ai pas de fièvre. Je suis un amas de cellules négligées autour de deux précieuses lumières. Ce tête-à-tête avec mon double m'irrite. Je donne deux pierres fines au miroir, il me les renvoie enchâssées d'une face en décombres, rasée de trois jours, semblable à un talus couvert d'herbe jaune. Soufflons la lampe.

*
* *

Quand je prends le métro à mes stations, Châtelet, Hôtel-de-Ville ou Saint-Paul, après que la porte à glissières s'est refermée, je m'assure tout d'abord, d'un mouvement instinctif, qu'elle n'a pas guillotiné l'homme à casquette. Par miracle, la tête se trouve toujours en deçà, au moment précis où elle devrait rouler, tranchée, sur le quai d'embarquement, s'il n'y avait une Providence. Puis je cherche ma place, assise ou debout, selon l'heure et l'affluence. Mes yeux errent ; le tube de porcelaine de la gare fuit d'une vitesse accélérée ; les corps rejetés en amont, d'un même coup, comme des blés couchés par le vent, reprennent leur équilibre tremblé et les chapeaux ondoient doucement, épis lourds de pensées. Alors et soudain, frappé d'une surprise chaque jour renouvelée, je vois l'Homme, tantôt appuyé à la vitre, tantôt effondré sur la banquette, pardessus vide sommé d'une face bistre, guignol au corps de drap mou, au visage de pomme pelée, jaunie par l'air. Il est là ; il ne me fait pas signe ; il ne me regarde pas ; il ne parle pas ; il ne m'appelle pas ; il m'attire magiquement. Mes fibres s'orientent vers lui, je lui appartiens. La limaille de fer discerne-t-elle pourquoi elle s'agglutine à l'aimant? Au bout de quelques minutes, les voyageurs entassés ont ouvert des passages ; des fêlures ont lézardé la foule massive, et je me trouve près de lui, conduit sur des canaux mystérieusement creusés, par des courants invisibles et insurmontables. Je change de direction à un nœud de voies ; il se dissout et se reforme ; il ne se sépare pas

de ma personne. Je l'ai aperçu pour la première fois, il y a bien dix ans, à la bouche d'Auteuil, entre Michel-Ange et Chardon-Lagache ; plus tard, il a surgi d'un groupe de plâtriers poudrés à blanc, du côté de Sèvres, de mécaniciens en salopette grasse aux Poissonniers. Je dois avouer que je vague souvent dans le métro sans but et que je tourne à l'infini, goûtant une sorte de volupté statique, de nihilisme absolu, confié au hasard des bifurcations comme le moine errant à la main de Dieu, ivre d'abdication, divisé entre les vivants, les métaux, le ballast, les âmes, la matière, conforme et consubstantiel à toute chose, tel enfin que j'existe en chaque parcelle et que j'obéis à toute loi. Puis les apparitions de l'Homme se sont rapprochées. Moi-même je devenais plus assidu, je consacrais une partie de mes journées au métro, pour éprouver la solidité de mes sens, me démontrer à ma propre face que je n'étais pas le jouet d'une hallucination, pour le fuir, dirais-je, si cette affirmation ne composait pas un étrange paradoxe. Maintenant, il ne me fait grâce ni d'un jour, ni d'une heure ; il est collé à moi. Je ne lui ai jamais adressé une parole et ma vue ne l'a rencontré que contrainte. A son égard ma conscience ne me permettrait qu'une seule action : l'assassinat.

L'Homme, physiquement, me ressemble. Pas de figure, certes, car il offre une expression obstinée, un regard courbe et rentrant, une déformation de la bouche tirée vers le bas, à gauche, qui ne gâtent heureusement point ma laideur affable. Il pose ses mains à plat sur ses genoux serrés et baisse la tête, tandis que je croise habituellement les jambes et élève mon regard un peu au-dessus de l'horizon. Mais nous avons la même peau cireuse et nos corps présentent sans doute d'identiques caractères de décharnement des membres, de bouffissure du ventre, de lente asphyxie héréditaire, ce qu'on nomme parfois, avec une courtoisie hypocrite, l'apparence de spiritualité. Nous faisons partie d'une même race. Je l'imagine, la bougie à la main, devant une armoire à glace, dans quelque sombre logis du centre de la ville, à l'escalier désaxé ; un pied de biche pend au cordon de sonnette ; la ronde des siècles entassés tourne en spirale, selon les mouvements de la main courante polie. Une fois, à la canicule, il a enlevé son chapeau de modèle antique, forme Cronstadt, je crois. Son crâne s'orne d'une loupe ; ses cheveux fins et gris débordent sur le col, couronnant une demi-bille parfaitement lisse, comme on en affuble les vieillards de comédie. Il montre de belles mains soignées, quoiqu'il ne soit apparemment pas riche, des mains

d'ancienne aristocratie, dont des générations n'ont pas saisi la corde du puits ni brassé le fumier. Quand la station où je dois descendre approche, il tire de sa poche un bloc de papier-cigarette et une blague à tabac, puis il commence de rouler une cigarette. Je me lève, il la porte à sa bouche ; il me suit à quelques pas d'intervalle. Je parcours le quai jusqu'à la sortie, je le sens derrière moi ; je m'arrête, il s'arrête ; je jette mon ticket dans la corbeille grillagée, il imite mon geste. Je m'engage sous la voûte et j'ânonne machinalement la réclame écrite à chaque marche ; j'entends le déclic d'un briquet ; je me retourne, il s'est évanoui. Quand je reprends, deux heures plus tard, le métro, à la même station ou à une autre, il est assis, impassible, fermé, les mains posées à plat sur ses genoux rocailleux.

*
* *

L'Homme m'a parlé, un matin, vers dix heures, près de l'École militaire. Je passe maintenant une partie de mes journées dans le métro ; je choisis le chemin le plus long et décris d'innombrables cercles souterrains avant d'atteindre mon point d'émergence. Je n'erre plus sans destination comme jadis ; je choisis des itinéraires embrouillés pour des lieux où je n'ai que faire ; mais je donne un faux semblant de raison à mes folies, et je m'assigne la Porte-Dauphine, Italie ou Saint-Ouen, pareil à ces envoûtés qui trouvent des prétextes logiques et déduits d'obéissance à la force qui les mène. Lorsque la voix de cet homme m'a frappé, j'ai sursauté ainsi qu'à un appel d'outre-monde et la chaîne de montre, que je porte double à hauteur des tétons, a battu la chamade sur mon cœur ; puis je me suis cramponné, immobile, à la banquette, glacé, un peu de sang au visage. Voici comment la chose est advenue.

Il y avait à côté de nous deux cuisinières, filets vides enroulés au poing ; elles délibéraient des marchés de Paris et le Gros-Caillou retenait leur préférence :

— On y trouve, dit l'une, de la chipolata à bon compte.

L'autre répliqua du coq à l'âne :

— Il fera froid cet hiver ; les hirondelles sont parties hâtivement et les oignons ont trois pelures.

Elles descendirent à la station. Un commis d'agent de change ou de coulissier, en deux mots un jeune avantageux, et un adjudant kaki de coloniale à képi bahuté, prirent leur place. L'Homme des-

serra les genoux, leva l'index et le médium de la main droite et les abaissa à deux ou trois reprises, exorde silencieux, la paume de la main restant collée à la cuisse ; ses paupières répétèrent le même mouvement et je remarquai qu'il avait de beaux yeux, comme moi, deux pierres fines sans paille. Son regard rebroussa l'habituel chemin, de l'extérieur à l'intérieur, pour jaillir et m'envelopper. Puis il prononça lentement :

— Monsieur, êtes-vous allé à la campagne, cet été?

Pourquoi cette question? Il sait bien, l'animal, que je n'ai pas bougé de Paris. Il m'a rencontré chaque jour, assis ou debout, à l'aise ou tassé. Pourtant j'ai menti, j'ai voulu garder la propriété de moi-même, ne pas dévoiler à l'étranger un coin de ma vie :

— Peu de temps, de courtes vacances, quelques semaines, deux semaines... J'ai acquis une lapinière, qu'on nomme château dans le pays, parce qu'elle est couverte d'ardoise et qu'une allée d'ormes, un embryon d'allée, trois arbres de chaque côté, dont un mort, conduit au perron, un minimum de perron, une marche. Les planchers sont effondrés ; la vache broute par la fenêtre les pissenlits du salon ; le jardinier est goitreux...

J'aurais inventé ainsi des hâbleries pendant des heures, sans plaisir, comme le prisonnier qui scie une barre de fer avec un ressort de montre, sachant bien que c'est peine inutile, que le geôlier l'observe par le trou de la serrure et qu'il n'arrivera pas au bout de la corde sans qu'on le repince. L'Homme cligna de l'œil et me coupa froidement la parole :

— C'est bien pénible, n'est-ce pas?

— Pénible... quoi?

— La campagne, la solitude, le vent qui ne rencontre pas de maisons, qui fait rage du bec et de l'ongle. La chaleur humaine ne vous nourrit plus ; une hostilité sournoise, additionnée, vous environne. Vous me comprenez, monsieur. Le lait garde un goût animal, une fadeur chaude de tétine ; les fruits sauvages, âcres, n'ont pas été emballés collectivement dans des caisses, attendris par les trains bienveillants ; ils manquent de fraternité ; chacun d'eux forme un tout individuel, une indiscipline, une révolte. Leur sang ne s'est pas mêlé ; leur peau ferme les défend et rebute. Et cette horrible poussière bleue sur les prunes... Pouah... Les rustres ont des mouvements lourds, larges, farouches ; leurs muscles se déplient à fond ; ils méprisent toute retenue ; leurs pieds mal policés écrasent des insectes

dégoûtants. Je vous plains, monsieur, de posséder un château, où vous ne résidez pas, par bonheur.

Je reste interloqué et j'ébauche un geste équivoque d'affirmation, de dénégation ou d'excuse. L'Homme se tait et reprend sa pose familière, inclinant le front vers le plancher ; le roulement du métro nous anesthésie. Les stations passent, demi-cylindres carrelés de petits rectangles brillants où les affiches plaquent des images versicolores, concaves ; les noms des rues et des quartiers allongent de grandes lettres blanches sur fond bleu. La cage du chef de gare brille comme un intérieur d'horloge, meublé de mille mécaniques, les timbres y vibrent sans répit ; puis nous nous enfonçons encore dans le trou noir.

— Vous finirez comme moi... la chose vous saisit ; c'est un entraînement insensible, une passion, un vice, une habitude contre laquelle il n'existe pas de recours... On ne peut plus s'arracher... on tourne sans issue... on s'amalgame... on se perd...

Sa voix pausée sur les syllabes fortes avale le terme de chaque phrase, son pouce dressé dessine les points de suspension. Puis il hoche la tête sentencieusement et se met en devoir de rouler une cigarette. Aussitôt (est-ce un peu avant, un peu après? je ne saurais le dire), je me lève et me dirige vers la sortie. Nous arrivons à Beaugrenelle ; rien ne m'appelle dans ce faubourg usinier, où nul de mes clients, gens de la Cité, de l'île Saint-Louis et du cœur de la ville, n'habite. Je décroche le loquet nickelé, les glissières s'ouvrent ; je fends un groupe humain, pareil à tous, à la fois terne et disparate : des visages bariolés, des maigreurs, des obésités, des apathies, des fébrilités, des criailleries et des silences, une cohue d'individus, une monotonie d'espèce. Le sifflet du chef de train ébranle le convoi, qui démarre progressivement, d'une contraction interne, viscérale. Les rails décrivent leur vaste courbe frottée de lumière, les quatre inertes et, au milieu, le vivant, qui distribue la force, où les sabots frottent et puisent la vitesse comme d'un réservoir linéaire qui n'a pas de contenance et ne se vide jamais. Je jette mon ticket dans la boîte, tout contre l'employé perceur de trous abrité par un paravent de verre. Le briquet se déclique derrière moi. Je me retourne. Cette fois, l'Homme ne s'est pas dissipé. La flamme rougeâtre éclaire son visage sans pommettes, sans squelette, étiré, ridé de haut en bas, que prolongent démesurément six poils de barbe en pointe dépourvus de sève. Il sourit et dit d'un ton assez goguenard tandis que sa cigarette ressaute à chaque syllabe :

— Nous nous retrouverons demain, mon ami.

Il me dépasse et grimpe les marches trois à trois avec cette agilité déconcertante des citadins dépourvus de muscles et de poumons qui s'élèvent, dix fois la journée, sur leurs cuisses jusqu'aux mansardes, et forcent les autobus à la course.

*
* *

Danube, Botzaris, Bolivar, Allemagne... Un poète sédentaire, hanté de voyages, a nommé les stations du métro. Les Hongrois jaunes et leurs czardas, le Grec à fustanelle, l'Américain des Cordillères, Frédéric Barberousse et ses burgraves, peut-être qu'ils chevauchent, raclent, cinglent, croisent au-dessus de nos têtes et que les escaliers souterrains débouchent dans les Cyclades ou les Andes. Un nègre, un Japonais et un Hindou sommeillent, accrochés aux barres de métal ; un fort de la halle étend les ailes de son chapeau sur de minces femmes tordues et pressées, ainsi que le toit d'un temple d'Asie dominant les lianes. A chaque arrêt, la voiture expulse quelques gouttes de la liqueur humaine qui la remplit et la pression latérale comble le vide. Ce troupeau n'a qu'un pied et une jambe ; il s'individualise à partir du nombril ; les avant-corps se dégagent d'une gaine commune ; les cent bras, les cent têtes, avec leurs bouches, leurs yeux, penchent, sourient, s'attristent, se résignent, selon le caractère singulier de chacun. Mais un paisible désespoir, l'abandon au destin, la soumission au tracé de la voie, à la tension du courant, au caprice providentiel de Celui qui conduit la rame, se peignent sur tous les visages. Il y a un Dieu qui mène le monde, et son envoyé nous emporte, par céleste procuration. Dieu est grand, le mécanicien est son prophète. Que ma vie réside dans leurs mains toutes-puissantes et qu'ils me délivrent du fardeau de penser et de vouloir.

— Êtes-vous retourné à la campagne, monsieur?

Il me parle dans le cou, l'Homme ; sa voix siffle entre le lobe de mon oreille et mon faux col ; je ne puis me retourner, le bassin pris dans le conglomérat organique et la tête virée à fond, l'œil gauche oblique et louchant, je n'aperçois que le rebord de son Cronstadt et le large crêpe effiloché qui l'embastille :

— Non... non... je n'y suis pas retourné...

— Vous abandonnez votre domaine aux intendants...

Je rougis sans doute un peu et je rectifie :

— N'exagérez rien ; c'est moins qu'un château.

— Une gentilhommière?

— Moins encore.

— Une ferme?

— Pas même ; un vide-bouteille...

Je suis extrêmement gêné ; il persifle et son haleine soulève mes cheveux que je porte longs et qui balaient le velours de mon pardessus :

— ... Moins qu'une bicoque pourrie, monsieur, un simple mensonge, une vanterie cousue de fil blanc, habillée d'herbe... Ah ! Ah !... vous y mourriez au bout de trois jours, au bruit du foin qui craque sous le soleil, du ruisseau qui n'en finit pas de laver ses pierres et de ces satanés rossignols déchaînés à libre gorge... Ah ! Ah !... Inutile d'essayer cette rotation dorsale, de tordre votre rachis, vous ne me verrez pas de face ; vous êtes coulé dans le pudding. Écoutez, je vous connais comme mon propre frère. Je suis né à l'entresol d'un passage, sous le toit vitré, le jour même que les Versaillais de M. Thiers entraient à Paris. Mon père, bonnetier, avait passé trois fois l'Arc de Triomphe et la barrière de la Nation ; ma mère fournissait Hortense Schneider et les petites gloires de l'Empire ; elle était bonapartiste d'inclination. Aujourd'hui un marchand de curiosités, de perles baroques et de colliers en bois occupe la boutique. On m'a délogé ; j'habite une mansarde, au sixième, près d'une gare heureusement. Le roulement des wagons anime les immeubles, le cri des locomotives sillonne l'air que la fumée du charbon rend respirable. Et puis il y a, jusqu'à la mi-nuit, le métro, qui n'est pas fait pour les rossignols. Cher monsieur, mon regard vous traverse comme une bouteille blanche. Deux frères, vous dis-je. On changerait nos corps pendant notre sommeil que, pourvu que nous gardions nos propres têtes, nous ne nous douterions de rien.

Il se moquait de plus belle, d'un rire méchant, avalé, qui m'arrivait ainsi qu'un gloussement de cage à poule parmi des bagages en tas. Ne voyant pas son visage, je pouvais imaginer que tous les voyageurs du compartiment, tous les tubes du métro, toute la ville, et mes ancêtres tailleurs, accroupis et asphyxiés depuis, peut-être, les processions de la Ligue, ricanaient derrière moi, à l'extrême de la distance et du passé, sans que je pusse leur faire front, étant ligoté par les vivants inertes, moulé dans le plâtre humain.

A je ne sais quel nœud de voies, la voiture se dégonfla ; je me trou-

vai, sans effort, nez à nez avec mon interlocuteur ; j'avais assez d'aise et de champ pour pouvoir, si la nécessité s'en manifestait, me défendre par les poings de ses sarcasmes. Mais je répugne à la violence physique ; jeu de mains, jeu de vilains, vieux dicton que j'observe. Je préférerais, il me semble, me servir d'une arme à feu et abattre poliment mon ennemi que lui meurtrir le nez ou lui casser une incisive. C'est, du reste, un sentiment théorique, car j'ignore le browning et son maniement. L'Homme pâlit un peu, si possible ; sa peau sans couleur devint plus transparente ; la lumière des lampes reflétée au plafond blanc s'enfonçait sous son épiderme, jusqu'à la chair ; son masque paraissait taillé dans un albâtre vieilli, et les poils de sa barbe étaient éclairés par la racine. Il souffla péniblement, cligna les paupières deux ou trois coups. Ma colère cédait déjà à mon urbanité naturelle, raffinée au cours des siècles jusqu'à la timidité et la gaucherie.

— Monsieur, dis-je, seriez-vous incommodé?

— Non... non... Merci... ce n'est rien... que le sentiment trop brusque du vide... une manière de changement d'atmosphère, la décompression... Asseyons-nous là...

Le train fuyait dans la conduite noire ainsi qu'une carte pneumatique aspirée. Les niches à voûtelettes et leurs veilleuses défilaient et, à hauteur de mon œil, courait le faisceau des câbles téléphoniques liés à la paroi, où quelque réclame rouge brillait sauvagement et blessait les yeux. Je voyais, derrière la vitre, deux reflets affaiblis, deux images de pénombre, mon vis-à-vis et moi-même, jumellement pareils. A ma droite, vers l'extérieur, s'exténuaient peut-être, à l'infini, derrière cette glace, dans la profondeur de la terre, des projections de notre forme, notre futur, d'un éclat décroissant jusqu'à l'invisible, tandis qu'à ma gauche s'échelonnaient les générations de nos pères, gagnant à chaque degré en puissance et en lourdeur, atteignant, au bout, le rustre primitif, confondu au rocher et à l'arbre, géologique et végétal. Mais ceux-là, je ne pouvais les apercevoir ; l'abdomen d'un gros maquignon, vêtu d'un ciré noir comme un bousier, me les cachait à jamais. Nos lignées, à moi et à mon interlocuteur, se regardaient face à face, et parallèlement. Soudain, je fus pris d'une sorte de honte ; la nodosité de mes genoux, l'insignifiance de mes cuisses, la boursouflure de mon ventre me donnèrent la nausée. Mon plus lointain ancêtre assomma un auroch de sa massue, au delà du maquignon obèse, et mon visage tressaillit, en écho, dans la vitre. J'interpellai l'Homme assez durement :

— Enfin, monsieur, qui êtes-vous?

Il leva le regard avec étonnement :

— Qui je suis... vous plaisantez... ne le savez-vous pas mieux que nul autre?

Je me tus comme si j'avais, en effet, commis cette bévue d'oublier le nom de mon plus intime ami. Je dépliai, à l'envers, un journal du soir devant mon visage, pour dissimuler ma déconfiture. Mon compagnon ne l'entendait pas de cette oreille ; il m'arracha le papier, le plia et le glissa dans la poche de son pardessus :

— Allons, monsieur, pas d'enfantillage. Nous changeons de ligne ; voici la station de correspondance.

Il se leva et je le suivis.

*
* *

Combien de temps avons-nous ainsi roulé sous la ville? Nous décrivions des cercles, des lignes droites, des courbes brisées, des angles, des boucles, des huit, des ganses. Parfois nous nous perdions, aux pattes d'oie, dans d'interminables couloirs accidentés. Puis, rembarqués, nous surgissions à l'épiderme des faubourgs, franchissions le fleuve sur des ponts coudés, traversions des gares semblables à des dépôts de lunes neuves, des halls encombrés de lampes à arc, froides et bleues. Nous tournions autour de la tour Eiffel, quadrupède aux larges appuis, avec sa fine tête de serpent toute droite ; nous filions sur de vastes panetières en tresses de fer, où les trains glissaient comme les flûtes de la boulangère. Nous piquions une tête dans la terre, ainsi que le plongeur lancé du haut de la girafe. Le métro est une aiguille qui coud l'étoffe de la ville ; il la troue de blessures en séton.

Au milieu de la nuit, un employé somnolent nous chassa de la voiture. Les grilles articulées se fermèrent sur nos talons et nous jaillîmes à la surface d'un boulevard. La tranchée du chemin de fer de ceinture ouvrait une perspective de moule à pâté renversé, coupée de lumières rouge-cerise ou vert-angélique et quatre rails de réglisse luisaient au fond. Mon compagnon ne me laissa pas le loisir de m'attarder ; il marchait délibérément, contre le vent de novembre, et je me maintenais sur sa ligne avec peine quoiqu'il parût plus vieux que moi de dix bonnes années.

— Où allons-nous? dis-je.

— Ah ! oui, c'est ennuyeux ; le métro ferme ; il faut rentrer.

— Où?

— Chez nous, parbleu.

— Chez vous ou chez moi?

— Peu importe... Avons-nous donc deux domiciles distincts?

— Je l'espère.

— Vous m'étonnez, cher ami, vous m'étonnez... Le sombre escalier limé, la main courante où s'est accroché le communard poursuivi par les Versaillais, le verre dormant couleur de vieille hostie du palier, l'armoire à glace où l'on se voit de biais, au moment de souffler la chandelle, tel qu'on se lèvera au Dernier Jugement...

— Quoi, monsieur, vous savez...

— Et la gare qui siffle et crache toute la nuit, fait une musique de sorcière. Les bras des signaux secouent les feux permissifs ou d'interdiction ; les verrières répercutent les freins, les démarrages, les purgeurs. Je sais les heures des trains. Mon sommeil les disperse vers le Nord, la mer, les polders, les charbonnages, les routoirs, les corons, les canaux en remblai qui tendent, au-dessus de la plaine, leur miroir en forme de galon, vers le ciel. J'ai regardé les images de tout cela dans les livres ; le monde est peint pour moi sur du papier et le vent sent l'encre d'imprimerie. Les rapides me rapportent les paysages et les poussent au centre de mes rêves, en grondant, jusqu'au buttoir. Ce sont des nuits magnifiques d'immobilité et de voyage. Je dors dans une ville blessée par sept gares, comme un cœur par sept couteaux. Ma vie nocturne respire, à la pointe de l'un d'eux, le jusant, le charbon, l'eau morte, la poissonnerie de Londres, les houblonnières amères des Flandres.

— Monsieur, interrompis-je, nous n'habitons pas sur une gare... J'avais dit *nous*, emporté par je ne sais quelle démence ; je rattrapai aussitôt ma bourde :

— Je n'habite pas sur une gare. Les remorqueurs de la Seine me réveillent, dans le brouillard du matin. Je n'entends, la nuit, que les wagons maraîchers des halles, chargés de choux et de salade, et les fers des chevaux qui pilent le pavé. Je ne suis pas *vous*, je suis *moi*.

— Quelle idée ! Quelle idée ! Vous soutenez des paradoxes.

Mon compagnon riait, sans ralentir le pas. La bise maudite me donnait l'onglée au fond de mes poches, mais, en revanche, la plante de mes pieds brûlait. Nous marchâmes ainsi quelque temps

encore, en silence. Je ruminais une sourde colère en bribes, sans pouvoir articuler une injure. Cet homme, si semblable à moi-même, je lui vouais une haine fratricide. J'allais sans doute le frapper, quoique je sois malhabile de mes poings et qu'il me faille un moment de réflexion pour fermer le pouce en dehors, lorsqu'il faiblit brusquement, me prit par l'épaule et pesa de tout son poids à mon corps. Sa courte haleine graillonnait, ses genoux tremblaient, ses semelles collaient comme du mastic au macadam du trottoir cyclable. L'Arc de Triomphe de l'Étoile courbait devant nous son arche, à peine visible à travers le crachin d'automne. Une limousine braqua son phare ; trois arbres nus, un pan de maison, un poteau, une fermette de trolley vécurent, un clin d'œil, d'une existence prodigieuse ; c'est ainsi sans doute que les âmes du Purgatoire voient Dieu, dans un éclair, entre deux agonies. La voiture fila, les billes chantant dans les cuvettes et, franchissant la chaussée, mon compagnon au bras, je vins heurter les chaînes qui ceignent l'Arc. Il s'assit sur une borne et dit :

— Il est tard?...

— Je ne sais pas, deux heures peut-être.

— Seulement... j'attendrai le premier métro. L'air est âcre ; il fait mal aux poumons, il n'a pas été tamisé, respiré ; vierge, il garde le goût de la création. On va sur sa lancée, sur sa provision, puis on s'arrête. C'est trop large ici...

Il parlait avec peine, d'une voix haletante. J'ai vu mourir un moineau, un jour, au cours d'une stupide expérience, sous la cloche pneumatique ; je songeais à l'oiseau en regardant mon compagnon.

— Où sommes-nous?

— A l'Arc de Triomphe.

— Laissez-moi là, un moment, pour souffler.

— Prenez votre temps.

— Ça passera. Je me réadapte peu à peu. On a coulé du plomb fondu dans mes veines. Il faudrait un vérin pour me soulever. Oh! hisse...

Il se dressa sur ses jambes, demeura immobile, chancelant, puis se rassit d'un coup, coiffant la borne avec précision ; la chaîne de fer, heurtée par son mollet, balançait avec un gémissement bref à chaque seconde, puis elle se tut. La respiration anhéleuse de l'Homme se régularisait. Il reprit :

— D'abord, j'ai eu peur... On défonçait ma ville, on la lardait de

grands cylindres de métal. Des gens sont morts, empoisonnés, dans le tube, comme les insectes au fond des bouteilles. Je rôdais autour des bouches ; je n'osais pas descendre. Les ferronneries contournées semblaient des ossements de reptiles-oiseaux préhistoriques, des cous de poulets-lézards géants, issus de fouilles. Leur œil s'allumait, la nuit, comme une colère triste, épouvantée. Puis, je me suis hasardé dans le souterrain ; le mica des marches luisait au seuil de l'antre des fées et menait à des pierreries enfouies. Une gueule béante avalait les passants, la poussière d'humanité, comme la baleine le plancton des mers australes. Ensuite, des couloirs, des labyrinthes, des escaliers récurrents, des places ornées de boutiques, des enfilades éternelles. Des barres de fer à bouts ronds, qui paraissaient pesantes, contre lesquelles on s'arquait et qui cédaient, avant l'approche, aux fluides du corps, ouvraient les chemins permis ; d'autres défendaient des passages, fixées par l'enchantement. Une chaleur d'entrailles, uniforme, un bien-être humide, des bouffées tièdes, créosotées, ozonées montaient du centre de la terre. Cela m'a pris peu à peu, la voûte céramique et balnéaire, l'encoche du radier noir, cet air peuplé d'huile volatile, de particules de fer, de cilice, de ciment, de fibrilles de bois, de suint, mâché, ruminé, civilisé. Le matin, le wagon pue l'habit froid, la chair crue, le sommeil ; puis le milieu s'échauffe ; le soir, on plonge dans la fourrure poivrée, la naphtaline, le savon astringent, l'orange, le bonbon anglais, la femme fatiguée, comme au théâtre, pendant le dernier entr'acte. Les mélodies fredonnées se cognent au plafond et ricochent, mêlées aux reflets des diamants faux... Vous savez, monsieur, les vieux chevaux des mines, ils hument le ciel trois fois, à l'orifice, puis ils étouffent et meurent... Il n'y a personne ici, que vous et moi, c'est un désert...

Un coup de vent éclaircit le ciel et, devant la lune, les nuages fermaient un plafonnier luminescent. La place de l'Étoile s'arrondissait et se bombait, pareille à un bouclier ou, plutôt, à un couvercle de marmite, avec son anse épaisse au milieu, l'Arc de Triomphe. Mon compagnon fut secoué d'une quinte de toux qui ébranla la chaîne, et il cracha péniblement :

— Je connais chaque tronçon, le passage du fleuve où l'eau perce le coulis de ciment et l'armure pour vous pénétrer de froid, la traversée de l'argile bleuâtre et des marnes. Je possède un sixième sens, infaillible ; mon cœur est sensible au vide quand je franchis les fontis des carrières, l'énorme gaufrage fragile et minutieux du

sous-sol travaillé par mille perforatrices, la dentelle de gypse et de pierre à bâtir. Je discerne la profondeur, la course à fleur de chaussée, le poids des collines, des îles... Quelle heure est-il, monsieur?

— Bientôt trois heures, je pense.

— Le blutage du métro, la petite houle verte du Nord-Sud, cette canalisation, ce filet du Pacifique, où les passagers, bercés d'une illusion de voyage, dorment les yeux ouverts, les jambes molles, l'estomac serré par le mal de mer, emportés vers des pays dont ils ont lu les noms sur les cotes de Bourse et qui n'existent pas. La vie de la cité est nourrie par ces vaisseaux intérieurs ; veineux ou artériels, ils pompent et chassent ; quand le grand lacis se décontracte, une multitude noire se répand à la surface, comme la rougeur à vos joues, selon le gré de votre cœur. Avez-vous examiné un plan? La vaste ellipse avec ses foyers de la Bastille et de la Concorde, l'axe qui les joint et ses perpendiculaires enchevêtrées au septentrion, le Nord-Sud onduleux qui finit en bec ouvert, les lassos, les nœuds coulants jetés sur Auteuil et le Pré-Saint-Gervais, le boomerang qui vise Vincennes et revient. C'est une chose merveilleuse qu'on achète pour quelques sous, une mystique calligraphie que cette bête ovale, schématisée et ses bras munis de suçoirs, l'image vraie de Paris. La ville apparente est morte ; on ne la voit plus qu'à force d'habitude. Mais recomposons-la par la pensée ; il ne demeure d'essentiel que le paraphe nonchalant de la Seine, signature de reine ennuyée, à l'encre bleue, et le dessin vasculaire des lignes aériennes et terrestres.

Je l'écoutais, j'étais debout ; une indignation incohérente et tenace me remplissait. Je me souvins, tout d'un coup, que j'avais décrété son assassinat. Il me sembla que la place de l'Étoile avait été empoignée par un géant à son anse, l'Arc de Triomphe, et qu'elle tournait en chavirant. Je marchai sur l'Homme, les mains ouvertes pour l'étrangler ; je le saisis à la gorge :

— Enfin, monsieur, qui êtes-vous?

— Mais, vous-même, vous-même...

— Qui me le prouve?

— Tout... tout concorde... le monde en porte témoignage... Ne serrez pas si fort, que diable...

Le vieux râlait et agitait ses bras de marionnette ; il balbutia encore :

— Croyez-vous aux stigmates?

— Non.

— Si... si... j'y crois... vous y croyez... Nos pensées modèlent nos corps et les marquent... Saint François d'Assise a manifesté, physiquement, sa déiformité... Oh ! oh !... Regardez mes veines... elles ont imité le dessin de la ville... les lignes enchevêtrées... la vaste ellipse... Oh ! oh !... le microcosme de la cité... je suis le microcosme...

Il s'arrêta, les yeux en boules, exorbités, s'agita sur la borne, spasmodiquement, ses mains s'aplatirent contre ses hanches et je lâchai tout.

*
* *

Alors, soulagé de ce crime que je dissimulais en moi depuis tant de semaines et qui m'encombrait, j'allai m'en accuser au poste de police des Ternes, indiquant son lieu et son heure, sans plus d'explications. Les agents n'ont pas retrouvé le cadavre de l'Homme. Au matin, on m'a relâché.

S'il avait dit vrai pourtant, mon compagnon, si je m'étais étranglé moi-même... Non, les faits divers des journaux m'auraient appris mon suicide. A la station Saint-Paul, j'ai pris un billet, le cœur m'a manqué pour pousser la porte. Il m'attend peut-être. J'ai acheté un plan, j'ai comparé le réseau de mes veines au lacis des lignes, nodosités, saillants, détours. L'épicier m'a appris que saint François d'Assise donnait à manger aux moineaux ; c'est tout ce qu'il en savait. L'Homme assassiné portait-il vraiment des stigmates? A force de repenser à ces folies, vais-je, moi aussi, les recevoir?

Voici mon histoire toute nue ; il y reste de l'obscurité et du mystère. Il en faut, certes ; car, si les choses s'expliquaient parfaitement, il me semble qu'elles cesseraient d'être croyables.

**Alexandre Arnoux.**

# les idées & les faits

## *LA VIE A L'ÉTRANGER*

### LE VOYAGE DE WELLS DANS LA PLANÈTE MARX

Que l'œuvre de Wells s'incorpore ou non à l'acquis littéraire, technique, philosophique de l'humanité, nous ne pouvons le savoir encore. Ses imaginations, larges et mouvementées, berceront sans doute des générations nombreuses de grands jeunes gens, à qui l'*Eve future* réclamerait un effort trop soutenu. Pour les philosophes, pour les économistes de demain, personnages plus difficiles, le moyen de continuer à se plaire en Wells sera sans doute de l'interpréter, en y cherchant le miroir trouble et mystérieux du monde où ses ouvrages ont rencontré tant de succès. La besogne, à vrai dire, vient d'elle-même au-devant de nous.

Comme chez tous les créateurs, la part de l'inconscient, du non-dit, du matériel à gloses, s'étend en effet très loin chez Wells. Le centre même de sa « philosophie » — peu compliquée d'ailleurs — ne se hasarde pas au grand jour. Il faut l'aller chercher dans sa propre réflexion.

Ce qui frappe dans l'auteur de la *Machine à explorer le temps*, sinon dans le metteur en scène d'*Anticipations* un peu bafouées, c'est la tendance résolue au pessimisme. Jusqu'à Wells tous les écrivains de romans sociaux, depuis Campanella jusqu'à Paul Adam, — du moins à ma connaissance, — se réfugiaient dans l'avenir, pourquoi? Pour y embellir le présent. Certes, ce présent leur déplaisait, puisqu'ils faisaient profession d'y apporter des retouches, mais enfin

ils en imaginaient le développement futur comme favorable à leurs désirs actuels de douceur, de bonté, d'entente parfaite, de paix, d'abondance. Depuis Campanella, — que dis-je, depuis Platon ! — la tradition ne subissait aucune anicroche. Toutes les *Utopies* étaient autant de *Cartes du Tendre.*

Wells arrive. Tout s'enténèbre et c'est l'originalité foncière de ce grand esprit. Ce prolétaire devenu homme de lettres, penseur, réformateur, n'a pas une bonne idée de l'avenir. Il doute. Il redoute. Ce contempteur fougueux du présent diffame le lendemain avec une vigueur que Jérémie envierait. Une malédiction sinistre pèse sur ses explorations au pays des Morlocks, ces petits-fils énervés de nos capitalistes, devenus le bétail de prolétaires tombés plus bas que la brute. Comment traduirons-nous un pareil renoncement, d'autant plus significatif que Wells lui-même paraît l'ignorer? Comme pour M. Keynes il semble bien qu'il faille y discerner une espèce de signe avant-coureur d'un fléchissement purement britannique. Le Royaume-Uni semble pris de vertige et s'affole dans la personne de ses *méditeurs* professionnels.

Les méditations de Wells, comme on le sait, se sont très souvent exercées dans le social. Prenant un des côtés de la *cité* actuelle, il y applique un microscope transformateur d'une puissance prodigieuse et isole ensuite dans l'avenir ce monstre logique né de ses émotions d'observateur imaginatif. Pour un esprit ainsi disposé, la catastrophe moscovite équivalait à une chance unique au monde. On les cherche au cours des siècles, les écrivains favorisés de telle sorte, mais on ne les trouve guère. Rêver des romans sociologiques pleins d'horreurs et pouvoir, brusquement, circuler dans l'un d'eux ! Qu'aurait pensé Thomas Morus en prenant le chemin de fer pour *Utopia?*

Wells a pris le bateau pour Pétrograd et Moscou. Quel bonheur pour nous qu'il ait ainsi compris son devoir ! Nous le suivons des yeux, le sublime diseur de mauvaise aventure cosmique, en route vers la Cité des Fols, nanti de son bagage romanesque et de ses convictions socialistes. Que va-t-il voir? Mais d'abord, comment va-t-il voir? Car on ne regarde qu'avec ses yeux, et les yeux d'un intellectuel de sa sorte, c'est sa *phantaisie* et ses idées.

En lisant le compte-rendu de cette enquête, rédigée comme celle d'une excursion dans la lune, avec la même méthode pseudo-juridique de dépositions devant un juge, si chère aux romanciers bri-

tanniques, on peut reconstituer de la sorte, par des prélèvements judicieux, la topographie spirituelle de M. Wells.

Puisqu'il s'enfonce dans le marxisme, que pense-t-il de Karl Marx? Son portrait de Karl Marx dériderait M. Wilson : « Ayant à parler de Karl Marx, je le ferai, déclare-t-il, sans déférence hypocrite. Je l'ai toujours considéré comme un raseur de la pire espèce. Son vaste ouvrage inachevé, *le Capital*, série de fastidieux volumes pleins d'irréalités aussi fantomatiques que la *bourgeoisie*, le *prolétariat*, pleins de digressions secondaires et ennuyeuses, m'a toujours semblé d'une pédanterie monumentale.

« Toutefois, avant mon dernier voyage en Russie, je ne nourrissais aucune hostilité active contre Marx. J'évitais ses livres, et quand je rencontrais des marxistes, je m'en débarrassais toujours en leur demandant ce qu'ils entendaient précisément par *prolétaires* et quels sont les gens qui constituent le *prolétariat* (1).

« Nul d'entre eux ne le savait.

« Aucun marxiste ne le sait. »

Mais Wells poursuit de la sorte :

« Partout où nous allions, nous nous heurtions à des bustes, à des portraits, à des statues de Marx !

« Les deux tiers environ du visage de Marx sont en barbe — une barbe solennelle, laineuse qui, sans aucun doute, rendait tout exercice physique normal complètement impossible à son possesseur.

« Ce n'est pas là la sorte de barbe qui pousse naturellement à un homme. Cela, c'est une barbe cultivée, une barbe chérie, thésaurisée pour pouvoir l'étendre patriarcalement sur le monde.

« Dans sa ridicule abondance, elle rappelle exactement *Das Kapital.*

« Quant à la partie humaine du visage, elle regarde par-dessus la barbe, à la façon d'un hibou, comme pour se rendre compte de l'impression produite sur le genre humain par cette broussaille.

(1) Ainsi Wells note avec raison :

« Dans un récent numéro de *la Plèbe*, je vois imprimé en grandes lettres :
« LA CLASSE DES TRAVAILLEURS ET LA CLASSE DES EMPLOYEURS
« N'ONT RIEN DE COMMUN. »

« Or, appliquez la formule à un contremaître qui prend un train conduit par un mécanicien et un chauffeur ; il voyage, le contremaître, pour aller voir comment vont les travaux de la maison qu'il se fait bâtir par un entrepreneur.

« Dans quelle catégorie le rangerez-vous? Parmi les employés ou parmi les employeurs? « Tout cela est l'absurdité même. »

« Donc, les images — partout présentes — de ce système pileux, m'agaçaient de plus en plus.

« Un désir finit par me ronger : voir le menton de Karl Marx sans poil !... Quelque jour, du moins, — si je vis, — je compte bien m'armer de ciseaux contre *Das Kapital* et en faire un petit volume que j'intitulerai : *J'ai rasé Karl Marx.* »

Mais Karl Marx est mort. Ce qui nous intéresse, ce sont surtout les marxistes. Dès cet instant nous saisissons sur le vif le mécanisme des sophistes socialistes aussi chers à Wells qu'à Jean Jaurès : « Karl Marx n'eût-il jamais existé, pense M. Wells, il y aurait quand même des marxistes. » L'état d'esprit marxiste, estime-t-il, naît *spontanément* des agglomérations ouvrières, réalisées contre la nature par le capitalisme. Marx ne l'a pas créé. Il lui devrait plutôt sa gloire, une gloire toute d'adoption. Cette méconnaissance au moins relative de la cause et de l'effet, ce recours à l'anonymat des masses, à la toute-puissance du vague, nous le rencontrons à toute minute dans Wells, c'est sa barbe à lui, mais, chose curieuse, nous la rencontrons surtout quand elle flatte sa marotte, nullement quand elle pourrait la contrarier. Ce détraquement frauduleux, et certainement inaperçu de l'auteur, vaut à coup sûr d'être remarqué.

Ainsi Karl Marx n'est pour rien, ou presque rien dans le marxisme, ainsi les bolchevistes sont innocents, très innocents, de la décomposition russe, c'est le tsarisme qui a ruiné ce peuple, et, si l'on meurt de faim dans « les villes exténuées » de la République des Soviets, *la faute en est au capitalisme qui les a bâties!* Wells ajoute même pour mieux établir sa pensée : « Le créancier français vindicatif, le journaliste anglais imbécile, sont bien plus responsables du désordre et des souffrances russes que le plus farouche communiste. »

Que penser d'un pareil état d'esprit? Trouvons-le d'autant plus notable que Wells signale par ailleurs le gouvernement des Soviets comme le plus inexpérimenté, le plus simpliste des gouvernements d'amateurs, et quels amateurs ! Il le compare, en désespoir de comparaison, aux bédouins du lendemain de l'hégire, à qui le sort des armes remit les plantureuses cités de l'Empire d'Orient. A plusieurs reprises il relève l'ignorance crasse des communistes, leur « crétinisme », leurs « incompétences effarantes ». On sort de cette lecture persuadé que ce malheureux pays moscovite est la proie d'une bande d'imbéciles — il n'y a pas d'autre terme — encore plus illettrés que nos socialistes à nous (mais peut-être aussi moins responsables).

Par ailleurs encore il constate,.pour s'en esbaudir, que l'éternelle préoccupation puérile des bolchevistes, pour des raisons dogmatiques issues de la barbe de l'ancêtre, concerne la révolution occidentale. Ils l'attendent, ils l'espèrent, ils l'exigent, ils la fabriquent, cette révolution qui devait précéder la leur, suivant le canon marxiste, et qui ne se décide pas à éclater. Comment dès lors les dirigeants occidentaux, directement visés par un système dont leur ruine et la ruine de leurs nations forment la clef, seraient-ils répréhensibles de se défendre par le blocus, par la sécession, voire par la menace et l'action directe, c'est ce que je n'arrive pas à saisir. Si jamais ces lignes tombaient sous le regard de Wells, j'aimerais qu'il daignât répondre à ma très sincère stupéfaction.

Car il est de bonne foi, absolument. Il rapporte ce qu'il a vu, ce qu'il sait, ce qu'il croit, ce qu'il devine. Sa droiture est tellement parfaite que le réçit de son entretien avec Lénine nous convainc à peu près que le dictateur est un pauvre hère riche de vouloir et d'illusions, — quelque chose, si l'on y tient, comme le génie de l'école du soir, nous dirions en anglais, de l'école du dimanche, — alors qu'il nous avoue avoir été saisi, empoigné, par ce Tartare maigriot, noyé dans la paperasse et les gardes-chiourme.

En vérité le tableau qu'il nous présente de l'histoire russe depuis 1917 tient plus de l'image d'Épinal que du rapport d'expert. Ruinée par le capitalisme urbain et le tsarisme impérialiste, la Russie s'effondre sous le poids d'une guerre trop forte pour elle. Une dissolution spontanée, une jacquerie universelle caractérisent le « régime » de meurtre et de sang du dilettante Kerensky. Alors enfin surgissent les communistes, que la barbe ancestrale munit d'idées générales identiques, les seules existantes dans le chaos. Lie et crème, bourre et balle, sont-ils cent cinquante mille? Peut-être. Grâce à leur verbiage agglutinateur, ils gouvernent — plutôt très mal qu'assez bien — un pays de cent trente millions d'âmes, après l'avoir purgé des assassins privés, qui tuaient les gens à midi sur le trottoir et des brigands publics comme Denikine, Koltchak et Wrangel. Eux partis, la décomposition reprendrait. Qu'en savez-vous? *Magister dixit.*

Assurément la poigne bolcheviste — rustaude et honnête — est dure, assurément la famine les suit (le seul Chaliapine mange encore à sa faim) ; assurément le commerce est tué, la joie a disparu, la science, l'art agonisent, les villes s'évanouissent, l'immoralité de la jeunesse épouvante, assurément... Ah ! lisez dans Wells la descrip-

tion inimaginable, glaciale, de la misère russe. Lui seul, avec ses mots simples, vous donnera l'idée *d'irréparable effondrement* qui accueille le voyageur à Pétrograd, si remuant jadis, où fait la haie maintenant, de chaque côté de la rue, tout un peuple de magasins morts. Lui seul vous dira le froid et la maladie, la résorption intérieure d'un grand État, l'horreur d'un néant que l'histoire n'avait pas encore osé produire.

L'effroi vous glace en parcourant à sa suite l'immense cadavre, l'effroi et aussi la résolution farouche d'écarter coûte que coûte et par tous les moyens un danger pareil de nos têtes. Comment alors se fait-il que Wells réserve tant d'indulgences sentimentales pour le bolchevisme, que son sentiment réprouve non moins que sa raison? Le motif doit en être découvert dans sa prédilection pour les méthodes ou plus exactement l'*attitude idéologique.*

Cette manière, toute nouvelle, de considérer le développement politique de l'humanité, constitue par excellence probablement l'erreur, en tout cas la caractéristique moderne. On en saisit toute la faiblesse et toute la puissance dans cette phrase que Wells laisse échapper naturellement, comme si elle faisait partie d'un décalogue incontestable et reçu. Après avoir noté que Wrangel, Koltchak, Denikine « n'apportaient avec eux aucun principe directeur », il ajoute avec candeur : « *Le parti communiste*, quelque critique qu'on puisse lui opposer, *personnifie une idée* et on peut compter sur lui pour la défendre. »

Que cette *idée* soit malfaisante, irréalisable, incompréhensible, peu importe, on peut « cristalliser » autour d'elle et cela suffit. La restauration empirique de l'ordre, des chemins de fer, du commerce, de la bonne foi, de la raison, du bon sens, tout cela ne compte plus en face d'une *idée*, susceptible de prendre place dans un développement théorique, d'être caressée par une pensée d'écrivain. Cette véritable maladie mentale, plus meurtrière que la peste, fait autour de nous des ravages intellectuels extraordinaires. Wells en souffre au suprême degré. Au même titre que Lénine, il ne peut comprendre les choses que sous l'angle de l'idéologisme. Tous les deux étaient faits pour se comprendre, au moins par en haut.

Aussi s'exerce-t-il à découvrir les bons côtés du bolchevisme ou du moins ses régions de moindre malfaisance, d'hésitation, d'effort heureux. Il montre avec complaisance Lénine faisant héberger les malheureux résidus de l'art, de la science — écrivains compris — dans

des garde-meubles ou des sanatoria où ils achèvent de moisir. Il nous dit avec soin les écoles modèles de Pétrograd où les enfants, élevés pour l'État et à ses frais dans le dessein avoué de *détruire la famille* ont toutefois « libre accès, *dans des limites raisonnables* (cette expression formidable est de Wells) auprès de leurs parents, pendant le jour», sans pourtant subir « leur contrôle en ce qui regarde l'éducation, l'habillement et tout ce qui fait leur occupation et leur souci habituel ». Que reste-t-il à la famille russe?

Voilà où en arrive une intelligence modérée, quand l'idéologisme la déforme. Dans un cas je puis presque contrôler les assertions de Wells. Il nous parle en effet, avec un accent d'admiration, d'une œuvre gigantesque, entreprise par Gorki, grand maître de l'Intelligence soviétique, afin de doter la Russie d'une bibliothèque sans pareille. En effet le commerce des livres étant devenu, comme tout autre commerce, punissable des peines qui frappent la « spéculation », comment pourvoir aux besoins du cerveau russe? Par l'institution d'une bibliothèque unique, faite surtout d'emprunts : « Dans la Russie affamée, des centaines d'individus travaillent à des traductions... et ce travail permettra peut-être à la Russie de demain, dans sa masse, d'avoir une meilleure connaissance de la pensée universelle que n'importe quel autre peuple. »

Ce caporalisme grossier, irréalisable, tueur d'originalité, étouffeur de poésie, ce cauchemar de bibliothécaire dément, voyez par quel biais flatteur Wells le regarde ! Pour ma part je ne m'associe point à son enthousiasme. Un hasard m'a mis entre les mains une copie du rapport mélodramatique et filandreux de Gorki, présentant aux Soviets le plan de sa collection. Franchement, c'est un travail bâclé, composé à coups de catalogues, tendancieux au plus haut point. Wells a-t-il seulement lu avec attention ce rapport de « son vieil ami Maxime Gorki »? J'ose en douter. Il y aurait appris bien des choses. La Russie de demain, qu'il se plaît à envier, connaîtra, en effet, *la Pucelle* de Voltaire, *la Religieuse* de Diderot, *le Système de la nature* d'Holbach, *Nana* et *Germinal*, mais elle ignorera jusqu'au nom de Bossuet, de Descartes, de Racine, de Corneille, de Shakespeare ; elle ne saura pas que Taine a composé des œuvres d'histoire, elle apprendra par contrebande que Bourget a écrit *l'Etape*.

Au fait, comment juger le récit de Wells? Le dirons-nous au moins imprudent?

René Johannet.

# *Le cinquantenaire du « Centre » en Allemagne.*

Le parti du Centre allemand vient de célébrer, le cinquantième anniversaire de sa fondation. C'est le 13 décembre 1870, en effet, que certains députés prussiens se réunissaient en *Zentrumsfraktion*, et jetaient les bases du parti qui allait avoir à repousser les violentes attaques de Bismarck. Le récit de ses pénibles et glorieux débuts n'est plus à faire depuis les belles études de M. Georges Goyau : les Allemands reconnaissent que le *Kulturkampf* n'a pas eu de meilleur historien. Comme ces luttes épiques doivent paraître lointaines aux centristes d'aujourd'hui ! Le ministère Fehrenbach compte, en plus de son président, quatre membres du Centre, dont un prêtre, le docteur Brauns, à côté de trois démocrates, de deux représentants du parti populaire allemand et de deux spécialistes. C'est beaucoup, si l'on songe que le groupe du Centre, au Reichstag, ne compte que 68 membres sur 467 députés.

Les études de M. Johannet et de M. Bloud nous ont rendu familier le type de ceux qu'on appelait, en 1914, les hommes du nouveau Centre. Politicien opportuniste, assez enclin à sacrifier les principes aux préférences d'un chancelier ou aux avantages d'une combinaison politique, soucieux avant tout de n'être pas considéré comme un agent de l'épiscopat ou du Vatican, le centriste proclamait bien haut son interconfessionalisme, sûr de retrouver quand même, le jour du vote, les voix des catholiques les plus intransigeants.

M. Prum, qui les a fréquentés, nous a montré ces hommes rivés par une chaîne d'or au char de l'ex-gouvernement impérial. Près de la moitié des députés du Centre, fonctionnaires, continuaient de toucher leurs traitements et pouvaient ainsi vivre à Berlin et gérer les affaires du parti, tandis que leurs collègues, réduits à leurs propres ressources, ou, depuis 1906, à une maigre indemnité de 3 000 marks par an, restaient dans leurs circonscriptions, situées pour la plupart à la périphérie de l'Empire. On imagine ce que pouvait être, vis-à-vis des ministres, l'attitude de ces députés-fonctionnaires. Les autres, en général secrétaires de syndicats chrétiens ou rédacteurs de feuilles du parti, étaient surtout préoccupés de faire concurrence au socialisme, et estompaient de plus en plus la couleur fédéraliste et catholique du Centre, à la grande joie de Berlin.

La révolution de 1918 n'apporta guère de changement dans ce per-

sonnel politique. Les fonctionnaires ont servi le nouveau Reich avec autant de fidélité que l'ancien, et les syndicalistes se sont poussés aux bonnes places, jusque sur les fauteuils ministériels : un ouvrier tuilier, devenu chef de syndicat, puis journaliste, Giesberts, préside aux destinées des postiers allemands, depuis vingt mois ; il fut même, à Versailles, en compagnie du comte de Brockdorff-Rantzau ; et son ami Stegerwald est ministre de la prévoyance sociale en Prusse.

La masse bourgeoise et paysanne des électeurs catholiques se fatigua pourtant de ce que les plus audacieux des mécontents appelaient déjà la dictature des *Arbeitersekretære*. Après le départ des Bavarois, en janvier 1920, et certaines manifestations d'indépendance en Rhénanie, la direction du parti comprit qu'il était temps de camoufler l'enseigne « socialiste » de la maison, et les listes électorales de juin ont fait entrer au Reichstag quelques cultivateurs de plus, alors que le nombre des chefs ouvriers tombait de vingt-sept à douze.

La fraction du Centre au Reichstag compte même huit prêtres, et tous ses membres sont catholiques. Les ecclésiastiques semblent reprendre ainsi un peu de l'influence que leur avait fait perdre la « décléricalisation » d'avant-guerre. Mais le parti reste interconfessionnel, et il ne faudrait pas voir en des prêtres-députés comme le docteur Brauns, fort critiqué par la droite du parti, et comme Mgr Hitze, du *Volksverein*, des tenants d'une école quelconque, opposée à celle de Cologne.

Le groupe des députés centristes, agrémenté de quelques visages hâlés et de quelques soutanelles supplémentaires, se distinguait encore de l'ancien, après les élections de juin, par l'absence de Mathias Erzberger. Il avait été pourtant réélu, malgré la direction du parti, par ses fidèles électeurs de Wurtemberg. Mais, compromis par les accusations de la droite, par son procès avec Helfferich, et surtout vis-à-vis des Bavarois et des Rhénans par sa politique d'unification, il s'est abstenu, pendant quelques mois, de paraître à Berlin. A la rentrée d'octobre on a revu pendant quelques heures au Reichstag ce gros garçon trapu, aux joues roses, à la tête ronde décorée d'un éternel sourire, aux yeux vifs derrière le lorgnon cerclé d'or, intrigant qui se donne des allures d'indifférent, homme d'affaires politique sans respect pour les traditions et habile, comme pas un, à changer son fusil d'épaule. Je ne sais si l'on pourrait trouver en Allemagne plus beau type de politicien ; s'il était né Français, M. Caillaux en eût été jaloux.

Il est possible qu'Erzberger se fasse un malin plaisir de tirer, à distance, les ficelles qui manœuvrent tant de pantins parlementaires.

N'a-t-il pas, même après la disparition du vénérable Groeber, des amis dévoués, au Reichstag, et à côté? Le ministre des Finances, Wirth, est de ses meilleurs disciples, Trimborn, chef du Centre rhénan et président de la « fraction » au Reichstag, et bien d'autres, de rang plus modeste, sont restés, plus ou moins, sous son influence. Pour les Bavarois, méfiants, le Centre est toujours le parti d'Erzberger. Un avenir prochain nous dira s'ils ont raison.

Le départ du docteur Heim (avec ses compatriotes) et l'absence d'Erzberger ont en tout cas privé le Centre, ces derniers mois, de deux personnalités vigoureuses qui illustraient, par leur contraste, la diversité des idées et des intérêts coalisés dans le parti. Il ne restait qu'une troupe de soldats généralement consciencieux, et quelques guides, bons sous-officiers, parmi lesquels ne surgit pas de chef vraiment digne de ce nom. De ces caractères moyens, honorables, quel meilleur exemple donner que celui de Constantin Fehrenbach, qui demain peut-être sera candidat à la succession d'Ebert?

Fils d'un pieux instituteur de la Forêt-Noire, élevé dans une atmosphère de romantisme mystique, il songea d'abord à se faire prêtre ; on dit même qu'il reçut la tonsure. Il dut juger qu'il servirait mieux l'Église en se faisant son avocat sur l'arène politique, et bientôt, on entendit au Conseil municipal de Fribourg, à la seconde Chambre badoise, au Reichstag, son éloquence facile, enjouée, comme parfumée d'une piquante odeur de terroir. On le vit s'installer, familièrement, au fauteuil présidentiel, et diriger les débats du Reichstag, puis de l'Assemblée nationale, avec la même rondeur que ceux de telle société archéologique ou musicale de Fribourg.

Il est resté fidèle, en effet, à sa petite patrie et aux goûts de sa jeunesse ; il aime la littérature du moyen âge, la vieille musique d'église, et il assistait naguère, à Fribourg, à la bénédiction de la croix de pierre qui doit surmonter la flèche de la cathédrale. Quelques jours auparavant, il était à Weimar, au congrès catholique de Thuringe, à côté de l'évêque de Fulda. Jadis, comme tout bon Allemand du Sud, il fut un adepte fervent des excursions pédestres ; il fit son tour d'Alsace et il se vante de bien connaître les Alsaciens ; l'affaire de Saverne lui fournit, d'ailleurs, l'occasion de son premier discours sensationnel au Reichstag, et, pendant la guerre, il s'entremit en faveur d'un éminent prêtre alsacien, victime des méfiances et des rancunes du gouvernement d'Empire.

Ce bourgeois simple et jovial, de mœurs tranquilles et de goûts artistes, devient un autre homme quand son patriotisme est blessé. A la fameuse réunion du 12 mai 1919, à Berlin, la haine, dit-on, jaillissait en étincelles de ses yeux.

Même à ces moments, il est douteux qu'un chef se révèle en lui. Excellent président, conférencier goûté dans les fêtes du parti, Fehrenbach n'est pas l'homme des initiatives hardies. Président du dernier Reichstag impérial, la révolution de novembre le trouva désemparé ; il attendit plusieurs semaines avant de protester, par télégramme, que son Assemblée avait encore droit à la vie.

Par certains traits de caractère, Trimborn rappelle son chef de file ; même bonhomie loquace, qui multiplie les amis, désarme les mécontents et mène aux présidences ; même penchant à réserver son jugement et à laisser venir les événements. Quant au ministre Wirth, dont le plus beau titre à gérer les finances du Reich, disent les mauvaises langues, est d'avoir enseigné le calcul aux collégiens de Fribourg, c'est un orateur correct, pathétique aux bons endroits, parfois lourd dans son humour. Il se plaint aujourd'hui de ne voir guère rentrer les impôts. Ne devrait-il pas s'en prendre un peu à lui-même? Le 8 août, dans une réunion du Centre, à Francfort, il exposait savamment, à dix mille électeurs ou électrices approbatifs, que l'Allemagne ne pouvait faire face à ses obligations financières. Étrange attitude chez un ministre des finances, que de prophétiser la banqueroute en tendant la main...

On chercherait en vain aujourd'hui, dans les rangs du Centre, un Ketteler, un Windthorst ou un Mallinckrodt. Peut-être un chef se découvrira-t-il parmi les jeunes intellectuels catholiques qui répugnent à entrer dans la vie politique, mais qu'un nouveau *Kulturkampf* y pourrait jeter. Reste à savoir si la rigide mécanique du parti leur permettra de se hisser aux places d'où l'on commande. Pour l'instant, le Centre se plaint de leur indifférence. Les politiciens qui le dirigent encore ne peuvent comprendre ce qu'a de décevant, pour ces jeunes hommes, le stage obligatoire dans leurs organisations électorales. Nous le comprenons fort bien.

PIERRE WALINE.

# LES LETTRES

## DEUX POÈTES

Il faut n'être plus tout jeune pour se rappeler le nom de Maxime Gaucher. C'était un universitaire de la vieille école, professeur de rhétorique à Condorcet, qui rendait compte des livres nouveau à la *Revue bleue*. Pour choisir, parmi les trop nombreux volumes qui affluaient dans son cabinet, ceux qu'il admettrait aux honneurs de son feuilleton, l'excellent homme avait trouvé un procédé qui mérite de faire vivre son nom comme celui du plus impartial des critiques. Il se postait dans son jardin et sa bonne, de la fenêtre, y lançait les volumes. Ceux qui touchaient le sol les premiers étaient les élus. Voilà du moins ce qui se racontait parmi les élèves de Maxime Gaucher. Heureux temps où les rhétoriciens s'intéressaient à la littérature ! Aujourd'hui, dit-on, leurs maîtres ont beaucoup de peine à les intéresser à la grammaire et même à l'orthographe.

Ce qui me fait penser à la méthode rationnelle de Maxime Gaucher, c'est le souvenir des conditions dans lesquelles je lus, un matin d'été de l'année 1917, le roman qui a rendu célèbre M. Pierre Benoit : *Kœnigsmarck*. Ne faisant pas en ce temps-là de critique littéraire, j'éprouvais, en contemplant la couverture des romans que m'apportait le facteur, la volupté de songer que je n'avais pas besoin de les lire. Quel heureux hasard me fit faire exception en faveur de ce *Kœnigsmarck*, dont l'auteur m'était absolument inconnu? Je vais toujours, pensais-je, en parcourir une douzaine de pages. Je lus jus-

qu'au bout et, ma parole ! sans en passer. Je ne me disais pas : voilà un chef-d'œuvre. Mais je sentais un charme qui me retenait. De quoi était fait ce charme? De l'entraînement d'une affabulation déroulée vivement par un enfant de la Gascogne, qui a reçu de naissance le don de conter et qui peut sans péril conduire son récit dans des impasses d'où personne ne le tirerait : lui trouvera toujours le joint et il poursuivra sa fable en s'en faisant accroire, comme on fait en son pays, où l'on aime que la foi soit sans lourdeur et n'aille pas sans un sourire. Mais cet attrait n'était pas le seul (et c'est ce que je tiens beaucoup à faire remarquer) qui me rendît docile aux inventions de Pierre Benoit. Il était certes nécessaire, mais il n'y aurait pas suffi. L'aventure toute crue ne m'a jamais fait plaisir. J'avoue ne point mordre dans Alexandre Dumas. Il ne m'anime pas l'imagination, il la laisse inerte et sans activité. J'ai besoin d'une atmosphère et comme d'un halo autour de la narration. Autant dire que je demande à un roman un peu de poésie. C'est ce que m'apportait *Kœnigsmarck*. Je suis très certain que, sans cela, je n'aurais pu en achever la lecture. J'ai lu, avec bien plus de plaisir, l'*Atlantide*, où cette âme de poésie s'exhale d'un souffle léger, mais plus soutenu ; avec moins de plaisir, *Pour don Carlos*, où elle anime à ravir la première partie, mais non pas tout le corps du roman dont certaines portions me paraissent faites à froid et par combinaison d'incidents.

Le rapprochement entre les romans de Pierre Benoit et ceux de Dumas est devenu banal. Il est inexact. Il y a chez Pierre Benoit un poète. Et c'est parce qu'il est poète qu'il « écrit ». Il est parfois lâché. Mais il écrit. Ceux qui ne le croient pas ne s'y connaissent point. Tout le monde peut écrire correctement, et logiquement. On n'est réellement écrivain que par un don mystérieux. Il y a, de nos jours, des prosateurs célèbres qui ne possèdent point ce don. Lourde erreur que de le dénier à Pierre Benoit.

Il sera plus difficile de contester la qualité poétique de cet esprit, après l'apparition d'un volume de vers : *les Suppliantes*, qui est l'occasion de ces notes. Et tout particulièrement y trouvé-je la confirmation de mon sentiment sur *Kœnigsmarck* en cette belle pièce où se profile la figure fière et séductrice de l'héroïne de l'ouvrage :

Mais écoute, exilée aux bois de Germanie :
Les clairons vont sonner le glas d'Arminius ;
Un dernier oiseau vole en la forêt jaunie ;
Les feuilles de l'automne étreignent tes pieds nus.

Les fleuves verts, autour de toi, dans le silence,
Roulent les beaux corps blancs des guerriers trépassés ;
Leurs flancs portent encor les rouges fers de lance ;
Les ultimes sanglots s'éteignent, espacés.

Les étangs un à un s'allument sous la lune ;
Captive, viens les voir une dernière fois ;
Viens voir parmi les joncs émerger, une à une,
Les filles de la Nuit, des rêves et des bois.

Viens entendre l'adieu des sirènes barbares,
Nos rêves sont vainqueurs, les leurs sont détrônés ;
Le cor cimbre est vaincu par l'antique cithare ;
Les soldats de Varus se dressent étonnés...

D'autres pièces, réunies à celles-là, montrent à nu ce mouvement d'émotion, cet éclair du cœur, qu'on surprend à l'origine de la première création romanesque de Pierre Benoit, création déjà si ingénieuse dans sa matière et conduite si habilement.

Un curieux contraste s'observe dans la poésie — la poésie en vers — de Pierre Benoit. C'est un rêveur, et un érudit, un rêveur dont les imaginations s'enroulent comme des voiles autour des figures féminines de l'antiquité héroïque ou mythologique, de la Germanie légendaire et brumeuse, du lointain Orient, entrevues dans une sorte de songe chaud et voluptueux. Il semblerait que cette inspiration appelât une forme un peu imprécise et ductile. Pierre Benoit écrit dans la forme solide et un peu chargée du Parnasse. Ce n'est pas une critique, mais une simple constatation. L'important, c'est qu'il manie cette forme avec maîtrise et personne ne lui en refusera la haute louange, à cette légère réserve près que parfois l'opposition entre une forme forte et un fond vaporeux crée une certaine obscurité. Verlaine lui eût dit : « Brisez, atténuez, assourdissez ; on vous entendra mieux. »

Il est vrai que ce conseil eût demandé au poète bien des sacrifices qui lui eussent été durs. Rêveur et voluptueux, certes, mais aussi très séduit par Heredia, il a à placer une collection de pierreries et autres brillants accessoires dont l'enchâssement dans un vers fluide n'eût pas été commode :

Et puis, je les rejette au fond des coupes pâles
Où voisinent, parmi les pétales froissés
Des cinéraires d'or et des hémérocalles,
Les coryndons éteints et les cédrats sucés.

Un peu trop de coryndons et d'hémérocalles pour mon goût. Mais enfin ce sont des jeux auxquels il ne faut pas être trop sévère, non plus que

Aux incantations des sultanes tcherkesses

rimant avec les grosses caisses, — surtout quand celui qui s'y divertit sait écrire, dans la plus noble forme traditionnelle, des vers d'une harmonie moderne comme les suivants :

Quand on s'est composé de la vie une image
Méprisante, ironique et grave, tour à tour,
Quand on a bien pesé, dans ce blême passage,
Pudeur, votre néant, tes mensonges, amour ;

Quand on a reconnu que le vent dans l'espace
Passe comme un oiseau qui ne reviendra pas,
Que chacun des instants qui dans nos cœurs trépasse
Amène pour ces cœurs l'heure de leur trépas ;

Que jamais, que jamais ils ne pourront revivre
Dans la flamme, dans l'herbe ardente des forêts,
Que nos jours écoulés sont semblables au livre
Dont nul ne rouvrira les fermoirs mordorés ;

Alors, on doit sourire avec condescendance,
On dénombre les biens dont on dispose encor,
Et, rayonnante et triste, on entre dans la danse,
Les cheveux dénoués et les bras cerclés d'or.

Ces vers, empreints d'un nihilisme mélancolique, sont de ceux que l'on n'écrit pourtant qu'à l'âge de l'amour.

*
* *

Si Pierre Benoit partage ses faveurs entre la forme classique et la forme parnassienne, Lucien Dubech, lui, est un franc disciple de Malherbe, auquel il dédie le recueil de ses *Poèmes pour Aricie.* Il repousse avec un dégoût fier le vil préjugé d'après lequel la mâle solidité de la diction et de la coupe malherbienne ne s'accommoderait que d'un fond froid et exclurait ces tempêtes du cœur qui font (pour leur part) le vrai poète.

Toi qui caches ton cœur farouche
Ainsi qu'un secret sous tes vers,
Qui sus quel goût laisse à la bouche
Le désir des lauriers amers,
Je te dédie, ô grand Malherbe.....

Je lisais récemment une histoire de la littérature française par un professeur en renom, où ce pédant révolté ose écrire que la poésie de Malherbe est « mécanique ». Dubech la trouverait plutôt orageuse. Et c'est lui qui, à choisir, a raison.

Son recueil est divisé en trois parties : les *Stances*, les *Poèmes*, les *Odes*.

Les *Stances* sont, en général, tirées des cordes les plus graves de la lyre. Le goût poétique de Dubech pour une forme qui maîtrise de sa tenue d'airain les poussées du sentiment correspond à son goût moral pour la fermeté d'une âme qui dompte la convulsion de ses douleurs :

Quand Ulysse franchit le détroit redoutable,
Il mit ses compagnons hors de tentation,
Et puis, pour résister à toute pression,
Se fit lier au mât comme un bœuf à l'étable.

Et lucide captif maître de ses destins,
Il écoutait chanter sur la mer chaude et bleue
La Sirène agitant au rythme de sa queue
Une gerbe nocturne aux perfides desseins.

Et le cœur pouvait battre à rompre ses attaches
Et le héros se tordre aux tragiques liens,
Il ne pouvait qu'y voir, comme tu vois aux tiens,
Le sang de la poitrine élargissant ses taches.

Je ne crois pas qu'on trouve grand'chose dans le recueil de Lucien Dubech, au-dessous de cette noble qualité. Son recueil n'est pas long. Il l'a fait petit pour le faire meilleur. Ce devrait être la règle sacrée des poètes.

La patrie est pour lui une source d'inspirations fortes et discrètes. Quel vrai tempérament de Français ! Le goût du sublime et celui du positif vont de pair dans son âme. Il ne fait pas comme le philosophe dont Platon se moque et qui contemplait si bien le ciel qu'il se laissait choir dans les fossés. Dubech regarde les étoiles en s'assurant que le sol est bien ferme sous ses pieds. Je dirais presque qu'il

aime sa patrie argent comptant, l'argent n'étant ici que les biens de l'esprit et du cœur, les seuls auxquels tienne ce fier caractère. Il lui plaît de faire le compte de tous les trésors que la France a mis dans sa besace de poète : beaux livres, paysages, sage gaieté, l'équilibre de l'âme le plus humain. Il n'oublie pas le vin et il en sait la dignité :

Bonhomme, mon bonhomme, ô toi que j'aurai vu
D'un bout à l'autre de l'année
Mener ton grave pas à l'antique vertu
Vers la vigne si bien soignée.

C'est l'heure maintenant de recueillir le fruit
De ton beau labeur innombrable :
Voici les vendangeurs animant de leur bruit
Ton petit clos, ta grande table.

Tes enfants et les fils de tes fils sont venus,
Hormis ceux qui sont à la guerre ;
Tu regardes ployer tes filles aux bras nus
Sous les dons de la belle terre.

Tes fils gardent là-bas des coteaux et des prés
Avec leur chair et leur souffrance,
Tu fais la juste part de nos labeurs sacrés
En maintenant le vin de France.

Mais peut-être, entre les *Poèmes pour Aricie*, ceux que je goûte le plus sont-ils ceux où s'exprime ce que j'appellerai le moraliste de la vie intime et, entre tous, celui qui commence ainsi :

Marthe, c'est toi que je préfère,
Chère fille aux doigts diligents !
Si tu n'étais pas là pour faire
Tous les pauvres travaux urgents,
Les rêveurs un peu trop sublimes
Iraient apprendre aux noirs abîmes
Le prix infini d'un amour
Qui prend la part la plus obscure,
La plus ingrate et la plus pure,
La vie humble de chaque jour.

. . . . . . . . . . . . .

Il est beau de voir une femme
Mépriser les arts mensongers,
Et ne devoir qu'à sa seule âme
Ses attraits profonds ou légers,

Les chers soirs, le calme des lampes,
Les mains si douces à nos tempes,
L'amour plus chaud quand il est sûr,
Et le divin plaisir d'entendre
Comme une source vive et tendre
Sous un beau sein battre un cœur pur.

Parmi les bons et beaux vers, les meilleurs sont encore ceux où un cœur d'homme exprime ce qu'il a de sensibilité, de finesse et de jugement profond. C'est Dubech que l'on sent là et dans les *Poèmes pour Aricie*, ceux que je préfère sont ceux où je le retrouve et où je le vois.

PIERRE LASSERRE.

# *LES BEAUX-ARTS*

## LA PEINTURE ANONYME

L'année artistique va débuter par une exposition de peintures non signées. Une centaine de peintres ont été invités et ce choix préalable, en restreignant le champ des attributions possibles, laisse à cette manifestation sa véritable portée, que certains ont paru enclins à exagérer.

Étendue à tous les Salons, une pareille mesure ne manquerait pas de produire les effets les plus piquants et les plus déconcertants. Ce serait, en quelque manière, comme si les « sportsmen » qui jouent aux courses se trouvaient à l'improviste démunis de programme, privés de journaux spéciaux, et réduits à deviner le gagnant de l'épreuve d'après l'apparence des chevaux et leur galop d'essai.

Une expérience du même genre fut tentée par une société de musique. A l'issue d'un concert, les auditeurs étaient invités à désigner les auteurs des œuvres interprétées. Il y eut de plaisantes erreurs d'attribution, car les compositeurs s'étaient fait un malin plaisir de se pasticher mutuellement.

Mais une exposition de tableaux modernes n'est pas une expérience désintéressée. L'amateur qui achète un tableau, simplement parce qu'il lui a plu, sans prendre garde à la signature, est un être exceptionnel, fort heureusement. Ceux qui se flattent d'avoir découvert un peintre inconnu ont fait cette découverte, neuf fois sur dix, chez un marchand, à moins qu'ils ne fussent quelque peu marchands eux-

mêmes et qu'au goût proprement dit, ils joignissent le goût de la spéculation indispensable au collectionneur d'aujourd'hui.

L'idée d'une exposition de peintures non signées est de M. Charles Vildrac, poète et dramaturge estimé et qui dirige lui-même une galerie de tableaux. Il est de ceux qui honorent une profession injustement décriée par certains peintres non moins enclins à pratiquer le bluff commercial qu'à faire endosser aux marchands la responsabilité de leurs manœuvres.

M. Vildrac a pris soin d'exposer les raisons qui l'ont conduit à vouloir mettre à l'épreuve les amateurs de peinture en même temps que les artistes. Exercer le sens critique des uns, réagir contre l'individualisme des autres, tel est le double but de cette manifestation.

Le projet et les motifs à l'appui ont recueilli beaucoup d'applaudissements. Les esthéticiens, qui font profession de combattre l'individualisme en art, n'ont pas été les moins chaleureux. Il ne nous a pas été fait grâce de l'inévitable allusion aux cathédrales, œuvre anonyme de la foi et de l'enthousiasme collectifs, modèles de cet art populaire de demain, dont les créations anonymes vont éclore au sein des foules avides de beauté, etc., etc.

Il y aura toujours des gens pour croire et raconter que les cathédrales se sont bâties toutes seules au son des hymnes. Par une voie à peine détournée, ces niaiseries vont rejoindre les vagissements chroniques de l'art dit social.

Tous les suiveurs, tous les démarqueurs, qui ne peuvent espérer acquérir un semblant de réputation, qu'en se glissant dans un « mouvement » collectif, à la suite des vrais novateurs, sont toujours les plus ardents à proclamer la fin de l'individualisme artistique. Parodiant le mot du moraliste, on pourrait dire d'eux qu'ils ont toujours assez d'abnégation pour faire le sacrifice de la personnalité d'autrui.

Quelle peine ne se sont-ils pas donnée pour convaincre l' « amateur » qu'il importait d'acheter non pas un tableau de tel peintre cubiste manifestement doué d'un tempérament personnel, mais un tableau cubiste quelconque. Il ne s'agissait plus de marquer son goût pour une œuvre d'art, mais de proclamer son adhésion à une formule. Il y a même des peintres et des marchands, hélas ! qui ne sont pas encore parvenus à comprendre pourquoi l'acheteur s'obstine à préférer un Braque ou un Picasso à un *ersatz* quelconque. Ils déplorent de concert la faillite d'une conception si pratique qui dispensait

le peintre de tout effort personnel et le marchand de la moindre preuve de discernement.

Il ne faut pas s'en laisser conter. Sans doute on doit s'efforcer de mettre un terme à ce gaspillage anarchique des talents, mais prenons garde que le pavillon du classicisme, de l'ordre et de la tradition couvre trop souvent des marchandises suspectes, fonds de magasins des écoles en liquidation.

Supposé que ce beau zèle pour la réaction contre les abus de l'individualisme soit tout à fait désintéressé, encore faudrait-il que le remède proposé soit efficace.

Croit-on vraiment qu'un tableau sera moins *signé* parce que le nom de l'artiste n'y sera pas inscrit? Le peintre ne sera-t-il pas tenté d'accentuer les caractères que l'on tient pour distinctifs de sa manière, de renforcer tout ce qui lui est propre en atténuant ce qui lui est commun avec d'autres? L'affirmation de personnalité contenue dans la signature se trouvera répandue dans tout le tableau, et multipliée.

Il faut envisager aussi l'hypothèse d'une mystification. Les fantaisistes habiles, qui se font un jeu d'un déguisement perpétuel, ne voudront pas laisser échapper une occasion si favorable de dérouter les critiques et les camarades.

Il reste à voir quel profit le public peut retirer de cette épreuve. On nous dit vouloir faire son éducation, l'habituer à apprécier une œuvre d'art sans égard à la notoriété de celui qui l'a faite, à se laisser guider par son impression.

Voilà donc notre visiteur privé de toutes les notions qu'un nom connu éveille dans la mémoire, de tout ce qu'une signature évoque d'opinions, d'études, de rumeur publique. Il devra se laisser aller au gré de sa sensibilité. Tant pis pour lui s'il n'éprouve rien, ou si, trop modeste, il souhaite de contrôler son impression première.

En un mot, cet individualisme reproché à l'artiste devient un devoir pour le simple spectateur, forcé de se retrancher dans son opinion personnelle, alors qu'il y aurait profit pour lui à chercher une commune mesure entre son émotion et celle d'autrui, et quand bien même l'opinion publique serait erronée.

Non, si l'on se propose de rendre à l'art de notre temps le style qui lui fait défaut, de restaurer dans la peinture le sens de l'ordre et des proportions, il faut aviser à d'autres moyens : d'abord, abjurer l'*autodidactisme;* partant, reconnaître que le métier de peintre peut

et doit s'enseigner, qu'il peut et qu'il doit y avoir des maîtres et des élèves, de vraies écoles, enfin que le propre d'un enseignement bien compris est de comprimer l'originalité. Que de beaux dons gâchés, que d'avortements lamentables ne doit-on pas à ces académies où l'on acquiert en six mois une personnalité ! Livré à soi-même, un heureux tempérament pousse en tous sens des *gourmands* stériles ; au contraire,

*Dans la contrainte rigoureuse*
*Où l'esprit semble resserré,*
*Il acquiert cette force heureuse*
*Qui l'élève au plus haut degré...*

Mais on aurait tort de croire qu'il soit possible d'imposer brusquement des disciplines à des artistes qui se sont formés eux-mêmes et qui, malgré tout, en tirent quelque vanité. Il s'en trouvera parmi eux qui voudront épargner aux nouveaux venus le temps perdu et les expériences inutiles et qui se sentiront capables de former des élèves. Alors seulement le mot d'*école* aura recouvré sa signification et l'institution sa raison d'être. D'ici là, il n'y aura que des *mouvements;* et des *tendances* entre lesquelles les jeunes artistes seront tentés de choisir, non la plus convenable à leur tempérament propre, mais plutôt celle qui paraît sur le point de s'imposer.

Roger Allard.

*Exposition d'art chrétien.* — L'exposition d'art chrétien, au pavillon de Marsan, a permis de constater chez certains artistes religieux ce goût de la bizarrerie, du détail trop ingénieux et des effets surprenants de couleur que l'on reproche aux décorateurs nouveaux, et qui se trouve plus déplacé qu'ailleurs dans les objets destinés au culte.

Observons toutefois que l'insupportable primitivisme byzantin qui sévissait dans l'art religieux est en voie de disparition, ce qui permet d'espérer que les architectes des églises à reconstruire sauront exprimer des symboles éternels à l'aide de formes et de matériaux propres à notre époque. Une église ne doit ressembler ni à un casino ni à une reconstitution archéologique. Il reste, en ce sens, un gros effort à accomplir.

*Renoir et Cézanne.* — Après l'exposition du Salon d'automne, celle de la Galerie Petit est venue à point pour offrir une vue d'ensemble de l'œuvre de Renoir. Les deux panneaux de la Danse y faisaient figure d'authentiques chefs-d'œuvre. Dans celui de la danse mondaine, le côté plat et banal du sujet est abordé avec une franchise et une sûreté qui dépassent Manet. Le style admirable de cette peinture n'est dû à aucune réminiscence, et le peintre s'est interdit la plus discrète allusion. Aussi le charme d'époque y paraît-il involontaire, sans maniérisme. Tout n'est pas, chez Renoir, de cette qualité. Il lui arrive de tomber dans la vulgarité des virtuoses. Cézanne (1), au contraire, est toujours précieux et pour ainsi dire distingué. Cela tient peut-être à ce que partout, chez lui, l'effort est sensible. Et comme ses réussites ne sont jamais aisées, le plaisir qu'il nous donne est d'une qualité plus rare et son impuissance même plus émouvante que la maîtrise satisfaite.

(1) A la galerie Bernheim jeune.

# *LES SCIENCES*

## LE CONSEIL INTERNATIONAL DE RECHERCHES

Les années 1919 et 1920 ont vu naître, sans que le grand public s'en soit aperçu, des organismes scientifiques nouveaux dont le rôle national et international peut être de premier ordre.

Du 18 au 28 juillet 1919 l'assemblée constitutive d'un Conseil International de Recherches tenait séance à Bruxelles. Étaient représentés par quelques-uns de leurs hommes de science les plus éminents la France, la Belgique, l'Angleterre, le Canada, la Nouvelle-Zélande, les États-Unis, l'Italie, le Japon, la Pologne, le Portugal, la Roumanie et la Serbie. Le roi des Belges présidait la première séance. De quoi s'agissait-il au juste et que devait être ce Conseil International de Recherches?

Vingt ans déjà avant la guerre, le développement de certaines branches de la science avait fait apparaître l'utilité d'ententes internationales sur des objets précis et limités, bien que suffisamment vastes, trop vastes pour les moyens matériels et les effectifs savants dont une seule nation disposait. Encore, ces moyens matériels n'étaient-ils pas toujours à l'entière disposition des particuliers. Par exemple, dans certains pays, l'usage de la télégraphie sans fil n'était pas libre et l'intervention de l'État était nécessaire pour la faire servir à des fins scientifiques que seule elle permettait d'atteindre. Je pense, en particulier, aux déterminations de différence de longitudes pour lesquelles elle offrait une méthode nouvelle mer-

veilleusement simple et précise. D'autres questions, comme celle des unités de mesure, faisaient intervenir plus directement encore les législations nationales et touchaient de plus près aux relations commerciales des peuples. L'étude des secousses de l'écorce terrestre, grands tremblements de terre ou faibles frémissements, exigeait aussi des accords internationaux pour l'unification indispensable des méthodes d'observation et l'échange des messages avertisseurs. Enfin, dans le domaine des sciences pures et même des plus abstraites, un souci préoccupait ceux d'entre les savants pour lesquels le progrès de la science réside plus dans l'acquisition des résultats nouveaux que dans le perfectionnement des méthodes, œuvre inévitablement personnelle. Il s'agissait pour ceux-ci d'éviter autant que possible les doubles emplois, les recherches parallèles entreprises dans des laboratoires s'ignorant mutuellement, et de porter au maximum le rendement du travail scientifique planétaire par une répartition des tâches qui tiendrait compte des ressources particulières à chaque pays. C'est en astronomie et en géophysique que ces tendances vers une organisation internationale du travail avaient abouti aux résultats les plus positifs.

L'Académie des Sciences de Paris avait pris une part importante à la création de ces organismes d'avant-guerre. Son secrétaire perpétuel, M. Darboux, mort pendant la guerre, avait consacré beaucoup de soins à constituer puis à développer l'Association internationale des Académies qui tenait séance tous les trois ans dans les diverses capitales. Des unions internationales, géodésiques, astronomiques, avaient été fondées. L'influence française y était d'ailleurs beaucoup moindre que dans l'Association des Académies. Les Allemands cherchaient, là comme ailleurs, à faire de la clientèle, et leurs procédés réussissaient malheureusement trop bien auprès de certaines des nations devenues, plus tard, les neutres.

Si la guerre de 1914 avait été une guerre simplement politique, comme au bon vieux temps, ces institutions utiles auraient pu, sans difficulté, après un temps de sommeil, refleurir à la paix. Il est probablement inutile d'insister sur l'écart entre la réalité qui fut et le « si » qui aurait été. Cependant, pour que nul n'en n'ignorât et qu'un défaut d'imagination ne pût empêcher quiconque d'appliquer au domaine de la science pure les conséquences des méthodes de guerre modernes et germaniques, nous n'eûmes guère à attendre pour avoir le fameux manifeste des quatre-vingt-treize intellectuels allemands.

Après nous en être indignés, reconnaissons le bienfait que fut pour nous cette claire manifestation de la pensée et des méthodes scientifiques allemandes. Sans elle il eût été beaucoup plus difficile de convaincre quelques-uns de nos savants compatriotes qu'il était juste et raisonnable, décent même, de rayer des listes de nos sociétés savantes, sinon tous les Allemands, du moins certains d'entre eux.

Seulement cette mesure de salubrité tuait inévitablement les associations internationales d'avant-guerre. Comme leur utilité ne devait pas cesser d'être réelle pour l'après-guerre, il a fallu songer à les remplacer par d'autres dans lesquelles : 1° nos savants, endeuillés par la perte glorieuse d'un ou de plusieurs enfants tombés en défendant le sol national, n'auraient pas à faire échange de nécessaires courtoisies avec les très savants déménageurs de nos usines du Nord ou inventeurs de la guerre des gaz ; 2° des précautions efficaces seraient prises contre les très remarquables aptitudes des savants allemands à faire flèche de tout bois, même des rameaux de l'arbre de science, pour pousser les marchandises, ambitions et convoitises de leurs compatriotes. Notre Académie des Sciences, prenant la tête du mouvement, commença à s'appliquer à cette tâche dès 1917, sous l'impulsion de son éminent secrétaire perpétuel, M. Émile Picard, successeur de M. Darboux, dont l'œuvre était ainsi reprise, mais avec une orientation différente.

C'était sagesse de se préoccuper dès lors de l'œuvre de paix. Il est même regrettable que cette sagesse et cette prévoyance n'aient pas débordé des milieux académiques sur d'autres. Mais il y avait une autre raison pour hâter une coopération scientifique interalliée. En France, comme en Angleterre et bientôt en Amérique, la guerre avait mobilisé les laboratoires et montré quels espoirs on pouvait fonder sur une coordination rationnelle des efforts. Cette démonstration s'était faite sous des formes diverses et propres aux institutions de chaque pays, mais partout avec le même résultat. L'Angleterre avait déjà, avant la guerre, son « National physical Laboratory », dont l'activité, consacrée en temps de paix à des problèmes généraux intéressant toutes les industries britanniques, s'était tout naturellement orientée vers les multiples problèmes techniques que posaient les difficultés matérielles du champ de bataille. Une heureuse initiative du Conseil de la Couronne créait, en outre, dès juillet 1916, un organe de liaison nécessaire entre ce laboratoire et les autres centres d'études britanniques, l' « Advisory Council for Scientific

and Industrial Researches ». Quant aux États-Unis, dès leur entrée dans le conflit mondial, ils fondaient, sous les auspices de l'Académie de Washington, leur « National Research Council », et ils le dotaient largement.

En France, les efforts restaient plus dispersés. Ils furent cependant remarquablement fructueux, grâce à la valeur personnelle des chercheurs, grâce aussi au fait que la plupart d'entre ceux-ci se trouvaient dans l'obligation de travailler en accord étroit avec les Sections techniques des différentes armes chargées régulièrement (avec trop de lenteur parfois, il est vrai) de répondre aux besoins techniques du front. Seulement, la liaison entre nos travailleurs, relativement isolés, et les grands centres de recherche anglo-saxons était difficile. Il était évident qu'elle serait facilitée par la création d'un vaste laboratoire national français, qui diminuerait chez nous les doubles emplois, les pertes de temps, d'efforts et d'argent, et mettrait à la disposition de nos savants les moyens matériels de recherche qui leur manquaient trop souvent dans les laboratoires dispersés dont aucun ne possédait les ressources nécessaires. On ne doit pas oublier en effet que si les plus belles découvertes de la plus haute science ont souvent été faites avec des moyens matériels étonnamment simples et peu coûteux, la science appliquée coûte beaucoup plus cher, surtout si l'on veut en tirer des résultats rapides. Il suffit de quelques centaines de francs pour acquérir les appareils nécessaires à toutes les expériences fondamentales de la télégraphie sans fil (et je choisis à dessein un exemple relativement complexe), mais c'est par centaine de milliers de francs qu'il faut compter si l'on veut expérimenter dans les conditions réelles de la télégraphie sans fil pratique.

La réorganisation des relations scientifiques interalliées s'est ainsi trouvée associée, dès l'origine, à celle de nos propres ressources scientifiques, et en particulier à la création d'un laboratoire national. De quelle manière se sont développées ces deux questions, initialement parallèles, depuis l'armistice?

La réorganisation des relations scientifiques, interalliées, puis internationales, Allemands exclus, ne dépendait guère que des Académies ou des sociétés savantes similaires. Elle a fait un grand pas lors des échanges de vues qui eurent lieu à Bruxelles en juillet 1919 et dont nous parlions au début. La question du laboratoire national devait inévitablement faire intervenir l'État, en raison des dépenses

considérables à engager. Elle en est restée au même point, si elle n'a pas rétrogradé. Nous indiquerons ultérieurement à la suite de quelles difficultés et par la conséquence de quelle méprise.

L'Assemblée des Académies interalliées avait été préparée à Paris et à Londres en 1918. Les grandes lignes de l'entente à établir y avaient été fixées par un comité exécutif dont les membres les plus actifs avaient été : pour la Belgique, M. Lecomte, astronome à l'Observatoire royal d'Eccle ; pour l'Angleterre, M. Schuster, secrétaire de la Société Royale de Londres ; pour l'Amérique, M. Georges Hale, directeur du splendide observatoire du mont Wilson, en Californie ; pour l'Italie, M. Volterra, le savant analyste et professeur de mathématiques à l'Université de Rome ; et pour la France, M. Émile Picard, secrétaire perpétuel de notre Académie des Sciences. Des conférences préparatoires, deux décisions importantes s'étaient dégagées. Il avait été dit que :

1º Pour restaurer la confiance, sans laquelle toute collaboration fructueuse serait impossible, les Empires centraux devraient désavouer les méthodes politiques dont l'application avait engendré les atrocités qui ont indigné le monde civilisé ;

2º Aussitôt que les circonstances le permettraient (c'était avant l'armistice), les associations scientifiques internationales seraient, conformément aux statuts propres à chacune d'elles, dénoncées par les groupements compétents des nations en guerre avec les Empires centraux.

Les nouvelles associations reconnues utiles au progrès des sciences et de leurs applications seraient établies, sans attendre la paix, entre les nations en guerre contre les Empires centraux et avec le concours éventuel des neutres.

L'Assemblée de Bruxelles n'avait pas à revenir sur la première de ces résolutions. Il faudrait que les Allemands aient bien changé pour que le Conseil International de Recherches doive logiquement changer de point de vue quand il se réunira de nouveau, en 1922. Actuellement, il n'apparaît pas qu'ils prennent le chemin de cette confession publique de leurs torts. (N'oublions pas qu'en Allemagne rien ne ressemble plus à la mentalité d'un Hugo Stinnes que celle d'un professeur d'Université.)

Quant à la seconde résolution, elle a été, dès l'abord, adoptée par l'Assemblée de Bruxelles. Les neutres, auxquels fut joint l'État tchéco-slovaque, ont donc été appelés à faire partie du Conseil

International de Recherches par l'adhésion de leurs Académies, ou de leurs Conseils nationaux de recherches, ou bien encore d'institutions nationales similaires, voire même leurs Gouvernements. Toutefois, cette invitation n'est pas l'agrément, définitif et sans conditions, de toute candidature. Quand le Conseil International sera saisi, par l'Académie d'un État neutre, d'une demande d'admission, il lui appartiendra d'examiner cette demande. Elle devra obtenir la majorité des trois quarts des voix des pays déjà associés.

Le nombre des voix de chaque nation a été fixé d'après le nombre de ses habitants : une voix pour une population inférieure à 5 millions d'habitants, deux pour 5 à 10 millions, trois pour 10 à 15 millions, quatre pour 15 à 20 millions, cinq au-dessus de 20 millions. Les habitants des colonises et protectorats d'un pays sont comptés dans la population d'un pays si celui-ci le désire et d'après les indications de son gouvernement. Chaque Dominion (Afrique du Sud, Australie, Canada, Nouvelle-Zélande) a un nombre de voix correspondant à sa population et fixé d'après le même barême. Comme dans le domaine politique, l'Empire britannique s'est donc assuré un poids considérable dans les votes administratifs. Sur les questions proprement scientifiques, les votes n'ont pas lieu par pays, mais à la majorité des voix de tous les délégués présents.

Plus heureuse à ces assises du monde savant qu'à la Conférence de la paix, la Belgique a reçu le légitime honneur de voir fixer à Bruxelles le siège permanent du Conseil International des Recherches. Les dons et legs qui lui seront faits seront reçus et gérés suivant la législation belge.

Les statuts établis sont valables pour une période de douze années, c'est-à-dire jusqu'en 1931, après quoi ils auront à être soumis de nouveau à l'assentiment des pays adhérents. Le texte français servira exclusivement à leur interprétation.

Les buts du Conseil International y sont formulés de la manière suivante :

*a*) Coordonner l'activité internationale dans les différentes branches de la science et de ses applications ;

*b*) Provoquer (à l'exclusion des puissances centrales sous les conditions dont nous avons parlé plus haut) la création d'associations ou d'unions internationales jugées utiles au progrès des sciences ;

*c*) Orienter l'activité scientifique internationale dans les domaines où il n'existe pas d'associations compétentes ;

*d*) Entrer, par les moyens appropriés, en relation avec les gouvernements des pays adhérents pour recommander l'étude de questions qui sont de la compétence du Conseil international.

Aussitôt ces statuts adoptés, il était fondé à Bruxelles même une Union astronomique, une Union géodésique et géophysique internationales, une Union internationale de la chimie pure et appliquée. Des projets de statuts étaient élaborés pour des Unions de Mathématiciens, de Physique, de Radiotélégraphie scientifique, de Géologie, de Biologie, de Géographie et de Bibliographie.

Quels doivent être les répondants de ces unions internationales dans chacun des pays adhérents? Ce seront des Conseils nationaux de recherches subdivisés en autant de branches qu'il sera nécessaire. Ont été déjà fondés en France les Comités nationaux de Mathématiques, de Biologie, de Chimie pure et appliquée, de Géodésie et de Géophysique, de Physique et de Mécanique. Nous avons voulu aujourd'hui les situer dans le mouvement universel d'idées duquel ils procèdent. Nous aurons à examiner quel peut et doit être leur rôle. Noblesse oblige. Si nos Comités scientifiques français ne tiennent pas le rang international qui convient au passé et au potentiel scientifique de la France, une déchéance s'ensuivra. Cette déchéance aussi sera imperceptible au grand public, mais pourtant comparable à une fissure dans l'une des colonnes qui soutiennent l'édifice de respect intellectuel que les élites du monde civilisé ont consacré à la France. Pour les uns, chez lesquels ce respect intellectuel vaut sympathie et vénération, ce sera une cause de tristesse, et pour les autres, chez lesquels notre puissance seule impose ce respect, de joie maligne. Dans l'un et l'autre cas, qui en pâtira? Notre patrimoine français commun, c'est-à-dire nous-mêmes.

L. Dunoyer.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

## L'ENDORMEUR

*Au commencement de cette année nouvelle, le public français est incertain. Il est vrai qu'il a tout ce qu'il faut pour être troublé. Aurons-nous le repos gagné par la victoire? La sécurité est le bien le plus précieux de l'homme. La donner aux peuples est la tâche des gouvernements. Ils n'ont même été inventés que pour cela et, quand ils ont un effort à demander, ils l'obtiennent en invoquant le devoir de garantir la vie et les biens de tous. Si la France a soutenu quatre ans la guerre, n'est-ce pas en partie parce qu'au terme on entrevoyait une existence libérée d'un vieux cauchemar?*

*Et la tentation est grande aussi pour les gouvernements de dire que la paix règne, qu'elle n'est pas menacée, que l'ordre est solide, que tout va bien dehors et dedans. On peut satisfaire par des paroles le besoin de sécurité. C'est la pire des flatteries à laquelle puisse descendre le pouvoir. Et plus le pouvoir est faible, plus il succombe à cette tentation.*

*Depuis que M. Millerand a quitté le quai d'Orsay pour l'Élysée, nous sommes gouvernés par un homme aimable, disert, d'un naturel optimiste, car la vie lui a toujours été souriante, mais qui joint à un esprit léger de vieilles habitudes électorales. M. Georges Leygues est venu au gouvernement avec son caractère. L'homme a marqué la politique et il était faux de compter que M. Leygues, président du Conseil, continuerait la politique de M. Millerand devenu président de la Répu-*

*blique. Il y aurait une très curieuse étude à écrire sur la présidence de la République depuis que la fonction existe. La Constitution de 1875 avait été conçue par des royalistes et par des républicains également libéraux, en haine du pouvoir personnel. Elle avait été votée par la droite pour laisser la place libre à une restauration, par la gauche pour prévenir une dictature. L'effet de ces méfiances se fait encore sentir. M. Millerand avait été envoyé à l'Élysée pour assurer surtout la continuité de notre politique extérieure. Qu'est-ce qui continue? Nous ne connaissons pas le secret des rapports de M. Millerand avec le président du Conseil qu'il a choisi. Il est impossible de retrouver la solidité et le bon sens qui le distinguent, sa vision forte, mais un peu unilatérale, des choses, dans la verbeuse frivolité de M. Georges Leygues.*

*Deux faits politiques ont marqué la seconde moitié du mois de décembre. Dans le département du Lot-et-Garonne, celui de M. Georges Leygues, pays de petits propriétaires, conservateurs ou radicaux, un socialiste révolutionnaire a été élu, à la surprise générale. On a beaucoup parlé de cette élection. Il n'est pas douteux que le candidat socialiste ait réussi parce qu'il avait su ébranler une des fibres profondes de la démocratie en menant campagne contre les charges militaires. Renaud Jean promettait la paix, la paix définitive. M. Georges Leygues a entendu la voix des électeurs. Il a regardé vers sa circonscription et il n'a pas été seul dans son cas, même à droite de la Chambre.*

*Juste à ce moment-là est survenue la démission de M. André Lefèvre, ministre de la Guerre. Qui est M. André Lefèvre? C'est Cassandre, et Cassandre est toujours importune. La raison animée par l'instinct fait les prophètes. Une raison courte et peu vivante regarde les chiffres, consulte les statistiques et conclut qu'il n'y a pas lieu de penser que l'Allemagne vaincue soit en état de recommencer la guerre. Au contraire, l'homme doué d'imagination historique, du sens de la vie et du mouvement, remarque en Allemagne non pas, comme on le dit peut-être trop, la survivance du militarisme, mais la formation spontanée d'un militarisme nouveau. Plié sous un sort qu'il n'accepte pas, sous un traité qui, quel qu'on l'ait fait et quel qu'on le fasse, lui sera toujours trop dur, le peuple allemand songe obscurément à se délivrer par la force et par les armes. Il se sent tributaire. Il se croit esclave. Spartacus a été social et il a été vaincu. Il renaît ou il tend à renaître, mais national.*

*Il peut sembler absurde qu'un peuple battu, meurtri, tombé du septième ciel de ses espérances, rogné, ligoté, surveillé, ait l'idée de*

*recommencer la guerre. Mais il a, il ne peut pas manquer d'avoir un désir violent de briser ses liens, conscient qu'il est de former un peuple uni de soixante millions d'hommes, une masse ethnique homogène de quatre-vingts millions. Ce que couve cette masse, c'est la guerre sacrée, la guerre de l'Indépendance.*

*L'Allemagne ne possède peut-être pas les moyens de faire la guerre. Mais elle a déjà des raisons de la faire, des raisons puissantes que n'a aucune autre nation. Qui sera le plus facile à lever, à appeler aux armes? Le créancier ou le débiteur? Les Français qui ne seront pas payés ou les Allemands qui doivent payer pendant un demi-siècle? La réponse ne fait pas de doute. Voilà ce que les intuitifs aperçoivent dans l'avenir.*

*M. André Lefèvre a eu cette intuition. Il l'a portée devant le pays. Peut-être s'est-il trompé sur la vitesse. Mais il y a tant de façons de se tromper sur la vitesse! Thiers, dans son prophétique discours de* 1865, *avant Sadowa, ne voulait pourtant pas croire que la Prusse fût capable, en quelques années, de passer de quinze millions d'habitants à quarante, et c'était fait cinq ans plus tard. Peut-être aussi M. André Lefèvre n'a-t-il pas eu cette ampleur des vues politiques qui émeut les imaginations. Il ne suffisait pas, dans une pareille circonstance, de citer des chiffres auxquels peuvent s'opposer d'autres chiffres, des faits auxquels peuvent s'opposer d'autres faits. Il eût fallu montrer avec force le ressort psychologique et le mécanisme politique de la revanche allemande qui, selon toutes les vraisemblances, commencera par l'Europe de l'Est. Mais enfin M. André Lefèvre a posé l'idée de la revanche allemande. Et que lui a-t-on répondu? Qu'il alarmait le pays.*

*M. Georges Leygues l'a rassuré. Il n'a pas voulu être en reste avec Renaud Jean, et d'autres que lui non plus. Mais qu'est-il arrivé huit jours plus tard? Il est arrivé que nos commissions de contrôle ont constaté que l'Allemagne ne désarmait pas. Il est arrivé qu'il a fallu s'occuper du désarmement de l'Allemagne. Et cette affaire est survenue dans des conditions morales et politiques qui étaient mauvaises pour le gouvernement et pour le peuple français. Au lendemain du jour où le président du Conseil avait dit qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter de l'Allemagne, comment appliquer les sanctions qu'on avait prévues à Spa? Annoncer seulement qu'on était prêt à y recourir, c'était présenter au pays la perspective de l'effort qu'on venait de déclarer inutile. Cependant, le mécanisme du contrôle avait fonctionné. Le maréchal Foch avait rédigé un rapport. Les infractions de l'Allemagne aux clauses du désarmement étaient relevées dans une note, sorte de*

*constat d'huissier, remise au gouvernement de Berlin. Résultat de ces paroles et de ces démarches contradictoires : une conférence des Alliés où il est certain d'avance que les délais demandés par l'Allemagne pour dissoudre ses milices lui seront accordés...*

*Ainsi s'ouvre l'année nouvelle. Un avenir se dessine, et une politique aussi. La vigilance s'endort parce qu'elle est fatigante. Le traité de Versailles devait être une « création continue ». N'était-ce pas trop demander à une démocratie? Une habitude se prend, celle qui consiste à regarder comme négligeables les phénomènes, peut-être encore inoffensifs, de la vitalité allemande. Nous devons marquer le moment et les circonstances où cet engourdissement aura commencé.*

JACQUES BAINVILLE.

## *Ballets russes.*

Nous venons de revoir les ballets russes au théâtre des Champs-Élysées. Ce théâtre a été construit à l'époque où il était de mode d'imiter l'art munichois. La salle se compose d'un plan incliné que surplombent des étages de loges et de galeries disposés en fer à cheval. Pas une colonne, pas un coin d'ombre. Un dessin d'une simplicité archaïsante. Chaque étage enserre la salle d'un bandeau monotone que ne rompt aucune saillie, aucun ornement, et dont la cruelle couleur gris froid s'enlève sur un fond rouge vineux uniforme. On peut mesurer ici le chemin parcouru depuis le temps où Gabriel dessinait la décoration gris et or du petit théâtre de Versailles...

Cette vaste laideur a ses commodités et même ses beautés. Une peinture allégorique de Maurice Denis y règne, noble et aérée, qui maintient le chœur des Muses dans l'édifice aux proportions égyptiennes dont Bourdelle a couvert les vestibules de fresques étrusques et les murs extérieurs de reliefs prédoriques. Dans les couloirs, si les rampes en fer forgé sont laides et lourdes, on a de l'espace et de l'air, et les fauteuils sont les plus confortables de Paris : ces agréments ont leur prix.

Mais cette salle a un défaut à peu près mortel, elle est excentrique. Elle est, non pas précisément éloignée, mais à l'écart des boulevards et des quartiers du centre, où l'on vit, où l'on circule. Une fois déjà, avant la guerre, ce théâtre a fait de mauvaises affaires. Une nouvelle direction active et avisée a fait appel aux ballets russes, certaine de faire accourir cette partie de la société parisienne qu'il faut bien appeler par son nom : la clientèle des snobs.

Le snobisme ne naît pas d'un seul coup, comme l'enthousiasme sincère. Il lui faut le temps de créer l'excitation artificielle. Quand la troupe des ballets russes vint en France pour les premières fois, — vers 1903, je crois, — elle dansait au Châtelet devant des banquettes vides. Un à un rallièrent tous ceux qui plongeraient au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau, faute d'en porter dans leur cœur. L'influence de Debussy aida indirectement au succès, car Debussy devait beaucoup aux maîtres russes, en particulier à Moussorgsky. On aima les ballets russes non pour ce qu'ils avaient de bien, mais pour leurs défauts, comme certains aiment M. Claudel pour sa mauvaise littérature, en dépit de son catholicisme. On raffola du côté sauvage et primitif, de la couleur barbare : *le Sacre du Printemps*, ballet préhistorique, voilà qui dépassait Burnes Jones et le Quattrocento ! Car le snobisme est comme le spleen, comme le romantisme, comme toutes les maladies intellectuelles : il lui faut fuir, dans l'espace ou dans le temps, le présent et le réel qu'on juge dépourvus de poésie, parce que la poésie est chose qu'on ne retrouve dans les objets que si on la porte d'abord en soi.

« Il y a, disait Renan, une poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. » Certes. Il y a toujours de la poésie dans le mystère, puisqu'il nous attire et nous inquiète, et l'âme russe reste pour nous mystérieuse. Les ballets expriment profondément cette âme, ils constituent un art national, on pourrait presque écrire nationaliste. La présence de quelque juif ne dérange rien, au contraire, la Russie sans le juif étant aussi incomplète que le lion sans la vermine. Or, tout art national — à moins qu'on ait affaire à un peuple trop inférieur et un peuple trop inférieur n'aurait pas d'art du tout — est une source de beauté. En sorte que les esprits sérieux et délicats trouvant aussi à ces représentations des motifs d'intérêt artistique et moral, les ballets russes finirent par séduire tout le monde.

Pourtant, il faut le répéter, les snobs composent le gros bataillon de leur clientèle, compact, fidèle, prêt à accepter le pire avec le meilleur. Cela se reconnaît d'abord à la composition d'une salle. Le haut prix des places éliminant l'espèce de snobs la plus farouche et virulente, le snob artiste, il ne reste que le snob sympathique et malléable. Celui-là se recrute dans le monde. L'homme porte l'habit comme un uniforme noir et la femme porte le costume imposé par la mode ; il commence à la hauteur de la taille, en sorte que le dos entier est nu. Ne parlons ni de morale ni d'esthétique, parlons de mœurs : jamais tyrannie militariste ne fut plus impérieuse ni mieux obéie que celle de la mode. Si elle imposait demain aux femmes le port de la cuirasse, on peut croire qu'elles obéiraient. Pendant la guerre,

tandis que les hommes enduraient la douleur et la mort, on a discuté qui, de l'homme ou de la femme, était capable de mieux endurer la souffrance ou la gêne. Ici, comme ailleurs, leurs supériorités sont différentes. L'homme qui subira sans se plaindre les fatigues de la guerre n'accepterait pas de se plier aux mille incommodités de la mode. Au cours de l'hiver, on éprouve un petit frisson à voir ces jeunes femmes exposées aux intempéries et aux vents qui circulent à travers une salle de théâtre.

Trop souvent ce public témoigne à l'égard du spectacle d'un mépris étonnant. On parle tout haut sans gêne, si haut que ceux qui viennent écouter la musique sont obligés d'imposer le silence. Ces gens sont du monde, cependant. Comment ne se rendent-ils pas compte qu'ils commettent une inconvenance à laquelle s'ajoute un ridicule? Ne paient-ils si cher leur place que pour venir bavarder en musique? Ils se croiraient déshonorés si, dans leur salon, ils s'étaient rendus coupables d'une telle impolitesse à l'égard de leurs voisins, et de ce musicien qu'ils prétendent admirer.

Aussi admirent-ils souvent de travers. Ce Stravinsky, qu'ils ont contribué à gâter par leurs flatteries comme ils ont contribué à gâter Rodin en suivant une critique aveugle, a écrit un jour un chef-d'œuvre, *Petrouchka*, légende touchante et poétique, d'inspiration populaire, large et naturelle, qui conduit loin dans la connaissance du génie russe. On applaudit sans élan, par habitude. Mais vienne *le Sacre du Printemps*, voilà l'enthousiasme déchaîné. Or, *le Sacre du Printemps*, s'il n'est pas une synthèse définitive de la création du monde, pourrait bien n'être qu'une assez mauvaise farce : c'est cela qu'on applaudit, pour montrer qu'on est avancé et qu'on n'a pas peur des génies originaux.

Il est vrai que les avis sont partagés et les sifflets presque aussi nombreux, et rien ne donne autant l'envie d'applaudir que d'entendre siffler, ou inversement. Et, hormis les cas où tout va d'accord comme dans *Petrouchka*, où tout est authentiquement russe, avec simplicité et naturel, ces ballets donnent presque aussi souvent envie de siffler que d'applaudir. Ce n'est pas la « barbarie » qu'on a envie de siffler, au contraire, ici elle est à sa place, — c'est la barbarie honteuse d'elle-même qui se barbouille d'esthétisme pour donner le change. *Le Sacre* lui-même est encore, comme dit M. Stravinsky, la Russie païenne. *Parade* n'est plus qu'une assez maigre farce. Le librettiste est Français, le musicien Américain, le décorateur je ne sais d'où, Espagnol je crois. A vouloir trop nous étonner, ils ont cassé le ressort. Ce rideau, qui devait déchaîner le scandale, n'est que du Véronèse mal dessiné. Parmi ces inventions, quelques-unes sont drôles, comme

ce cheval cocasse qui a la tête en forme de mandoline, les dents en touches de piano, la croupe onduleuse, et qui allonge ses quatre pattes, deux en avant, deux en arrière, comme un chien qui se couche, de manière à provoquer le rire par cette brusque offense à sa nature de cheval. Que c'est pauvre, que c'est mécanique !

Un des auteurs a pris soin de prévenir : « Nous faisons cela, dit-il, pour nous amuser. » Soit. Seulement, quand un grand musicien veut s'amuser, il lui suffit d'un trille divin sur une flûte, comme à Jean-Philippe Rameau dans l'ouverture de *Platée*, tandis qu'une imagination faible a besoin de tout un *jazz band*. Le tort de ces spectacles, ce n'est pas qu'ils sont révolutionnaires : on serait tenté d'écrire qu'ils ne le sont pas assez. Un art véritablement neuf, audacieux, créateur, est toujours en quelque manière révolutionnaire. Les imitateurs internationaux des ballets russes ne sont malheureusement que des copistes qui manquent cruellement d'imagination.

LUCIEN DUBECH.

## *La réadaption de l'Alsace à la vie française.*

Un assez vif mécontentement règne parmi les fonctionnaires alsaciens et lorrains, ceux du « cadre local » qui, entrés au service sous le régime allemand, sont aujourd'hui des fonctionnaires français. Ce mécontentement s'est exprimé depuis quelques semaines dans des réunions corporatives avec une vigueur qui doit retenir l'attention. Il paraît utile d'en marquer les causes.

Elles sont multiples, mais se ramènent toutes à cette impression qu'éprouvent trop souvent les désannexés de n'être pas traités, dans la patrie retrouvée, comme le commanderaient le souci de la fraternité nationale ou même simplement l'équité.

Le premier grief formulé par eux est qu'ils se voient refuser par les administrations dont ils font partie la place à laquelle ils croient avoir droit. Le gouvernement allemand les avait relégués dans les emplois subalternes ; ils étaient cantonniers, facteurs, chefs de train, hommes d'équipe, petits rédacteurs de sous-préfectures ; les emplois supérieurs étaient réservés à des fonctionnaires envoyés de Berlin, les emplois moyens aux sous-officiers rengagés. C'était la loi de la conquête : sacrifiés aux « immigrés », les « indigènes » protestaient, mais comprenaient. Ils ne comprennent plus, en constatant que notre victoire, qui est la leur, n'a rien changé à la situation. A l'armistice

ils avaient pensé que l'heure des réparations sonnait, qu'ils allaient occuper les postes devenus vacants par le départ de leurs oppresseurs. Ils s'aperçurent bientôt qu'ils s'étaient trompés. Quand les Allemands furent expulsés, tout un personnel arriva de Paris pour recueillir l'héritage. Les Alsaciens et les Lorrains furent promus parfois chefs de gare ou juges de paix ; ils demeurèrent exclus des fonctions dirigeantes ; ils perdirent même les quelques emplois importants dont, non sans lutte, dans l'enseignement par exemple, ils s'étaient ouvert l'accès. Il est aisé d'imaginer quelle fut l'amertume de leur déception.

Les explications qu'on leur fournit n'eurent pas pour effet de calmer les esprits. On leur exposa qu'ayant été cantonnés toujours dans les grades inférieurs de la hiérarchie administrative, ils ne pouvaient avoir acquis les aptitudes techniques qui leur permettraient d'en sortir. Ce raisonnement ne les a pas convaincus. S'ils confessent qu'une dizaine peut-être de charges éminentes doivent revenir à des spécialistes, ils admettent difficilement qu'ils soient incapables de tenir les places que remplissaient précédemment des sous-officiers prussiens. Les examens qu'ils ont passés leur semblent valoir pour la plupart ceux qu'ont subis leurs collègues de l'ancienne France. Ils osent même supposer qu'avec leur connaissance de la langue, des traditions, de la législation locales ils éviteraient les erreurs que commettent, plus souvent qu'il ne serait souhaitable, des nouveaux venus, fort intelligents sans doute, mais un peu surpris par les problèmes qui s'offrent à eux. Ils sont donc amenés à chercher ailleurs que dans des considérations techniques la raison de l'ostracisme dont ils sont victimes. Nous résumerons leur sentiment d'une façon suffisamment claire en notant qu'ils comparent volontiers à une invasion de sauterelles la ruée qui s'est produite après l'armistice vers les départements libérés.

Leurs plaintes sont devenues si pressantes qu'il n'a pas été possible de les négliger plus longtemps. Tout récemment quelques présidents de tribunaux, quelques inspecteurs primaires ont été choisis parmi les Alsaciens. Mais cette heureuse décision fut mise en œuvre avec une rare maladresse. On a doublé les nouveaux promus d'un collègue « métropolitain » qui prend figure de surveillant ; ou bien on leur a confié des missions secondaires, on leur a donné le titre sans leur attribuer la réalité des fonctions. On leur fait jouer le rôle qu'ont dans notre armée coloniale les officiers d'origine arabe. Il serait faux de penser que ces procédés ne sont pas vivement ressentis par ceux qui en sont l'objet.

Un second sujet de protestations est que les fonctionnaires alsa-

ciens et lorrains ont des traitements inférieurs à ceux de leurs collègues venus de l'intérieur. La différence n'est pas mince. Citons un exemple précis : de deux professeurs de lycée, d'égale ancienneté de services, ayant mêmes charges de famille, l'un, l' « indigène », touche 12 000 francs, l'autre, le « français », 17 500. C'est que le fonctionnaire venu de l'intérieur perçoit, outre son traitement normal, une indemnité de séjour pour lui, une pour sa femme, une pour chacun de ses enfants, une indemnité de logement pour lui, une pour sa femme, une pour chacun de ses enfants, plus parfois une indemnité de fonction. Assurément ces indemnités étaient nécessaires dans les premiers mois après l'armistice, quand pour les nouveaux arrivants les difficultés d'installation étaient considérables. Aujourd'hui elles constituent un abus scandaleux ; la vie a repris son cours régulier ; fonctionnaires venus de l'intérieur et fonctionnaires locaux se trouvent placés dans des conditions matérielles identiques ; il est impossible de comprendre pourquoi l'État assure aux uns et non pas aux autres le remboursement des frais de table et de loyer.

Le gouvernement en a si bien conscience qu'il vient de déposer un projet de loi pour essayer de régler la question. Il s'est arrêté à un moyen terme. Il maintient jusqu'en octobre 1922 le système des indemnités tel qu'il existe actuellement. Puis, pendant une période de cinq ans, il attribue aux fonctionnaires alsaciens et lorrains qui seront envoyés dans les départements de l'intérieur une indemnité de déplacement ; les fonctionnaires métropolitains qui seront affectés à l'Alsace et Lorraine jouiront des mêmes avantages. Cette solution n'est pas à l'abri des critiques : il est assez déplaisant que le séjour à Metz ou à Strasbourg (et inversement le séjour dans les départements de l'intérieur) soit considéré comme une sorte d'exil donnant matière à compensation. Mais l'essentiel est que nos compatriotes retrouvés ne soient plus soumis à un traitement de défaveur. Le projet paraît susceptible de mettre fin à un état de choses qui, faisant obstacle aux bons rapports entre les deux catégories de fonctionnaires, ne pourrait se prolonger sans de graves inconvénients.

Aussi n'est-ce pas sur ce point que les réunions corporatives les plus récentes ont porté leur principal effort. Elles ont réclamé surtout le respect des « droits acquis ». En Allemagne le « statut des fonctionnaires » était, dès avant la guerre, une réalité. Les Alsaciens et les Lorrains, entrés dans les administrations publiques aux conditions de ce statut, tiennent de leur contrat certains avantages, dont les plus importants sont la retraite proportionnelle à dix ans de services, la pension assurée aux veuves après le même laps de temps et des garanties sérieuses contre les déplacements arbitraires. Ils

ont hésité longtemps à croire que ces avantages étaient menacés : il leur semblait inadmissible que le retour à la patrie pût entraîner pour aucun d'entre eux une diminution de situation, soit matérielle, soit morale ; et M. Millerand d'ailleurs, lorsqu'il était à Strasbourg commissaire de la République, avait fait à ce sujet des déclarations formelles. Cependant l'attitude du gouvernement paraît à présent douteuse. Il soutient cette thèse que l'armistice et le traité de paix ont rendu caduques les obligations contractuelles établies par les lois allemandes ; « il n'y a pas de droits acquis, a-t-on répondu aux représentants de la Fédération des fonctionnaires ; dans les départements libérés, le droit date du 11 novembre 1918 ».

Le président de l'assemblée des fonctionnaires messins, le 27 octobre, a fait en quelques mots justice de cet argument : « Il est exact que le traité de Versailles n'a rien stipulé en notre faveur et que le traité de Francfort avait au contraire pris soin de régler le sort de nos prédécesseurs. En 1871, la France laissait ses enfants aux mains de l'ennemi ; il était naturel qu'elle se préoccupât de leur avenir. L'Allemagne, elle, n'avait ni le devoir ni le droit de rien revendiquer pour nous ; elle nous rendait à notre mère ; nous n'avions besoin d'aucune garantie. » L'assemblée a décidé de ne point brusquer les choses ; elle a voulu croire à un malentendu plus qu'à un manque de foi ; elle s'est affirmée certaine que son appel serait compris. Si l'on désire éviter des incidents fâcheux, il est nécessaire en effet qu'il le soit.

Ne craignons pas la vérité. La réadaptation à la vie française de l'Alsace et de la Lorraine, séparées de nous depuis cinquante ans, sera de toutes façons une œuvre de longue haleine. Mais les difficultés peuvent être réduites par la bonne volonté de la population. Cette bonne volonté existait, entière et joyeuse, en 1918. Les fautes commises par des fonctionnaires débarqués soudain de régions lointaines, ignorant tout de la situation et trop souvent convaincus qu'ils étaient les missionnaires d'une civilisation supérieure, ont compromis ce premier élan. Il est temps de se rendre compte qu'aucun résultat profond ne sera réalisé sans le concours, non seulement loyal, mais chaleureux, des fonctionnaires recrutés sur place, vivant avec le peuple, parlant sa langue, capables de discerner les obstacles et d'en triompher avec souplesse. Sans eux on ne fera rien. L'intérêt du pays, non moins que l'équité, exige qu'on cesse de les froisser dans leurs sentiments les plus chers et de repousser leurs vœux les plus légitimes.

PIERRE BRAUN.

## *L'offensive commerciale allemande.*

Les nouvelles d'Allemagne sont pour le moins curieuses. Les chiffres suivants, communiqués par le ministère de l'Économie politique en disent long sur le relèvement rapide du commerce extérieur chez nos ennemis d'hier.

« En 1919, les importations se sont élevées à 32 376 000 000 de marks-papier, tandis que les exportations n'atteignaient que 10 087 000 000, soit un excédent de 22 319 0000 00 pour les importations.

En 1920, la situation s'est modifiée avec une rapidité impressionnante, et rien ne peut mieux en donner l'idée que ce tableau fourni par la *Frankfurter Zeitung* :

| 1920. | Importations. | Exportations. | Excédent d'importations. | Excédent d'exportations. | |
|---|---|---|---|---|---|
| Janvier | 6 560 | 3 219 | 3 341 | » | MILLIONS. |
| Février | 5 932 | 4 262 | 1 670 | » | |
| Mars | 5 683 | 4 216 | 1 487 | » | |
| Avril | 4 768 | 5 344 | » | 576 | |
| Mai | 5 537 | 6 646 | » 1 | 110 | |

Ainsi, au mois de mai 1920, l'Allemagne a un excédent d'exportations de 1 110 000 000, tandis que la France enregistre, pour les sept premiers mois de 1920, un déficit de 9 700 000 000.

La comparaison est tellement choquante, au moment où l'Allemagne pleure misère dans les conférences internationales et supplie le monde entier de commencer par elle le relèvement économique de l'Europe, que les publicistes d'outre-Rhin s'en sont émus. Ils ont déclaré souverainement maladroite la publication du ministère de l'Économie politique, et l'ont immédiatement interprétée.

Si les exportations dominent, disent-ils, c'est à cause des livraisons en nature que nous impose le traité de paix ; cela ne peut compter comme une cause d'enrichissement pour notre pays. Paradoxe puéril, car toute opération diminuant la dette doit être considérée comme un bénéfice. Ils n'en ont pas moins insisté.

Dès l'ouverture des travaux de la conférence de Bruxelles, les délégués allemands ont tracé un tableau sinistre de la situation financière du Reich. Il n'y est plus question d'excédent d'exportations ; loin de là. On nous dresse un projet de budget dans lequel sont prévus 44 milliards de marks d'importations et seulement 15 milliards d'exportations, soit un déficit de 29 milliards. Il nous serait facile de répondre que ces chiffres sont fantaisistes et

ne traduisent que des hypothèses, tandis que le bilan des cinq premiers mois exprime des réalités autrement agréables pour l'Allemagne. Cela n'empêcha pas certains de nos alliés et bon nombre de neutres d'accueillir sans sourciller les affirmations du docteur Bergmann, et celui-ci enregistra, avec une satisfaction non exempte de surprise, une grande bonne volonté de collaboration de la part des représentants anglais, américains et italiens.

Pour les commerçants et industriels allemands, tout ce qui pourra être obtenu dans ces conférences internationales sera toujours autant de gagné. Cependant, ils ne se bercent pas d'illusions et, tandis que leurs délégués font leur travail, ils s'appliquent à reconstituer méthodiquement leurs organismes de développement commercial.

Fidèles à une tactique qui a fait ses preuves avant la guerre, ils délaissent les vaines rivalités et le ridicule amour-propre de vouloir faire mieux que le voisin, et se groupent sous un commandement unique. L'inspirateur de ce travail de reconstitution est l'ingénieur Herzog, et tous s'inclinent devant les mesures d'intérêt commun qu'il préconise. Son plan était d'ailleurs préparé depuis 1916, et tenait compte d'un élément qu'il croyait — comme nous l'avons cru nous-mêmes — devoir survivre à la cessation des hostilités : la haine du nom allemand répandue dans le monde entier, et qui serait, disait-il, la pire des concurrences. Il voit aujourd'hui sa tâche singulièrement facilitée par certains de ses anciens ennemis, qui se croient les plus habiles en se montrant les plus pressés de pactiser avec lui.

Les mesures prévues pour relever le commerce allemand n'en seront que plus efficaces.

Au premier rang figure le groupement de tous les corps de métiers participant de près ou de loin à une même industrie. Sans parler des avantages que l'ordre intérieur et la production peuvent retirer des échanges de vues entre tous ceux qui vivent d'un même métier, cette réunion de tous les intéressés en vue d'un effort collectif permet de prendre rapidement les décisions que pourrait nécessiter la concurrence étrangère, et d'accaparer un marché, — fût-ce au prix d'un déficit momentané, — pendant que les commerçants français, anglais ou italiens, agissant isolément, ne pourraient baisser leurs prix, faute d'être éclairés sur les répercussions possibles de leur initiative vis-à-vis de leurs co-contractants.

Supposons qu'aujourd'hui un accord intervienne, pour abaisser le prix d'un produit, entre les représentants des fournisseurs de matière première, les chefs d'usine et la compagnie qui transporte ce produit ; le problème est résolu pour l'Allemagne. Le prix baisse.

A ce moment, le commerçant français, pour ne pas perdre la clientèle, voudrait bien pouvoir prendre une décision analogue. Mais il a reçu le produit d'une usine qui maintient ses prix ; l'usine a reçu elle-même la matière première d'un fournisseur qui ne se préoccupe pas des débouchés ; enfin, la compagnie de transport ne se préoccupe que du bénéfice immédiat et ne consent aucun sacrifice. Dans peu de temps, la clientèle aura quitté le Français pour l'Allemand, jusqu'au jour où, les concurrents ayant été ainsi éliminés, le commerçant allemand, grâce au même groupement d'intérêts, pourra relever d'un coup ses prix et récupérer au centuple ses débours.

Partant du même principe, Herzog préconise le maintien d'organismes d'État pour la répartition des matières premières. Le commerce allemand, établi sur des statistiques rigoureuses, se trouve, depuis la guerre, privé d'un de ses principaux moyens d'action : l'espionnage économique. Les précieux fichiers, dans lesquels on trouvait pour chaque pays la liste des correspondants, leurs préférences, les crédits à leur consentir, ont été bouleversés par une interruption de six ans. Les besoins ne sont plus les mêmes ; les changes se sont déplacés ; des neutres, autrefois indifférents ou impressionnés par la force allemande, sont devenus hostiles ou se sont adressés ailleurs ; les longs crédits, si appréciés autrefois, ne sont plus possibles. Chacun ignore maintenant quel rôle lui est dévolu dans la politique commerciale d'ensemble qui doit amener le relèvement.

Ayant discerné le mal, Herzog indique le remède : puisque les sources de renseignements dues à l'initiative privée ont disparu, les commerçants s'adresseront à l'État qui, par ses agents, ses statistiques, ses services multiples, connaît les besoins les plus pressants. Ils abandonneront entre ses mains leur personnalité. C'est lui qui réglera la production en répartissant les matières premières au mieux de l'intérêt général. Nul doute qu'avec leur esprit de discipline habituel, les commerçants d'outre-Rhin ne suivent aveuglément ces conseils.

Ils en suivent d'autres, moins innocents : notamment, la marque allemande ayant encore pour quelque temps un fâcheux renom, — et il dépend de notre propagande que cet état d'esprit continue, — les représentants du Reich à l'étranger n'hésiteront pas à offrir des produits d'apparence française ou anglaise. Leurs commis voyageurs feront plus que jamais leurs efforts pour dissimuler leur nationalité ; leurs correspondance sera faite dans la langue, et leur comptabilité dans la forme employées par le pays acheteur.

Nous avons donc affaire à une offensive commerciale des plus puissantes et des plus dangereuses. Or, nous pouvons craindre de

n'avoir pas à opposer à nos adversaires un état-major économique possédant la même unité de doctrine que le leur.

Ils le savent et en profitent ; ils sont en outre encouragés par la collaboration américaine. Alors même que la paix n'est pas signée entre l'Allemagne et les États-Unis, nous apprenons que le groupe Harrimann se serait entendu avec la Hamburg Amerika et le Nord Deutscher Lloyd pour se partager le tonnage. Les Allemands apporteraient leur compétence maritime et commerciale, les Américains les bateaux et les capitaux. Les Américains croient faire une opération très habile ; cela les regarde. En tout cas, il y a là une menace pour nous. Quels sont nos moyens de lutte?

Nous avons, pour quelques mois encore, l'avantage moral ; le souvenir n'est pas encore perdu de notre victoire ni des atrocités commises par nos ennemis ; dans certains pays, notamment en Amérique du Sud, où le sentiment joue un grand rôle, même chez les hommes d'affaires, il nous serait facile d'utiliser des sympathies qui viennent spontanément vers nous. Encore faut-il que nous y mettions un peu du nôtre !

Nous possédons une certitude : à offre égale comme qualité, comme prix, comme crédit, ce seront toujours nos produits qui auront la préférence ; cela mérite que nous mettions tout en œuvre pour arriver à cette égalité de prix, de qualité et de crédit. Sinon, nos amis les mieux intentionnés finiront par se lasser de nous aimer à leurs dépens.

Il faut résolument renoncer à certaines mesquineries, à des conceptions étroites qui nous ont fait le plus grand tort dans le passé.

Ne cherchons pas, coûte que coûte, à imposer nos méthodes et nos habitudes au client. C'est lui qui paie ; il a droit qu'on se mette à sa portée. Réservons notre intransigeance pour ce qui fait notre valeur propre, et par exemple pour nos modèles artistiques. Il est évident que si l'on nous demandait de modifier nos modèles de Sèvres, nos tapisseries des Gobelins ou nos soieries de Lyon, nous devrions nous y refuser. Mais si l'on nous demande d'adopter des types courants, des modes d'emballage, de paiement, de comptabilité en usage chez nos acheteurs, cessons de sacrifier les commandes par esprit de routine ou souci du moindre effort.

Le groupement, entre les mains de spécialistes, de toutes les industries connexes peut obtenir ces résultats.

L'organisation de notre propagande par des trains-expositions, des bateaux-expositions, des foires d'échantillons *purement* nationales, des banques spéciales de crédit, etc., demande des capitaux considérables. Seule une organisation collective, une mise en commun de tous les frais pourrait la permettre.

Il n'y a pas d'autre moyen, non seulement de lutter contre nos concurrents, mais de stimuler notre personnel consulaire qui, trop souvent indolent lorsqu'il n'avait à défendre que des intérêts dispersés, connaîtra un zèle tout nouveau lorsqu'il sera intéressé à soutenir nos industries nationales fortement constituées.

PIERRE D'AUTREMONT.

---

# *LES FAITS DE LA QUINZAINE*

L'ALLEMAGNE ET L'EXÉCUTION DU TRAITÉ DE PAIX. — *Un fait important a dominé la fin de l'année* 1920 : *la démission de M. André Lefèvre, ministre de la Guerre, à la suite de divergences avec les autres membres du cabinet Leygues sur la question de la loi militaire, jugée par lui insuffisante en face du péril germano-russe qui s'annonce à l'Est. M. André Lefèvre a été remplacé par M. Raiberti* (16 *décembre*).

*Cet événement a causé en France une émotion considérable. M. André Lefèvre a développé, à la tribune de la Chambre, les raisons qui avaient amené sa démission. Le débat a été clos sur des paroles rassurantes de M. Leygues* (23 *décembre*).

*L'inquiétude n'en persiste pas moins, car la politique allemande se précise :*

*Le* 23, *l'Allemagne a répondu à la note du général Nollet concernant les gardes civiques, en maintenant le point de vue qu'elle avait précédemment exposé : les circonstances en Bavière et en Prusse orientale ne permettent pas, dans ces régions, le désarmement complet des organisations d'auto-protection.*

*Saisie de ce nouveau refus, la Conférence des ambassadeurs a décidé à l'unanimité de renvoyer la question aux gouvernements alliés* (27 *décembre*).

*D'autre part, le* 23 *décembre, la Commission interalliée de contrôle avait remis à Berlin une note relative à la police de sûreté déclarant non satisfaisante la façon dont le gouvernement allemand a procédé à la réorganisation de cette police.*

*M. von Simons, ministre des Affaires étrangères allemand, s'est rendu auprès de M. Laurent, ambassadeur de France à Berlin, pour protester contre cette note et demander à la France de renoncer aux exigences de la Commission interalliée : il est de l'intérêt de la France, a-t-il dit, que l'ordre soit maintenu en Allemagne, car le paiement des réparations en dépend* (26 *décembre*).

*Le lendemain, une démarche analogue était faite auprès du chargé d'affaires anglais et de l'ambassadeur italien, et, le 29, une note officielle parvenait au secrétariat de la conférence des ambassadeurs, confirmant les refus exposés aux ambassadeurs alliés.*

*Le 30 décembre, une note officieuse allemande essayait bien de faire entendre que la démarche de M. von Simons n'avait nullement pour but de faire dépendre les réparations d'une renonciation des Alliés au désarmement de l'Allemagne. Les termes de cette note, s'élevant contre « les exigences injustifiées de la Commission de contrôle » qui expose le peuple allemand à une nouvelle et grave agitation, laissent néanmoins persister l'impression du chantage auquel continue à se livrer l'Allemagne.*

*Le gouvernement français s'est borné jusqu'ici à prendre acte de la violation des engagements pris solennellement à Spa par l'Allemagne* (31 *décembre*).

*Les conclusions du rapport du maréchal Foch, remis à M. Leygues, confirment celles du général Nollet. Elles seront transmises au cabinet de Londres* (31 *décembre*).

La conférence de Bruxelles. — *La conférence de Bruxelles s'est ouverte le* 16 *décembre. Les experts allemands s'y sont trouvés en face des experts alliés. A ce premier contact, les délégués de l'Empire allemand ont surtout insisté sur la détresse financière de leur pays. La conférence s'est séparée, le* 22 *décembre, sans avoir encore abouti. Elle se réunira de nouveau, en séance plénière, le* 10 *janvier.*

France, 19 décembre. — *M. Jean Renaud, socialiste unifié, est élu député du Lot-et-Garonne contre M. Fauvel, candidat du Bloc national. Il s'agissait de remplacer M. Chaumié, radical-socialiste. Les radicaux-socialistes ont, au second tour, voté, les uns pour M. Renaud, les autres pour un de leurs candidats. Cette élection inquiétante pour la majorité parlementaire a eu pour conséquence une interpellation à la Chambre, qui a donné lieu à un débat confus, terminé par un ordre du jour affirmant « le respect des lois de laïcité », « réprouvant les doctrines collectivistes et la propagande bolcheviste et flétrissant les menées cléricales et royalistes ».*

20 décembre. — *La Commission sénatoriale des Affaires étrangères décide d'ajourner après les élections sénatoriales de janvier le projet de loi sur la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican.*

23 décembre. — *Convention franco-anglaise relative à la Syrie et à la Palestine, attribuant à l'Angleterre la vallée supérieure du Jourdain.*

25 décembre. — *Ouverture du congrès socialiste de Tours. Dès la première séance, la prépondérance des extrémistes s'est affirmée.*

*Après une discussion au cours de laquelle est apparue la communiste allemande Clara Zetkin, entrée en France dans des conditions mystérieuses, le congrès a adhéré, le 29, à la troisième Internationale, avec une forte majorité.*

*La scission socialiste était un fait accompli, dans la nuit même du vote, et, dans la matinée du 30, les minorités de droite et du centre (« résistants » et « reconstructeurs ») décidaient de quitter l'ancien parti socialiste, désormais docile aux ordres de Moscou, et de fusionner à part.*

SUISSE, 16 décembre. — *M. Edmond Schulten est élu président de la Confédération helvétique.*

ITALIE. — *Le général Caviglia, ayant reçu du gouvernement italien mission d'en finir avec Fiume et les légionnaires de d'Annunzio, a commencé l'occupation des faubourgs de la ville (24 décembre). Le 28, le syndic de Fiume a proposé un armistice, et, le 29, Gabriele d'Annunzio a remis ses pouvoirs au conseil municipal.*

ESPAGNE, 19 décembre. — *Premier tour des élections législatives. Elles constituent un succès pour le cabinet conservateur Dato, au pouvoir. Les partis républicain et socialiste sont en recul à Madrid et en Catalogne.*

GRÈCE, 19 décembre. — *Arrivée triomphale de l'ex-roi Constantin à Athènes. La France avait proposé de retirer son ministre de la capitale grecque, puis y avait renoncé, l'Angleterre et l'Italie refusant de s'associer à cette manifestation.*

*Le gouvernement grec, dans sa réponse à la note de l'Entente relative au retour de Constantin, proteste que son amitié pour les Alliés n'a jamais été plus grande qu'à l'heure actuelle et qu'il a le désir le plus ardent de continuer à collaborer avec eux.*

RUSSIE. — *Les négociations de paix de Riga continuent sans aboutir encore. On parle d'une nouvelle offensive russe pour le printemps prochain. Des concentrations de troupes ont été signalées sur la frontière roumaine, et, dans la nuit du 26 au 27 décembre, les bolcheviks ont fait une incursion en Lettonie.*

ÉTATS-UNIS, 24 décembre. — *Le ministre du Travail ordonne le renvoi en Russie de M. Martens, ambassadeur des Soviets.*

*A. M.*

---

*Le Gérant* : ROBERT TISNÉ.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^ie^, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25882.